



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Ateneu Barcelonès
Biblioteca

N.º 110902

Arm. 723

Est. 1V-B1







LETTRES
CABALISTIQUES,

TOME TROISIEME.

LETTRES
CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE ET CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes , divers Es-
prits élémentaires , & le Seigneur
Astaroth.*

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de
quantité de Remarques. *

TOME TROISIEME.



A L A H A Y E.

Chez P I E R R E P A U P I E.



M. DCC. LXX.

110902



P R É F A C E

D U T R A D U C T E U R .

DEPUIS long-temps j'ai tâché de répondre par mes soins & par mon application, à l'accueil favorable que mes Ouvrages ont trouvé auprès du Public. Je n'ai rien oublié de tout ce que j'ai cru capable de me procurer son approbation, & j'ose presque me flatter que les peines que j'ai prises, n'ont point été inutiles. Si le prompt débit d'un Livre est une marque qu'il est digne de quelque estime, les *Lettres Cabalistiques* doivent avoir trouvé grace chez bien des Lecteurs. Dès que les volumes ont été achevés, ils ont été vendus; & plus leur nombre a augmenté, plus le débit s'en est accru, c'est cet heureux succès qui m'a engagé à pousser ces *Lettres* beaucoup plus loin que je n'eusse cru. Lorsque je les commençai, mon intention étoit de les finir au deuxième volume.

Peut-être eût-il été à souhaiter pour ma tranquillité, qu'e'les eussent eu moins de cours; une foule de Barbouilleurs de papier, un tas d'Hypocrites & de Moines ne m'auroient point importuné par leurs in-

pertinents murmures , ou par leurs injures grossières. Quelque grand que soit le mépris dont le Public accable ces *Avortons Littéraires* , ils ne se lassent point de l'ennuyer de leurs réflexions & de leurs grossières impostures. Il n'en est aucune à laquelle ils n'aient recours pour parvenir à leur but ; je me contenterai d'en citer un seul exemple.

Les *Journalistes de Trévoux* , ne trouvant point apparemment assez d'occasions pour m'injurier en parlant de mes Ouvrages , m'en attribuent de temps en temps quelques-uns , auxquels je n'ai non plus de part qu'au crime qui fit pendre le Jésuite Guignard. Pour avoir la satisfaction de dire que je n'avois *ni Mœurs ni Religion* , ils ont prétendu que j'étois l'Auteur de *l'Histoire des Révolutions de l'Isle de Corse*. Or , il n'y a pas , j'ose dire , une seule personne en Hollande qui ignore que je ne suis point l'Auteur de ce Livre. On sera peut-être curieux de savoir comment ces Révérends Peres , à propos d'un Ouvrage purement historique , & dont l'Auteur ne m'est pas inconnu , ont pris occasion en me l'attribuant , de me reprocher de n'avoir *ni Mœurs ni Religion*. Je n'ai qu'un mot à dire à cela ; ils m'ont apostrophé aussi à propos , comme ils louent ordinairement les Ecrivains de leur Société. S'ils font mention de Mahomet , ils feront l'éloge de Sanchès ; & s'ils parlent de Virgile , ils trouveront le

R E F A C E.

v

moyen de dire un mot à la louange d'Escobar. C'est un des plus rares talents de ces Révérends Peres.

Au reste , après qu'ils m'ont dit les invectives les plus violentes , ils assurent que *l'amour propre bien entendu les force de ne pas paroître sensible à mes reproches*. En vérité je ne doute pas qu'ils ne connoissent beaucoup plus les effets , les mouvements & les suites de l'amour propre , que de l'amour de Dieu. L'Univers entier en est convaincu , & les personnes les plus simples savent que jamais ces bons Peres ne se sont piqués d'établir l'opinion qui rend l'amour de Dieu nécessaire au salut. Ils n'étudient pas davantage les matieres qui peuvent y avoir quelque rapport , qu'ils s'appliquent à devenir humbles & honnêtes gens. Qu'ils me permettent cependant de leur dire , dussai-je mortifier cet *amour propre* qui leur est si cher , qu'ils m'ont une grande obligation. En critiquant quelquefois leur maussade *Journal* , je fais ressouvenir bien des gens qu'il existe encore. Sans moi , peut-être ignoreroit-on dans les trois quarts de l'Europe qu'il est trois Jésuites qui déchirent tous les mois les personnes les plus respectables & les plus estimées dans la République des Lettres.

Ce que je dis paroîtra sans doute outré à ces Révérends Peres ; *l'amour propre* leur persuadera que je cherche malignement à

diminuer leur réputation. Il m'est aisé de leur donner des preuves évidentes du contraire. Quand je les assure que leur *Journal* est non-seulement méprisé, mais encore inconnu à toute l'Europe, j'atteste cette Europe, & je l'appelle à témoin pour certifier la vérité du fait que j'avance. Dans l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre & la Hollande, je ne crois pas que les Libraires vendent vingt exemplaires de cet infortuné *Journal*. On réimprime à Amsterdam la plupart des Romans, Aventures & autres sottises qui paroissent à Paris, à Londres, à Geneve, &c. & aucun Libraire n'oseroit se charger de six *Journaux* de *Trévoux*.

Voilà des choses qui mortifieroient d'autres Ecrivains que des Journalistes Jésuites; mais *l'amour propre bien entendu* les force d'éloigner ces idées disgracieuses, & les fait juger de la bonté de leurs Ouvrages & de l'estime qu'on leur accorde en Europe, par le débit qui s'en fait chez les très-humbles esclaves de la Société, imbécilles adorateurs des impertinences Loyalistiques.



LETTRES



LETTRES
CABALISTIQUES,
O U
CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE ET CRITIQUE,
*Entre deux Cabalistes ; divers Es-
prits élémentaires , & le Seigneur
Astaroth.*

LETTRE XLIX.

Astaroth , au sage Cabaliste Abukibak.

P UISQUE les Dialogues que je t'envoie
quelquefois , sage & savant Abukibak , set-
vent à te délasser de tes occupations sérieuses.

Tome III.

A

2 LETTRES CABALISTIQUES ,
j'espère que tu me feras quelque gré de
celui-ci.

*Dialogue entre un LIBRAIRE PARISIEN
& un LIBRAIRE HOLLANDOIS.*

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Avouez de bonne foi , mon cher Monsieur Sastre-Bec , que les Libraires de Paris , vos confrères , abusent bien de la bonté de mes compatriotes. Il est peu de mois qu'ils n'en dupent quelques-uns , & cependant ils ont affaire à des gens assez bons & assez patients pour ne point se rebuter. Veulent-ils des Livres , ils n'ont qu'à parler , ils sont assurés d'en avoir autant qu'ils le souhaitent. Vû donc que par un arrêt irrévocable il est ordonné que de deux mille Libraires , il n'y en aura qu'un seul qui ne soit pas condamné à passer dans cet affreux séjour , on auroit dû y pratiquer deux différentes habitations ; l'une tout-à-fait fâcheuse pour les Libraires de Paris , & l'autre , beaucoup moins incommode , pour les Libraires Hollandois.

LE LIBRAIRE PARISIEN.

En vérité , Monsieur Superfin , vous me faites rire , quelque désolé que je sois .

LETTRE XLIX. 3

l'avoit été si honteusement chassé de ma place de Syndic : & il n'est ici aucun damné qui n'éclatât aussi immodérément que Démocrite , s'il entendoit les discours que vous tenez. A vous ouïr , on croiroit que tous les Libraires Hollandois sont des saints personnages , tout-à-fait dignes d'être canonisés , & qui n'ont aucune des mauvaises qualités que vous reprochez aux Parisiens. Mais , par ma foi , tout est bien égal entr'eux , & l'on peut à très-juste titre leur appliquer le refrain trivial , *Jean danse mieux que Pierre , Pierre danse mieux que Jean*. En matiere de tours subtils & de crocs-en-jambe , il seroit bien difficile de décider de leurs différents mérites.

En effet , si le Parisien est adroit , le Hollandois est fort raffiné ; & c'est le seul bonheur qui peut décider de la victoire. N'êtes-vous pas vous-même un exemple décisif de l'égalité d'adresse entre les deux Nations ? Jamais aucun Libraire fit-il rien de plus subtil , que ce que vous imaginâtes pour vous approprier le bien de votre beau père ? Vous prétendîtes que ce bon homme étoit tombé en enfance ; & quoiqu'il eût encore tout son bon sens , peu s'en fallut

A 2

4 LETTRES CABALISTIQUES ,

que vous ne vous fîssiez adjuger par la Justice l'héritage dont vous vouliez vous emparer. Ce n'est pas - là la manœuvre d'un sot , Mr. Superfin , & le plus rusé Libraire de Paris n'auroit pu mieux penser. Mais pour nous en tenir à ce qui regarde notre Librairie , n'avez-vous pas trouvé le secret de réimprimer publiquement un Livre , malgré les défenses expresses de vos Souverains ; & ne vous êtes-vous pas impunément joué d'eux , en leur extorquant subtilement un privilege pour un Libelle diffamatoire des plus odieux contre leur gouvernement ? Ce sont-là des coups de maître , auxquels nous n'oserions seulement penser à Paris , Monsieur Superfin , & quiconque s'aviserait de les y tenter , en seroit bientôt très-sévèrement puni.

Au reste , vos confreres sont incomparablement plus dignes de châtiment que les miens , parce qu'ils ont mille facilités & mille moyens légitimes pour acquérir du bien , dont les Parisiens sont absolument privés. Les Hollandois sont les maîtres de contrefaire tous les Livres , ils peuvent s'approprier les plus beaux Ouvrages qu'on imprime dans l'Europe. Après cela n'est-il

L E T T R E X L I X. 5

pas surprenant qu'ils veuillent encore s'enrichir par des voies illicites ? Mais les Libraires de Paris ne sauroient mettre sous presse la moindre petite Brochure , le plus misérable petit Almanach , s'ils n'en ont obtenu la permission ou le privilege. Dès qu'ils veulent donner un Livre au Public , un rigide Examineur en pèse toutes les phrases , & en considère toutes les expressions. Un seul mot fait quelquefois refuser l'impression d'un Ouvrage. Si le Révérend Pere Recteur n'en est pas content , si la Sorbonne le trouve trop hardi , si le cocher , ou le portier d'un homme en place s' imagine avoir sujet de se plaindre d'un Livre , il sera rejeté. Il n'est permis d'imprimer à Paris que des Livres qui ont autant de bonheur que les plus jolies femmes , & qui plaisent généralement à tout le monde. J'excepte cependant les Jansénistes , qu'on peut injurier tant qu'on veut , grace au crédit & à l'autorité des Molinistes.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Vous faites sonner fort haut l'avantage qu'on a de contrefaire les Livres en Hollande ; mais prenez garde que les seuls

6 **LETTRES CABALISTIQUES ,**
Jansénistes dont vous venez de parler ,
rapportent dix fois plus aux Libraires Pa-
risiens , que toutes les contrefaçons ne
produisent aux Hollandois. On imprime
à Amsterdam tous les Ouvrages anti-
Constitutionnaires ; de-là on les envoie
en France , où souvent vous revendez
deux louis ce qui ne vous a coûté que
trente sols dans notre pays. Vous me direz
peut-être que les Libraires de Paris cou-
rent grand risque de voir confisquer les
ballots de Livres qu'ils font venir en con-
trebande ; mais nous savons à quoi nous
en tenir là-dessus , & les moyens certains
que vous employez pour les recevoir im-
punément , ne nous sont point inconnus.
Un Syndic , aussi intelligent , & aussi heu-
reusement disposé que vous l'étiez , Mr.
Saffre-Bec , a de grandes ressources à cet
égard , & nous savons assez que la Cham-
bre Syndicale étoit un petit Pérou pour
vous & pour vos Adjoints.

LE LIBRAIRE PARISIEN.

Hélas ! ce n'est plus le temps , mon cher
Mr. Superfin ! Sous la précédente admi-
nistration de la Librairie nous faisons assez
ce que nous voulions. Lorsque nous rece-

L E T T R E X L I X. 7

vions des ballots de Livres suspects & dangereux, s'ils étoient pour quelques-uns de nos confreres, nous les leurs livrions sans hésiter ; mais s'ils étoient pour d'autres, nous en renvoyions une partie d'où ils venoient, & nous vendions les autres nous-mêmes à prix excessif. Nous imprimions même tout ce qu'il nous plaisoit, témoin le *Dictionnaire de Bayle*, autrefois si défendu ; & à l'aide de quelques présents faits au Secrétaire de notre généreux Protecteur, les *Permissions tacites* nous étoient très-facilement accordées. Mais encore une fois, Monsieur Superfin, ce n'est plus le temps, & l'administration présente n'a pour nous aucune indulgence. Pour nous empêcher de malverser à l'avenir, elle nous a soumis à un maudit Inspecteur, qui nous traite aussi impitoyablement que le Héros d'Ésope traitoit les Grenouilles de son marais ; & si nous voulons avoir quelques Livres scabreux, nous sommes tristement réduits à les faire passer en contrebande.

L E L I B R A I R E H O L L A N D O I S.

Cette ressource a bien son mérite, & n'est point aussi triste que vous la faites ; car si de dix ballots vos confreres peuvent

3 LETTRES CABALISTIQUES ,

en faire entrer un seul dans la ville , ils font bien récompensés de la perte des neuf autres. Mais tant de Jansénistes s'intriguent pour faire parvenir en sûreté dans le Royaume les Livres de leur parti , qu'il arrive rarement qu'ils soient confisqués. En dépit de toutes les précautions des Révérends Peres Jésuites & de leurs espions , on trouve le secret de fournir toutes les ames pieuses & dévouées au bon Saint Paris , de tous les secours nécessaires , & les Ouvrages Polémiques ne leur manquent point. Sous le spécieux pretexte de faire venir des Livres Jansénistes , vos bons confreres font aussi entrer une grande quantité d'autres Ouvrages défendus , & très-souvent dans un même ballot , il y a trente exemplaires de la *Morale Pratique des Jésuites* , vingt de *Spinoza* , & quinze de la *Bibliothèque d'Aretin* , ou de l'*Académie des Dames*. Ainsi , sans le savoir , les Jansénistes sont les pourvoyeurs des débauchés & des impies. Après tout , il est bien juste que les Libraires se servent pour leur avantage des occasions que leur offre la fortune , & je ne vous reproche l'entrée de ces Livres défendus , que pour vous faire sentir que

LETTRE XLIX. 9

vos confreres ont autant de moyens que les miens de s'enrichir , sans être obligés de recourir aux tours de passe-passe qu'ils ne mettent que trop souvent en pratique.

LE LIBRAIRE PARISIEN.

Le prix excessif que les Libraires de Paris donnent des manuscrits , leur emporte presque tout le profit qu'ils peuvent faire. En Hollande , les Auteurs s'estiment fort heureux , lorsqu'on les paye à tant par feuille , comme les chevaux de poste à tant par course. Il est vrai que les plumes de la plupart des premiers sont aussi mauvaises que les jambes des derniers ; mais enfin leurs ouvrages se vendent toujours , & c'en est assez pour faire gagner les Libraires. A Paris les Auteurs veulent être bien payés , ils vendent leurs ouvrages au poids de l'or , ils nous mettent le couteau à la gorge , sur-tout lorsqu'ils ont acquis quelque réputation. Encore leur passeroit-on de penser à leurs intérêts , & de tirer avantage de leur fortune , s'ils se contentoient de cela ; mais la plupart ont très-pen de bonne foi. L'un vend le même manuscrit à deux ou trois Libraires ; l'autre

A 5

10 LETTRES CABALISTIQUES ;

tre , après avoir retourné & radoubé de dix ou douze manieres différentes le même ouvrage , le donne autant de fois sous différents noms , & un troisieme enfin , travestit en style précieux la vie d'un grand Capitaine , & nous la fait payer aussi chere que si elle étoit toute de son cru. Il y a un nombre infini de ces Ecrivains , qu'on peut comparer à nos Tailleurs-Fripiers , qui ne vendent jamais que des hardes salies , & des habits retournés. Cependant les Libraires , qui se chargent de pareilles guenilles , sont aussi trompés qu'un homme qui payeroit pour neuf un manteau qui auroit servi six ou sept hivers. Il arrive quelquefois que lorsqu'un de nous expose un livre en vente , il est tout étonné qu'un acheteur , après en avoir parcouru les deux premières pages , se rappelle qu'au titre près & à trois lignes changées dans la Préface , il a depuis trois ans le même ouvrage dans sa Bibliothèque. D'autres Auteurs portent encore un plus grand préjudice aux Libraires. Ils commencent des Livres , en font les premières volumes , reçoivent d'avance l'argent pour les suivants , & ne les finissent jamais , ou les

LETTRE XLIX. 11

vendent à d'autres. Combien d'ouvrages imparfaits n'y a-t-il pas dans toutes nos boutiques ? Hélas ! Lorsque j'y pense , je ne puis m'empêcher de plaindre un de mes confrères , qui a presque été ruiné par la mauvaise foi d'un Auteur , & qui pis est , d'un Auteur Jésuite.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Les Libraires ont été dupés bien plus cruellement en Hollande ; il en est peu qui n'ait été friponné par quelque Aventurier. L'un a été obligé de payer argent comptant un ouvrage qu'on lui avoit entièrement gâté , au lieu de l'améliorer (1). Quelques autres ont été forcés d'avoir recours à un Ecrivain plus froid & plus dur que le marbre , pour leur achever un Livre en plusieurs volumes *in-fol.* Le premier Auteur , ayant mangé d'avance tout le salaire qu'il espéroit retirer de son travail , & ne voulant plus rien faire , les pauvres Libraires auroient été ruinés , s'ils n'avoient pas heureusement trouvé quelque regrattier pour remédier tant bien que mal au dommage que leur eût causé

(1) Voyez la Lettre LXI des Lettres Juives.

72 LETTRES CABALISTIQUES ,
la friponnerie d'un hableur , auquel ils
s'étoient confiés.

LE LIBRAIRE PARISIEN.

Mais vos confreres sont-ils bien en droit
de se plaindre des filouteries des Auteurs ?
On m'a assuré qu'ils leur jouent souvent
de très-mauvais tours. On m'a parlé en-
tr'autres d'un bon & zélé serviteur des Jé-
suites , qui est aussi alerte qu'on le puisse
être , & avec lequel il est presque impossi-
ble d'avoir affaire sans être trompé. On dit
que l'on feroit facilement un gros volume
de toutes ses espiégleries & tours d'adresse.
Croyez-vous que les Auteurs aient tort
d'agir avec les autres comme on agit avec
eux ? Par ma foi ! *A frippon , frippon &c.*
dem. La maxime est fort bonne ; il est
juste qu'on nous rende le réciproque.
Pourquoi les Libraires Hollandois ne
sont-ils pas comme ceux de Paris ? Ils
agissent rondement avec les Auteurs.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Qu'entendez-vous par *rondement* ? Si vous
voulez dire qu'ils les dupent sans façon
& sans scrupule , vous avez raison ; mais

si vous prétendez qu'ils agissent de bonne foi , il faut que vous ayiez oublié , depuis que vous êtes mort , ce que vous faisiez pendant votre vie , ou que vous pensiez que je n'en sois point instruit. Hé quoi ! Ne vous souvenez-vous donc plus de ce manuscrit que vous fîtes copier dans une nuit ? Vous aviez demandé qu'on vous le remit pendant vingt-quatre heures pour le faire examiner ; mais vous vous gardâtes bien d'en faire cet usage. Vous prîtes chez vous trois Copistes , & dans douze heures de temps vous vous appropriâtes cet ouvrage. Ce qu'il y eut de fâcheux pour l'Auteur , c'est que vous le fîtes imprimer & paroître avant qu'il eût pu s'en accommoder avec quelque Libraire. Ce pauvre diable d'Écrivain eut beau publier que vous lui aviez volé son manuscrit , vous soutîntes toujours effrontément que vous l'aviez acheté d'un inconnu , qui vous l'avoit vendu. Appelez-vous cela , *agir honnêtement* ?

LE LIBRAIRE PARISIEN.

L'Auteur. *à qui je jouai ce petit tour , le méritoit bien. Il avoit fripponné pen*

24 LETTRES CABALISTIQUES ,
 auparavant deux Libraires , à qui il avoit
 vendu le même ouvrage. Il étoit bien juste
 que je vengeasse mes confreres. En me
 saisissant de ce manuscrit , je ne faisois
 que m'approprier un bien qui étoit natu-
 rellement dévolu à la Librairie. Au lieu
 de me reprocher ce trait , vous devriez
 m'en louer ; quiconque punit le vice ne
 sauroit être assez estimé. C'est une excel-
 lente leçon que je donnai aux Auteurs ;
 je leur appris à être moins intéressés & de
 meilleure foi. Vous savez assez que cette
 vertu n'est gueres pratiquée parmi les en-
 fans d'Apollon : il semble que le même
 arrêt qui exila les richesses du Parnasse ,
 y ait établi , au lieu d'elles , l'avarice &
 l'infidélité. S'il est de l'essence des Savants
 d'être pauvres , il semble qu'il l'est aussi
 qu'ils soient avides d'argent. Un Poëte ,
 au haut de l'Hélicon , me paroît un second
 Prométhée sur le mont Caucaïse. Le cœur
 de ce dernier étoit rongé par un vautour ,
 & celui du premier l'est par sa passion
 pour l'argent. Ah ! qu'il est beau , M.
 Superfin , d'être utile aux hommes , en
 les corrigeant de leurs défauts.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

En admettant l'admirable maxime que vous débitez avec tant d'emphase , M. Saffre-Bec , il s'ensuit que les Auteurs qui fripponnent les Libraires , ne font que travailler à les guérir de leur passion favorite. En effet , si les Savants aiment l'argent , l'or est la principale divinité des Libraires. Comme vous le savez , au lieu que les Catholiques répètent sans cesse dans leurs Litanies , *Sainte Vierge , secourrez-nous ! Saint Jean , priez pour nous ! Sainte Geneviève , intercédez pour nous !* nous disons perpétuellement dans les nôtres , *Sainte Pistole , venez dans ma poche ! Saint Ducat , venez dans ma bourse ! Sainte Gainette , venez dans mon gousset !* Et il seroit à souhaiter que les Moines fussent aussi exacts à dire leur Bréviaire , que les Libraires à répéter assidument cette oraison.

Je te salue , sage & savant Abukibak , en Belakébach , & par Belakébach , & je souhaite que tu sois content de ce dialogue.



L E T T R E L.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

DEPUIS que je réfléchis , sage & savant Abukibak , aux foiblesses , & , j'ose dire , à certaines folies des plus grands hommes , je suis beaucoup moins étonné de voir que tant de gens qui ne manquent pas d'esprit & de sens , donnent dans des travers très- considérables , & commettent plusieurs fautes qu'évitent des personnes d'un génie médiocre.

Il semble que pour mortifier l'orgueil & la présomption des Philosophes , le Ciel permette que les plus renommés fournissent les exemples les plus frappants des foiblesses humaines. Si le génie sert dans bien des occasions , il nuit aussi dans beaucoup d'autres , & l'on s'égare en approfondissant trop les choses , comme en ne les considérant point assez. Un sage Écrivain François a eu raison de dire que *la plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse , & qu'il n'y a qu'un demi-tour de*

chenille qui conduit de l'une à l'autre (1).

Démocrite étoit fondé de se réjouir & de rire du ridicule de la plus grande partie des hommes ; mais dans les suites il devint lui-même plus ridicule , plus fou & plus comique que ceux dont il se moquoit. Que les partisans outrés de ce Philosophe disent tout ce qu'ils voudront , ils ne viendront jamais à bout de prouver qu'il soit fort sensé de rire immodérément des choses les plus tristes. Un fils perd un pere qu'il aime , un pere voit mourir un enfans qu'il chérit , une femme un époux qu'elle estime ; doit-on trouver extraordinaire que ces personnes s'affligent ? un homme qui rit de leur douleur , est un véritable insensé , aussi extravagant que celui qui nieroit qu'il existe quelque chose , & qui prétendrait qu'il n'y a que le néant. Car la douleur dans certaines occasions est quelque chose d'aussi naturel à l'essence de l'ame , que l'étendue à la matiere.

Héraclite n'étoit gueres plus sage que Démocrite. Ses pleurs avoient eu dans les commencemens un fondement raisonnable,

(1) Essais de Michel de Montagne , Liv. II. pag. 154.

18 LETTRES CABALISTIQUES ,
il s'affligeoit des malheurs des hommes ,
& il avoit raison ; mais dans la suite il
devint visionnaire , en s'imaginant que
tout n'étoit qu'infortune. Chez lui , le
bien se présenta sous la figure du mal ;
un enfant venoit-il au monde , il pleuroit
de sa naissance , un homme se marioit-il ,
il larmoyoit de ce mariage. Notre être
faisoit horreur à ce Philosophe ; c'est
avoir perdu raison que de penser ainsi.

« Notre existence , dit *seulement un ingé-*
« *nieux Auteur* , n'est point si malheureuse
« qu'on veut nous le faire accroire. Re-
« garder l'Univers comme un cachot , &
« tous les hommes comme des criminels
« qu'on va exécuter , est l'idée d'un
« fanatique. Croire que le monde est un
« lieu de délices , où l'on ne doit avoir
« que du plaisir , c'est la rêverie d'un Si-
« barite. Penser que la terre , les hommes
« & les animaux , sont ce qu'ils doivent
« être dans l'ordre de la providence , est ,
« je crois , d'un homme sage (1).

Diogene alla encore plus loin que Dé-
mocrite & Héraclite. Sans parler ici des

(1) Voltaire , Remarques sur les Pensées de
Pascal.

infamies qu'il ne rougissoit point de commettre publiquement , que n'est-on point en droit de dire de toutes les autres extravagances qu'il faisoit ? Les gens sages se sont moqués dans ces derniers temps des pieuses folies de François d'Assise , qui s'étoit construit une femme & des enfans de neige. Que doivent-ils donc penser de Diogene , qui , pendant la plus ardente chaleur de l'été , se vantroit & se rouloit sur le sable ardent , & embrassoit , lorsqu'il gèloit , de grands morceaux de glace , après s'être déshabillé tout nud ?

Je trouve , sage & savant Abukibak , une grande conformité entre ce Philosophe Cynique & François d'Assise. Ils ont fait à peu près les mêmes folies , ils ont été également crasseux , ils ont eu pour disciples tous les deux une foule de fainéans. Où peut-on trouver deux caractères plus ressemblants ? Il est vrai que l'histoire ne dit pas que François d'Assise fut amoureux , & elle nous apprend que Diogene fut touché des charmes de Laïs , & qu'il l'emporta même sur Aristippe , son rival , quelque aimable & quelque riche qu'il fût. Il faut avouer que Laïs devoit

avoir le goût aussi peu délicat que l'odorat , pour pouvoir s'accommoder d'un galant aussi sale & aussi dégoutant que ce Philosophe Cynique. Il falloit que le seul caprice la fit agir ; c'est-là un bel exemple de la bizarrerie du beau sexe.

Je ne crois pas , sage & savant Abukibak , qu'on puisse rien lire d'aussi plaisant & d'aussi spirituel que la description que fait le Tassoni des galanteries de Diogene son rival. “ N'étoit-ce pas quelque chose de beau & de curieux , dit cet *„ Italien* , que de considérer Diogene le *„ Cynique* , couvert d'un manteau de ramoneur de cheminée , tout déchiré & *„ rapiécé* , ayant la barbe épaisse & crasseuse , à *„ demi-nud* , sans chemise & sans *„ souliers* , se promenant d'un air galant , sous les fenêtres de la belle Laïs ; & *„ d'appercevoir d'un autre côté son rival* *„ Aristippe* , parfumé , musqué , sentant l'iris & l'ambre , faisant le même manège , tandis que Laïs , au travers de sa jalousie , goûtoit le plaisir de voir au clair de Lune ses deux galants passer & repasser sous sa fenêtre (1) ?

(1) Ma che bel vedere Diogene Cinico , col

Il seroit injuste , après que Diogene a fait le personnage d'un petit-maître , de trouver étrange qu'un jeune homme n'eût pas le même privilege. Quoi ! l'on taxera d'étourdi un Officier , parce qu'il passera la nuit sous le balcon d'une belle , & l'on ne dira rien d'un Cynique , qui , dans l'équipage de Diogene , fait la même chose : si le petit-maître est ridicule , le Philosophe qui l'imité est un insensé ; cependant combien n'y a-t-il pas encore aujourd'hui de gens aussi fous que ce Grec ? Bien des Savants jouent à Paris le même rôle qu'il jouoit à Athenes. Il y a même des Docteurs & des Bacheliers de Sorbonne , qui se promènent sous les

antello di Romagnuolo , squarciato e rappez-
zato , la barba squalida , senza camicia , e lordo
e pidocchiofo , far del innamorato , passeggiando
lungo la porta dell famosa Laide ; e dall'altra
parte comparire il suo Rivale Aristippo , tutto
profumato , e attilato , sputando zibetto , &
misarlo di torto , e levargli il muro ; e la Signora
starfi alla gelosia , pigliandosi gusto di vederli
passeggiare al sereno. Taffoni , Pensieri Diversi ,
Lib. VII. Cap. XI. *Je ne crois pas avoir jamais
rien lu d'aussi original & d'aussi plaisant que ce
passage. Ceux qui entendront l'Italien , en juge-
ront de même ; car je n'en ai point d'en avoir
pu rendre toutes les graces dans la Traduction
que j'en ai faite.*

12. LETTRES CABALISTIQUES ,
fenêtres des Laïs modernes. Il est vrai
que ceux qui sont riches , ne se morfon-
dent gueres à la porte de ces Princesses ;
mais ceux qui n'ont qu'un bien médiocre ,
sont dans le cas de Diogene. Il faut qu'ils
se contentent de *passaggiare al sereno*. Triste
ressource , & qui ne peut gueres satisfaire
qu'un Espagnol langoureux !

Je reviens, sage & savant Abukibak , aux
folies des grands hommes. Zénon , ce
grave Philosophe , ce Stoïcien sévère ,
dont les Anciens & les Modernes ont si
fort vanté le mérite , auroit été regardé ,
s'il avoit vécu de nos jours , non-seule-
ment comme un insensé , mais comme un
homme indigne de la sépulture , par le
mauvais exemple qu'il a donné. Est-il rien
de si contraire au bien & à la tranquillité
de la Société , que la mort de ce Philo-
sophe ? Il se pendit , parce qu'il avoit
fait une chute. Il se figura que les Par-
ques l'avertissoient qu'il étoit temps de
songer à sortir de ce Monde. Voilà une
conduite bien folle & bien extravagante !
Si tous ceux qui font une chute s'étran-
gloient , que deviendroient les Etats les
plus florissans ? Il est peu d'hommes qui

ne soient tombés par terre une fois dans leur vie. Si l'exemple de Zénon avoit des imitateurs , les lanternes dont on se sert aujourd'hui pour éclairer les rues pendant la nuit , seroient plus nécessaires à la conservation de la vie des hommes , que tous les remèdes des Médecins. En vérité , il falloit que Zénon tint du fanatisme & de la phrénésie. Il n'y a qu'un Anglois qui se coupe le cou parce qu'on augmente le prix des liqueurs , ou parce qu'il est ennuyé de se chauffer & déchauffer tous les jours , qui puisse approuver une aussi grande extravagance.

Plusieurs Philosophes de ces derniers temps ont donné dans des excès aussi grands que quelques-uns des anciens. Les hommes dans tous les siècles ont toujours eu parmi eux un certain nombre de personnages extraordinaires , qu'on peut regarder comme des assemblages monstrueux de qualités bonnes & mauvaises , & dont les vices servoient de leçon aux autres sçavants , pour les empêcher de s'enorgueillir de leurs talents , puisqu'ils étoient accompagnés quelquefois de tant d'imperfections. Cardan peut être regardé parmi les Mon-

24 LETTRES CABALISTIQUES ,
 dernes comme un de ces Philosophes formés par la Nature , pour contenir ses confreres dans l'humilité. Jamais homme n'eut une plus vaste érudition , & jamais homme ne fut plus fou , plus extravagant , plus menteur , & qui pis est , ne fut plus charmé de paroître avoir tous ces défauts. Ce Savant a écrit sa vie , & elle est remplie des plus grandes folies. Il prétend qu'il n'avoit jamais appris la Grammaire (1) , que la connoissance de cette science lui fut donnée à peu près de la même maniere que la science infuse à Adam. Il a l'impudence , ou plutôt la folie , d'assurer gravement qu'un homme inconnu lui ayant vendu les Ouvrages d'Apulée , deux jours après qu'il eut acheté ce Livre , il entendit les Langues Latine , Grecque , Espagnole & François (2). Voilà un miracle aussi surprenant que celui

(1) *Grammaticam nunquam didici.... sed usum solum mihi nescio quomodo tributum*, Cardanus de propria Vita , Cap. XII.

(2) *Quis fuit ille , qui mihi vendidit Apuleium , jam agenti , ni fallor , annum XX , latinum & statim discessit. Ego vero , qui eo usque , neque fueram in Ludo Litterario nisi semel , qui nullam haberem Linguae Latinae cognitionem , cum imprudens emissem , quod esset auratus , postridie evasi*
 du

du tremblement de la chambre & du lit de Cardan. Dès qu'il devoit arriver quelque chose de particulier à ce Philosophe, l'endroit où il couchoit se remuoit, & par ce mouvement avoit soin de l'en avertir (1). Il faut être bien fanatique pour se figurer de pareils événements, ou bien fourbe & bien imposteur, pour vouloir les persuader aux autres. Je veux croire cependant que Cardan fut plus extravagant que menteur : ce que l'on dit de sa mort semble autoriser mon opinion. On assure qu'ayant prédit l'heure de sa fin, & s'étant trompé dans son calcul, pour garantir la vérité

qualis tunc sum in Lingua Latina, necnon & Græcam quasi simul; & Hispanicam, & Gallicam accepi. Cardani Vita, Cap. XII.

(1) *Erat dies XX Decembris Anni M. D. LVII: cum mihi . . . visus est . . . lectus tremere, & cum eo cubiculum, terræ motum existimabam. Post tandem somnus abrepi. Ubi mane dies illuxisset, rogo Symonem Sofiam . . . in curriculi lectulo jacentem, an aliquid senserit? Respondet, tremorem cubiculi & lecti. Quia hora? Inquit sexta aut septima, &c. . . Non multis post diebus, sentio rursus tremere cubiculum. Exuperior manu, cor sentio palpitare, in latus sinistrum enim decumbebam. Elevo me, cessat tumultus ille & palpitatio. Iterum decumbo; itaque cum utrumque rediisset, cognovi unum ex alio pendere. Cardani Vita, Cap. XII.*

26 LETTRES CABALISTIQUES ,
de ses prédictions & sauver l'honneur de
son art , il se laissa mourir d'inanition.
On a vu plusieurs Martyrs de l'amour , de
la haine , de l'ambition , de la vanité , de
la superstition ; mais il n'y en a jamais eu
qu'un seul de l'Astrologie judiciaire. Il
falloit être aussi fou que Cardan , pour se
sacrifier à la gloire d'une science aussi
vaine & aussi fausse que celle-là.

Urceus Codrus étoit moins visionnaire
que Cardan ; mais il étoit encore plus
superstitieux. Un miroir cassé, une salière
renversée , une lampe éteinte présageoient,
selon lui , les plus grands malheurs , & il
faisoit cinquante grimaces différentes pour
éloigner ces présages funestes , & pour en
dissiper la malignité. Il n'est rien qui mon-
tre plus la foiblesse & la bizarrerie de l'es-
prit humain , qu'une singularité aussi rare
& aussi extraordinaire. Un Philosophe ,
un Savant , un bel esprit croyoit des im-
pertinences , qu'on ne pardonne point aux
vieilles *diegnes* & aux nourrices. S'il n'eût
pas eu ce foible , & qu'il l'eût apperçu dans
un autre , que n'auroit-il pas dit ? Mais
tel est le sort des hommes : de quelque
génie qu'ils soient doués , il faut toujours

qu'ils payent un tribut par quelque endroit à l'humanité.

Hobbes , cet Anglois si fameux parmi ses compatriotes & chez les étrangers , ~~avoit une si grande peur des diables & des~~ morts , qu'il n'osoit coucher seul dans une chambre. La nuit il croyoit l'existence d'un nombre infini d'Esprits ; & le jour il écrivoit contre celle de Dieu. Peut-on rien voir d'aussi ridicule ? La Lune & le Soleil régloient les sentiments & les articles de foi de la Religion de ce Philosophe. Depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir , il étoit Athée , & les ténèbres ramenoient chez lui , non-seulement la croyance de Dieu , mais encore celle de Belzébut & de toute sa sequelle.

N'ai-je pas raison de dire , sage & savant Abukibak , que lorsqu'on considère les foiblesses des grands génies , on n'est plus étonné de voir que des gens qui ont de l'esprit & du bon sens , tombent dans des fautes qu'éviteront des personnes très-simples & très-bornées ? Puisque la science sert même quelquefois à égarter du bon chemin , quel est l'homme qui puisse se flatter de ne jamais s'en écarter , quelque

28 LETTRES CABALISTIQUES ,
génie qu'il ait ? La simplicité & le naturel
valent souvent mieux que l'étude la plus
profonde.

Je te salue , sage & savant Abukibak.



LE T T R E L I.

*Le Cabaliste Abukibak , à son ancien Disciple
ben Kiber.*

J'AI lu avec plaisir , mon cher ben Kiber,
les lettres que tu m'as écrites. Une légère
indisposition m'a empêché d'y répondre
plutôt. La trop grande application à l'étude
des Sciences Philosophiques & Cabalisti-
ques , m'avoit causé une espece d'épuise-
ment , que la mélancolie augmentoit.
Pour dissiper cete langueur , i'ai cru de-
voir , pour quelque temps , abandonner
mon cabinet , & me répandre dans le
monde beaucoup plus que je ne fais ordi-
nairement.

Il m'a semblé , dans le commencement
de ma nouvelle maniere de vivre , que
j'étois transporté tout-à-coup dans un
pays inconnu , des mœurs duquel je n'a-
vois presque aucune connoissance. Que

j'ai vu de choses plaisantes , extraordinaires , ridicules & bizarres depuis trois semaines ! Juste Dieu ! mon cher ben Kiber , que les hommes sont fous , & qu'ils me paroissent tels ! Il est vrai que ceux que je trouve parmi eux les plus extravagants sont les Nouvellistes. Je ne crois pas , en vérité , que l'on puisse pousser plus loin la folie , que ces gens-là. Cela n'est pas surprenant ; car leur esprit est dans une agitation perpétuelle. Ils prennent part à toutes les affaires de l'Europe , ils se passionnent en faveur d'un nombre de Princes , ils s'agitent , ils se tourmentent pour des événements auxquels ils n'ont aucun intérêt. Ils sont tristes ou gais , selon qu'ils sont mécontents ou satisfaits des gazettes. Tous les Lundis & tous les Mardis ils ressemblent à des criminels qui attendent l'arrêt de leur grace ou de leur condamnation. Le Turc a-t-il été battu , l'armée Ottomane s'est-elle reculée , ils sont au désespoir. Ils se plaignent autant des pertes de la Porte , que s'ils étoient Bachas ou Visirs , & qu'ils fussent obligés de les payer par leurs têtes , ou de les réparer au dépens de leurs bourses. Pendant qu'ils se

livrent à la tristesse , d'autres se félicitent de leur bonheur. Ils sont aussi satisfaits & aussi gais au milieu de Paris , que l'étoit le Prince Eugene au milieu de Belgrade , lorsqu'il se fut rendu maître de cette ville.

Ces gens , qui se réjouissent ou qui s'affligent , sont-ils Turcs ou Allemands ? Il s'en faut bien , ils sont Gascons , Normands , Parisiens , &c. Ils ne connoissent point , & ne connoîtront jamais aucun de ces hommes en faveur desquels ils s'intéressent si fort. Ils n'ont d'autre liaison avec eux , que celle qu'ils ont formée en lisant la gazette : les nœuds en sont cependant si étroits , qu'ils sont prêts à tout leur sacrifier.

Il y a quelques jours , mon cher ben Kiber , que je me trouvai dans une assemblée , à laquelle présidoit deux Nouvellistes , dont les sentiments étoient entièrement opposés. « Je vais parier , dit le plus âgé , que le Baron de Neuhoëff ne restera pas encore trois mois en Corse. Il est bien juste enfin que les Génois soient délivrés des peines & des soins que leur cause cet Aventurier. La France ne pou-

« voit rien faire de plus équitable que de ré-
 « duire ces rebelles dans le devoir. »

Ce que vous dites-là , répondit le jeune Nouvelliste , n'est point aussi certain que vous le pensez , & je crois qu'il y a beaucoup d'apparence que les affaires des Corſes ne changeront de face que pendant peu de temps. Les ſecours que les François ont accordés aux Génois , pourroient bien ne leur pas être d'une plus grande utilité , que celui que leur ont donné , il y a quelques années , les Allemands. Je me ſouviens à ce ſujet qu'un Auteur , en parlant de ces ſecours , compare les Génois au payſan qui pria ſon Seigneur de vouloir tuer un lievre qui mangeoit les choux de ſon jardin, & chez qui le Gentilhomme & ſa meute firent plus de dégât dans un quart-d'heure, que le lievre n'en eût fait en cent ans.

« L'Auteur dont vous parlez , répliqua
 « le vieux Nouvelliste , eſt un plaiſant
 « Ecrivain. Son autorité eſt fort peu reſ-
 « pectable , ſur-tout dans les matieres qui
 « regardent la Politique. Je connois ce
 « barbouilleur de papier , & la plûpart des
 « rapsodies qu'il a publiées. Encore , ſi
 « vous appuyiez votre ſentiment de celui

32 LETTRES CABALISTIQUES ,
» de l'Auteur des Mémoires Historiques ,
» ou que vous eussiez pour vous le véné-
» rable Seigneur Rodriguez , Gazetier de
» Cologne , je vous passerois la prévention
» où vous êtes. »

L'Ecrivain que je cite , repartit le jeune Nouvelliste , a parlé beaucoup plus sensément que tous ceux que vous vantez si fort. Dès que le Baron de Neuhorff eut descendu dans l'Isle de Corse , & que vous & vos chers amis publiez que cet Allemand agissoit par ordre des Cours d'Espagne & de Naples , auxquelles ce Royaume resteroit , l'Auteur que vous méprisez tant , annonça ce dont on voit aujourd'hui l'exécution. Il assura que la France ne consentiroit jamais qu'une Puissance considérable s'emparât de l'Isle de Corse ; sous quelque prétexte que ce fût. « L'intérêt, disoit-il (1) , des François
» s'oppose fortement à souffrir que l'Es-
» pagne ait un état , des villes , plusieurs
» ports qui bloquent entièrement ceux de
» Marseille , de Toulon & d'Antibes. Avec
» deux frégates de vingt pieces de canon ,
» dès que les Espagnols auroient la guerre

(1) Lettres Juives , tom. II , lett. 72.

» avec la France , ils romproient absolu-
» ment le commerce du Levant. » A ces
premieres réflexions l'Auteur en ajoutoit
plusieurs autres , & les choses sont arri-
vées ainsi qu'il les avoit prédites. Les Es-
pagnols ont regardé l'Isle de Corse comme
le Renard considéroit les raisins , qu'il
dévorait des yeux ; mais qu'il ne pouvoit
atteindre. Ils ont dit , ainsi que lui : *Ces*
fruits ne sont pas murs , & ne me tentent
point. La France a trouvé cependant à
propos d'éviter qu'il ne leur prît la fan-
taisie , ou à quelqu'autre Puissance , de
les goûter , tous verds qu'ils étoient , &
a cru devoir mettre la vigne en sûreté
contre les attaques & les insultes de tout
le monde. Il est vrai que bien des gens
prétendent aujourd'hui qu'il pourroit arri-
ver que la France ferait ce que l'Espagne
auroit souhaité de faire. A cela je réponds
que ces conjectures sont fort incertaines.
Le seul intérêt qu'aucune Puissance redou-
table ne saisit l'occasion de ces troubles
pour s'emparer de la Corse , suffit pour
que la France veuille les pacifier. D'ail-
leurs , le Roi sera largement dédommagé ,
& les troupes Françoises auront sans doute

34 LETTRES CABALISTIQUES ,
autant de lieu de se louer des Gênois , que
les Allemands. Si l'on protege la Républi-
que , elle fait sans doute ce qui lui en coûte.
La France ne la croit pas assez pauvre ,
pour vouloir la secourir pour l'amour de
Dieu , elle n'étend sa charité jusqu'à ce
point , que lorsqu'il s'agit de défendre le
Patrimoine de St. Pierre , ou le Prétendant.

Il ne reste donc aucune difficulté à mon
avis , que de savoir si après que les Fran-
çois auront débarqué dans l'Isle de Corse ,
& qu'ils auront battu les rebelles , (car je
veux le supposer ainsi ,) les Gênois goûte-
ront long-temps les fruits de cette victoire.
Je pense qu'il pourroit leur arriver le
même sort qu'ils ont déjà effuyé. Tant
que les François seront dans l'Isle , ils au-
ront le dessus sur les rebelles : dès qu'ils
en seront partis , ces derniers , qui n'au-
ront cédé qu'à la force , & qui retrouve-
ront une occasion favorable de reprendre
les armes , tiendront la même conduite
qu'ils ont tenue il y a sept à huit ans ,
lorsque les Allemands les obligèrent à se
soumettre.

La haine qui regne entre les Corses & les
Gênois , est trop grande , pour que

rien puisse en suspendre les mouvements. Ou il faut que les Corfes soient entièrement détruits , ou qu'ils se délivrent du joug & de l'esclavage de leurs Tyrans. Les choses ont été poussées trop avant , pour qu'on puisse espérer que les deux partis oublient jamais les offenses qu'ils se sont faites mutuellement.

» S'il n'y a que cette difficulté , *repartit*
» *le vieux Nouvelliste* , qui puisse empê-
» cher les Génois d'assurer leur autorité ,
» elle me paroît bien aisée à surmonter.
» Ils n'ont qu'à profiter de l'occasion , &
» à se servir utilement des troupes qu'on
» doit leur fournir , pour ruiner , sacca-
» ger & détruire entièrement toutes les
» Provinces & les Villes de Corse qui se
» sont soulevées. Ils établiront sur leurs
» ruines un pouvoir despotique , & je ne
» doute pas que ce ne soit-là leur destin.

Il ne reste plus qu'à savoir , repliqua le jeune Nouvelliste , si c'est celui de la France. Je croirois volontiers qu'elle a des sentiments bien éloignés de ceux que vous prêtez aux Génois. Je suis assuré que le Cardinal-Ministre embrassera difficilement un parti aussi violent ; sa can-

36 LETTRES CABALISTIQUES ;
deur , sa probité , l'honneur même du Roi
son Maître qu'il chérit si fort , ne per-
mettent point qu'on accable des gens qui
consentent de mettre bas les armes & de su-
bir les loix qu'on leur donne. Or, je vous ai
déjà dit que je ne doute pas que dès que les
François auront débarqué , les rebelles ne
parlent d'accommodement. Ils chasseront
leur Roi Théodore; ils feront encore plus, ils
s'avoueront heureux que la Cour veuille
bien ne leur imposer que certaines condi-
tions. Mais j'en reviens à mes premiers prin-
cipes. Les troupes Françoises rembarquées ,
quelque matin Sa Majesté Corsienne le
Seigneur Théodore reparoîtra , & la co-
médie recommencera de nouveau , ou je
suis bien trompé.

» Ce que vous dites - là , *repartit le*
» *vieux Nouvelliste* , est absurde. Voilà
» une plaisante délicatesse de conscience
» que ne point vouloir entièrement dé-
» vaster toute l'Isle de Corse ! Je fais de
» bonne part qu'on doit entièrement rui-
» ner ce pays , & je parie deux cents louis,
» que les Génois en seront désormais pai-
» sibles possesseurs.

Mon Dieu ! répondit en riant le jeune

Nouvelliste. Vous êtes malheureux en paris. Vous avez perdu , il y a quelque temps , une somme assez considérable pour avoir gagé que les Espagnols ne céderoient jamais la Toscane. Vous êtes sujet à faire des erreurs couteuses , & qui pourroient bien vous ruiner.

» Que je me ruine ou non , *dit le vieux*
» *Nouvelliste* , ce ne sont pas-là vos
» vos affaires. Du moins j'aurai l'agrément
» de ne point m'appauvrir en protégeant
» des voleurs & des larrons , tels que
» votre Baron de Neuhoff. Fi , cela est
» affreux. Vous devriez rougir de honte,
» & je ne comprends pas comment il se
» peut trouver des gens qui puissent ne
» pas plaindre les Génois. , Et moi , re-
partit le jeune Nouvelliste , je ne saurois
revenir de mon étonnement , quand je
vois des gens qui ne s'intéressent pas
pour les Corfes , car enfin , le sort des
malheureux doit exciter la pitié , & ces
pauvres peuples ne sont-ils pas réellement
infortunés ? On veut les réduire dans l'es-
clavage le plus dur , & les assujettir à un
joug insupportable. On les regarde comme
des bêtes de charge , faites uniquement

38 LETTRES CABALISTIQUES ,
pour le service de la République , plutôt
que comme des hommes libres. Ont-ils
tort de se révolter & de défendre leurs
privileges & les droits de l'humanité ?

Le vieux Nouvelliste , mon cher ben
Kiber , ne goûta point les raisons de son
adversaire. Ils s'échauffèrent tous les deux ,
& peu s'en fallut que des paroles ils n'en
vinssent aux mains. J'admirois ces deux
hommes qui se faisoient une affaire sé-
rieuse d'une chose , à l'événement de la-
quelle l'un & l'autre ne pouvoient contri-
buer en rien. Je voulus tenter en vain de les
appaîser , je ne pus en venir à bout , & je
les laissai tous les deux disputant toujours
avec beaucoup d'aigreur.

Si tu me demandes quelle est mon opi-
nion , mon cher ben Kiber , sur les sen-
timens opposés de ces deux Nouvellistes ,
je te dirai que celui du plus jeune me pa-
roît le plus probable. Outre qu'il a pour
lui l'exemple du passé , il semble que la
raison sur laquelle il se fonde , est assez
solide. Lorsque l'esprit de révolte , de
haine , de jalousie & de sédition a régné
pendant plusieurs années dans un pays ,
il est impossible de pouvoir l'en arracher

que par quelque bouleversement général du Gouvernement. Consideres combien de peines , de soins , de travaux & d'infortunes n'ont point essuyés les Hollandois , avant de parvenir à pouvoir former leur République. Il a été pendant un temps où leurs affaires se trouvoient plus délabrées & plus désespérées que ne le sont celles des Corfès. La constance , la valeur , l'intrépidité leur a fait vaincre des obstacles qui paroissoient insurmontables. Si les Corfès ne se couent pas dans dix ans le joug des Génois , qui sait ce qu'ils pourront faire dans quinze & dans vingt. L'Empire & la France ne seront pas toujours disposés à donner du secours à ces derniers , & les premiers ne seront jamais abandonnés de l'envie de reprendre leurs privileges.

Je te salue , mon cher ben Kiber.

L E T T R E L I I.

*Le Sylphe Oromasis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

J'E fus curieux , sage & savant Abukibak , de connoître certaines manœuvres des

40 LETTRES CABALISTIQUES ,
Jésuites , desquelles j'avois souvent entendu parler. Pour m'en instruire parfaitement , je volai , il y a quelques jours , dans la chambre du Général de la Société ; je le trouvai seul avec un de ses Secrétaires , ou plutôt de ses confidents. Je suis étonné , lui disoit-il , de ne recevoir aucune nouvelle du Pere d'Aflon. Je crains qu'il ne se soit pas bien acquitté de l'ordre dont je l'avois chargé. Peut-être n'aura-t-il pu venir à bout de faire nommer le Pere Tolota , Confesseur du Prince de *** , & il aura fallu qu'il consentît de donner cette place à un autre Jésuite. J'en serois très-fâché ; car personne n'est plus propre à l'occuper , que celui que j'avois destiné à la remplir. Il a toutes les qualités qu'il faut pour plaire dans cette Cour ; il est souple , complaisant , fin , adroit ; il fait s'accommoder aux temps & aux situations. Je suis assuré que personne ne saura aussi bien que lui ménager l'esprit de la maîtresse du Prince : il fera avec elle une ligue offensive & défensive , du moins lui ai-je bien recommandé d'agir de même. Cette femme a un grand crédit sur l'esprit de son amant , & ce seroit tenter l'impossible que de pré-

tendre la déplacer. Il vaut mieux cent fois s'en servir utilement , & se la rendre favorable par des complaisances & des soumission. Elle peut être fort nécessaire à la Société. J'ai recommandé au Pere Tolota de lui faire entendre qu'il ne tiendrait pas à lui que le Prince ne contractât avec elle un mariage de conscience , & qu'il aurait soin d'employer pour cela tout ce qui dépendroit de lui.

C'est un grand moyen , continua le Général, pour se rendre favorable à la maîtresse d'un Prince , que de lui faire envisager qu'on peut lui être utile pour obtenir la main de son amant. C'est là le point que les Confesseurs doivent ménager le plus délicatement , & c'est celui que je recommande toujours à nos Peres. Je ne cesse de leur écrire : *Flatez les maîtresses , gagnez leur confiance , & vous viendrez alors à bout de tout ce que vous entreprendrez.* Je doute qu'il y ait d'expédient plus sûr pour conduire les hommes , que de se servir adroitement de leurs passions ; or , il n'en est aucune qui ait autant de pouvoir sur leur cœur , que l'amour.

J'éprouve tous les jours combien les

42 LETTRES CABALISTIQUES ,
 femmes sont utiles à la Société. Dans
 toutes les Cours où elles n'ont pas beau-
 coup de crédit , les Jésuites ont très-peu
 d'autorité. Voyez , je vous prie , la diffé-
 rence qu'il y a du pouvoir qu'ils avoient
 en France sous Louis XIV. à celui qui
 leur reste aujourd'hui , & qu'elle différen-
 ce il y a entre le Pere de la Chaise & le
 Pere de Linieres. Le premier étoit le maî-
 tre , non-seulement de tous les Bénéfices ,
 mais encore de tous les Evêchés ; l'autre
 auroit peine à faire donner un Prieuré de
 mille écus de rente. Il n'a aucune connois-
 sance de ce qui regarde la liste des Bé-
 néfices. D'où vient cela ? C'est que les
 femmes n'ont aucun crédit sur le Souverain
 & sur son premier Ministre ; il est impos-
 sible de pouvoir gagner leur confiance jus-
 qu'à un certain point. Chez eux , un Con-
 fesseur n'est qu'un Confesseur ; mais chez
 un Prince amoureux , c'est un confident
 adroit , c'est un intrigant nécessaire , c'est
 un mercure honorable & secret.
 Personne n'eut jamais toutes ces qualités
 dans un degré aussi éminent que le Pere
 de la Chaise. Quel homme étoit-ce , grand
 Dieu ! On doit le regarder comme un se-

cond Saint Ignace. La Société lui eut des obligations aussi essentielles qu'à son Fondateur. Avec quelle adresse ne fut-il pas se servir des femmes ? Elles lui rendirent les services les plus essentiels ; aussi a-t-il enrichi toutes les Maisons que notre Ordre a dans la France. Nous lui devons à lui seul tout ce que nous possédons dans ce Royaume ; car depuis plusieurs années nous n'avons presque rien acquis de nouveau. Cela n'est pas surprenant, vu le peu de crédit que nous avons actuellement ; nous vivons sur notre ancienne réputation. Si malheureusement les peuples connoissoient combien l'autorité de la Société est déchue en France, nous tomberions tout-à-fait dans le mépris. Nous ne sommes les maîtres d'accorder aucune grace, & ce n'est cependant que l'espoir des récompenses qui nous attire des amis & des partisans.

„ J'ai réfléchi plusieurs fois à ce que
 „ vous dites, *repartit le confident du Gé-*
 „ *néral* ; & je suis étonné par quel enchan-
 „ tement nous en imposons, non-seule-
 „ ment aux François, mais encore à tou-
 „ tes les nations Européennes, qui se figu-

44 LETTRES CABALISTIQUES ,
„ rent que nous sommes à Paris & dans
„ tout le Royaume les maîtres absolus. Il
„ est étonnant qu'ils ne s'apperçoivent pas
„ que les graces qu'on accorde à la Cour ,
„ ne passent plus par notre canal , & que
„ nous n'avons qu'une ombre d'autorité.

Il est impossible , repliqua le Général ,
qu'ils puissent découvrir ce changement ;
c'est un mystere que nous avons trouvé le
secret de leur cacher. D'ailleurs , si nous
ne pouvons plus faire beaucoup de bien
à nos amis , nous sommes toujours en
état de nuire à nos ennemis : en voilà
assez pour nous rendre redoutables. Il
est vrai que nous ne distribuons plus les
Bénéfices ; mais nous avons encore un
grand crédit chez les Evêques. Bien des
gens nous regardent comme les plus fer-
mes soutiens de la Religion. Nous trou-
vons le moyen de décrier les personnes
que nous n'aimons pas , nous les faisons
passer pour des Athées , & qui pis est ,
pour des Jansénistes. Nous soulevons
contr'eux le Clergé : ceux-ci entraînent
après eux les Puissances séculieres ; il n'est
aucun homme que nous ne perdions ,
lorsque nous en avons envie. On craint

donc notre haine : il n'est pas étonnant que le peuple qui en voit souvent de funestes effets & qui n'approfondit point les choses , ne distingue pas jusqu'à quel point s'étend notre pouvoir , & ne voie pas que nous ressemblons aujourd'hui aux Diables , qui peuvent faire beaucoup de mal , & qui ne sauroient procurer aucun bien. Il n'y a que quelques personnes qui sont plus éclairées que les autres , qui connoissent combien nous avons perdu depuis quelques années.

Après un temps aussi dur , il en viendra un plus heureux. Avec la patience , la dissimulation & la politique la Société surmonte tous les plus grands obstacles. N'est - elle pas venue à bout de donner à Henri IV. un Confesseur , lui qui avoit peu auparavant banni tous les Jésuites de son Royaume. Si elle entreprenoit de diriger le grand Mogol & le Sophi de Perse , elle réussiroit dans ces projets tôt ou tard. Je viens de recevoir des nouvelles que me mande un de nos Recteurs , qui vous paroîtront plus surprenantes que la possibilité de la direction de ces Princes Mahométans.

48 LETTRES CABALISTIQUES ,

Vous connoissez bien , continua le Général , ce vieux Prince Italien , auprès duquel nous n'avions jamais pu avoir aucun accès. Pendant trente ans nos soins ont été inutiles , nous perdions même l'espérance de réussir dans nos desseins , lorsqu'enfin nous en sommes venus à bout. Ce Souverain craignant les suites de la mort , & appréhendant que la manière dont il avoit vécu durant sa jeunesse , ne nuisît à son salut , cherchoit dans tous ses Etats quelqu'un qui pût calmer sa conscience. Tous les Directeurs auxquels il s'étoit adressé , ne faisoient qu'augmenter son trouble & son inquiétude : enfin , lassé de ne rien rencontrer qui pût le satisfaire , il se résolut d'avoir recours à nos Peres. Il envoya chercher le Recteur , & lui dit les sujets qu'il avoit d'appréhender les jugements de Dieu. L'habile Jésuite dissipa tous ses doutes , se servit utilement des maximes de nos Théologiens , & ramena le calme dans son âme. Il lui fit comprendre qu'il n'étoit pas plus coupable que cinquante autres Princes , que la Société avoit trouvé le moyen de placer en Paradis. Il développa en-

suïte à son Pénitent tous les privilèges de notre Ordre , il lui vanta l'efficacité de nos prières , lui fit sentir tout le mérite des Indulgences que les Papes nous ont accordées , & le rendit aussi zélé ami de nos Peres , qu'il avoit été leur ennemi autrefois.

Le Recteur ne-s'est pas arrêté à ce premier pas , il a voulu profiter en habile homme de l'occasion. Il y avoit longtemps que nous souhaitions d'établir un College , il a obtenu des lettres du Prince, pour sa fondation ; mais comme il faut des fonds & des rentes pour cet établissement , il a demandé qu'on assignât pour les revenus de cette nouvelle Maison le produit de certains droits décimaires , dont quelques autres Religieux jouissoient auparavant. Ces Moines ont fait beaucoup de bruit , ils se sont plaints vivement : toutes leurs représentations , n'ont servi de rien ; le sage Recteur les a rendues inutiles. Profitant habilement de son emploi de Directeur , ouvrant ou fermant le Ciel à proportion des bienfaits ou des refus de son Pénitent , grâces à la Société , que celle du Purgatoire , notre

48 LETTRES CABALISTIQUES ;

nouveau College est parfaitement établi & fort bien renté. Il est reste cependant encore une chose à faire au Recteur, c'est de persuader au Prince de s'enterrer dans notre Eglise, & d'y faire construire un magnifique tombeau.

„ Cela ne sera pas difficile à exécuter ;
 „ *répliqua le confident du Général.* Il faut
 „ faire entendre au Prince que son
 „ tombeau, rappelant sans cesse sa mé-
 „ moire à nos Peres, il n'y aura aucun
 „ jour où ils ne prient Dieu pour lui &
 „ pour le soulagement de son ame. Car
 „ je ne doute pas que le Pere Recteur, en
 „ garantissant le Prince de l'Enfer, ne lui
 „ ait fait comprendre qu'il fallut qu'il fit
 „ un tour en Purgatoire. Sans cela, il auroit
 „ commis une grande faute; & si ce Souve-
 „ rain comptoit de n'avoir plus besoin de
 „ la Société en sortant de ce Monde, il
 „ ne penseroit pas à acheter ses faveurs
 „ & ses prieres, même après sa mort.

„ La politique veut bien que nous arra-
 „ chions tous les Princes que nous diri-
 „ geons, quelque vicieux qu'ils soient,
 „ des mains des Diables ; mais elle dé-
 „ fend que nous les mettions à l'abri du
 „ Purga-

» Purgatoire. Si nous les en garantif-
» sons , que deviendroient les fondations
» qu'ils nous laissent pour dire des Mes-
» ses ? En faisant bâtir des tombeaux
» dans nos Eglises , ils ornent nos Tem-
» ples & nos Maisons ; mais en nous
» laissant des legs pieux pour nous enga-
» ger à prier pour leurs ames , ils nous
» enrichissent . & nous fournissent de quoi
» vivre dans l'aisance. Sauvons donc tous
» nos Pénitents des peines de l'Enfer ;
» mais qu'ils soient Princes ou Particu-
» liers , soumettons-les également à celles
» du Purgatoire.

» Je conviens cependant qu'il y a quel-
» ques occasions où l'on peut se dispen-
» ser de cette regle générale ; par exemple
» quand on craint que quelque Directeur
» étranger , pour s'emparer de l'esprit d'un
» Pénitent & pour mériter sa confiance ,
» n'éteigne non-seulement le feu du Pur-
» gatoire , mais même celui de l'Enfer ;
» Alors , de deux partis il faut prendre le
» moins mauvais , conserver ce que l'on a
» acquis , & mener tout droit un homme
» en Paradis , sans s'amuser à vouloir tra-
» vailler pour l'avenir. Autrement , il ar-

30 LETTRES CABALISTIQUES ,
rive qu'on perd , & les legs après la mort ,
„ & ceux qu'on auroit eus pendant la vie.

Vous avez raison , mon Pere , dit le Général , & vous connoissez parfaitement tous les replis du grand art de la direction. Vous me donnez des preuves tous les jours que je n'ai pu choisir un assistant plus sensé , & un secretaire plus discret que vous. Ecrivez donc de ma part à notre Pere Recteur toutes les sages réflexions que vous avez faites , & sur-tout faites-lui bien sentir , ainsi que vous l'avez dit fort à propos , que *les tombeaux des Rois servent à orner nos Eglises , mais que leurs dons & leurs legs pieux nous font d'un bien plus grand avantage.*

J'ai trouvé cette conversation si instructive , sage & savant Abukibak , que j'ai résolu de retourner au premier jour dans la Chambre de ce Général.

Je te salue , en *Jabamiah* , & Par *Jabamiah*.



L E T T R E LIII.

Ben Kiber *au sage Cabaliste* Abukibak.

LA passion & l'attachement que tu as pour les Sciences secrettes , sage & savant Abukibak , m'a fait reflechir sur l'avidité (si j'ose me servir de ce terme) avec laquelle les plus grands hommes courent après le phantôme de l'immortalité.

Le desir de laisser un souvenir qui passe jusqu'à la plus reculée postérité , occupe tous les Héros. Quand je dis *tous les Héros* , j'entends les personnage illustres dans tous les différents états. Un habile Mathématicien n'est pas moins flatté de parvenir à la postérité , qu'un Général d'armée : le premier travaille avec constance , emploie ses soins , ses veilles , ruine sa santé par une trop grande application , sacrifie tous les plaisirs & les amusements pour se distinguer dans le genre d'étude auquel il s'applique ; le second , essuie toutes les rigueurs des

52 LETTRES CABALISTIQUES ,
faisons , risque sa vie ; souffre mille peines
pout acquérir de la gloire. Ces deux per-
sonnes , par des chemins bien différents ,
tendent cependant au même but ; ils cher-
chent à immortaliser leur nom, Il en est
de même de tous les autres grands hom-
mes , toutes leurs actions , toutes leurs
démarches se rapportent à ce seul point.

Sans le desir de transmettre leur mé-
moire à la postérité , les plus illustres gé-
nies auroient presque tous resté dans une
indolence qui ne les eût point fait distin-
guer des hommes les plus ordinaires. Pour
quoi eussent-ils sacrifié les avantages qu'ils
avoient reçus par leur naissance , pourquoi
eussent-ils méprisé de jouir des biens que
la fortune leur offroit en abondance .
pourquoi enfin , eussent-ils cherché à pas-
ser leur vie parmi les soins , les travaux
& les soucis , tandis que leurs jours au-
roient pu être tissus d'or & de soie , si
ce n'étoit , qu'enchanté par une flatteuse
chimere , ils étoient assez fous pour sacri-
fier des biens réels à des espérances chimé-
riques ? Car , Il faut l'avouer , sage & sa-
vant Abukibak , ce desir de l'immortalité ,
si commun à tous les hommes illustres , ne

peut soutenir l'examen d'un œil Philosophique. Sa splendeur & tout son brillant disparoissent : on s'apperçoit que la vanité & l'amour propre se présentent sous un voile trompeur , & que cette passion de percer la nuit des temps n'est que la suite de l'orgueil naturel à tous les hommes , qnî prend tant de formes différentes , qu'il est difficile de pouvoir le reconnoître.

Pour connoître parfaitement le ridicule, qu'il y a à sacrifier les moments les plus heureux de la vie à l'espérance d'éterniser son nom , il n'est besoin que d'examiner qu'elle est cette chimere dont on est si fort enchanté. Ou l'ame est mortelle , ou elle est i nmortelle. Si elle est mortelle , à quoi lui sert , lorsqu'elle n'existe plus , qu'on se souvienne des ouvrages qu'elle peut avoir produïts , des belles actions qu'elle a faites autrefois ? Si elle est immortelle , elle regardera avec trop d'indifférence ce qu'elle à fait quand elie étoit sur la terre , pour que ses plaisirs puissent être augmentés , où les peines diminuées par le souvenir des actions passées.

Il n'est personne assez fou pour se figurer que l'ame d'un Poëte & celle d'un Phi-

54 LETTRES CABALISTIQUES ,
Iosophe dans les Enfers s'amuse à réciter , l'une des tirades de vers , & l'autre à faire des arguments , & à proposer aux Démons une hypothese comme une chose fort belle & fort curieuse. Je ne crois pas non plus qu'un Général , entouré de Diables & de Lutins , parle des batailles qu'il a gagnées , ou s'informe des nouveaux venus de ce qu'on en dit dans l'autre Monde.

Les ames qui sont dans un lieu de paix & qui jouissent d'une félicité parfaite , sont aussi peu occupées de ce qu'elles firent autrefois. Elle ont perdu le souvenir de leur exil ; & délivrées des liens du corps , *elles sont nourries* , pour me servir des expressions d'un Pere de l'Eglise , *de tous les biens qu'on goûte dans la Maison de Dieu & boivent à longs traits dans un torrent de volupté* (1). Supposons , par exemple , qu'il soit vrai que le Fondateur des Jésuites soit sauvé. Je demande s'il est vraisemblable que ce Saint soit fort occupé

(1) Felix anima ! quæ , terreno. resoluta carcere , libera coelum petit . . . Inebriata enim est ab ubertate Domus tuæ , & torrente voluptatis potas eam. S. August. Manual. Cap. VI. Num. I.

de la gloire de la Société , & qu'il prenne part à toutes les batailles que les Jésuites & leurs disciples livrent & gagnent contre les Jansénistes ? Quoi ! seroit-il possible que S. Ignace pensa encore dans le Ciel à l'honneur qu'il a sur la terre d'avoir été le Chef des plus rusés & des plus fourbes politiques qu'il y ait dans l'Univers ? En vérité ce sentiment est presque aussi extravagant que si on disoit qu'il fait la lecture en Paradis du Livre des *Exercices Spirituels* qu'il a composé , & qu'il en reçoit des compliments de la part de tous les Saints , qui trouvent ce Livre aussi bon que les Jésuites voudroient faire croire qu'il l'est.

Paroît-il plus vraisemblable que S. Louis ennuye les Bienheureux du récit de ces guerres pieuses qui lui acquièrent l'estime de tous les Moines , mais qui pensèrent perdre son Royaume ; Seroit-il possible que ce bon Roi parlât des sièges qu'il fit en Egypte , & des batailles qu'il y donna ? Sans doute il a oublié entièrement tous ces faits.

Il faut donc convenir que , soit que l'ame soit mortelle , soit qu'elle soit immortelle , elle est insensible , dès qu'elle

est dégagée des liens du corps , à toutes les actions qu'elle a faites lorsqu'elle l'animoit, & qu'elle n'en conserve aucun ressouvenir ; par conséquent , à quoi sert après la mort cette gloire dont nous sommes si idolâtres ? Je trouve qu'un bourgeois de la rue S. Denis , qui se tourmenteroit depuis le matin jusqu'au soir pour accroître la puissance & le bonheur du Sophi de Perse , n'agiroit pas plus follement qu'un homme , qui sacrifie ses plus beaux jours , qui souffre mille maux qu'il pourroit éviter , qui détruit sa santé , qui risque sa vie pour faire parler de lui après sa mort , c'est-à-dire , pour une chose qui lui est aussi indifférente que le temps qu'il fait au Japon , l'est aux Parisiens.

Si les personnes , les plus susceptibles du desir de transmettre leur nom à la postérité , se dépouilloient pour un moment de l'amour propre qui les offusque , ils seroient surpris de connoître quelle est leur erreur , & combien elle est ridicule : un savant de ces derniers siècles , a parfaitement bien senti toute l'inutilité & tout le faux du desir d'immortaliser sa mé-

moire. „ Je suppose , disoit-il , que j'é-
 „ crive & que je fasse des ouvrages dignes
 „ d'être lus , qui peut m'assurer que cha-
 „ que jour ils ne perdront point de leurs
 „ prix , que le temps ne les détruira pas ,
 „ ou ne les rendra pas méprisables , le
 „ goût des hommes étant si sujet au chan-
 „ gement ? Mais établissons qu'ils au-
 „ ront une certaine durée , de combien
 „ d'années sera-t-elle ? De cent ? De mille ?
 „ De dix mille ? Où est l'ouvrage qui ait
 „ surmonté autant de siècles ? Quel exem-
 „ ple en peut-on citer ? Mais enfin puis-
 „ que tout doit finir , il importe peu
 „ qu'une chose dure dix jours , ou , dix
 „ millions d'années. Ces deux espaces de
 „ temps qui paroissent si différents sont
 „ égaux lorsqu'on les compare à l'éter-
 „ nité (1) „

(1) Scribis , inquam , quo modo legenda , &
 de qua re præclara , & adeò tibi nota , ut desi-
 derare legentes possint ? Quo stilo , qua sermonis
 elegantia , ut legere sustineant ? Sit ut legant.
 Nonne ævo præterlabente , in singulos dies fieri
 auctio ut prius scripta contemnantur , necdum ne-
 gligantur ? At durabunt aliquot annis. Quot ?
 Centum ? Mille Decies mille ? Ostende exemplum
 vel unum inter tot millia. Atque omninò cum desi-
 tura sint , etiam si per reditum Mundus renova-
 retur . . . non minus quam si initium habuit , &

58 LETTRES CABALISTIQUES,

C'est un Philosophe , peu touché & peu persuadé de la Religion , qui parle d'une maniere aussi sensée. Il ne s'agit point chez lui de dévotion , la seule raison suffit pour lui faire connoître l'inutilité des soins & des peines qu'on se donne pour faire parler de soi dans la postérité.

S'il est permis d'être Epicurien , c'est dans le cas de ne point préférer des biens imaginaires à une tranquillité réelle. Celui-là est véritablement heureux , qui peut
 » dire : « j'ai vécu , & j'ai profité de tous
 » les moments de ma vie. J'ai compris
 » que l'heure perdue ne se retrouve, plus ,
 » j'ai banni loin de moi les soins & les
 » inquiétudes , je ne me suis point laissé
 » séduire à un vain phantôme qui m'eût
 » ravi mon repos (1) ,».

finem accepturus est , nihil interest an potest decimam diem , an decem milliamilliadum annorum. Nihil utrumque , & ex æquo , ad æternitatis spatium. Cardanus de Vita propria , Cap. IX. pag. 39.

(1) Ille potens sui
 Lætusque deget , cui licet in diem ,
 Dixisse , vixi : cras atra
 Nube polum , Pater occupato ,
 Vel sole puro : non tantum irritum
 Quodcumque retro est effugiet : neque

La comparaison de la vie d'un Petit-Maître uniquement occupé du présent , & de celle d'un Philosophe , dévoré par l'envie de s'immortaliser , est un excellent antidote pour guérir de la maladie de faire parler de son savoir & de son mérite après sa mort. Le Petit-Maître , content de lui-même , ne songe qu'à jouir des biens que son état lui fournit : toujours gai , toujours enjoué , toujours folâtre , toujours satisfait de son mérite , il ne pense jamais au lendemain. Le moment présent est le seul qui l'occupe , & ce moment n'est jamais ennuyeux ni pénible. Il a , au milieu des plaisirs , cette constance qu'Horace regarde chez Philosophes qui sont persécutés par le sort , comme le comble de la sagesse. Quand il est occupé à baiser la main d'une jolie femme , qu'il chante , le verre à la main , une chanson nouvelle , ou qu'il débite quelque conte badin , l'Univers entier trouleroit qu'il n'y prendroit aucune

Diffinget , infectumque reddet

Quod fugiens semel hora vexit.

Horat, Ode, Lib. III. Od. XXIX,

C 6

part. (1). On auroit beau lui prédire les plus grands malheurs , il écouterait ces prédictions en sifflant , & se moquerait du Prophete.

Un Philosophe au contraire , toujours sombre , rêveur , distrait , mélancolique , ignore souvent quel est l'état actuel où il se trouve. Sans cesse occupé de ce que pensera la postérité de ses ouvrages & de ses découvertes , au milieu de sa famille à peine se souvient-il qu'il a une épouse & des enfants. On peut lui appliquer justement ce que le Pere Mallebranche dit des bêtes : *il mange sans plaisir , il grossit sans le savoir , il boit sans s'en appercevoir.* A cela j'ajouterai qu'il fait tout *machinalement*. Son ame ne prend aucun intérêt aux affaires de son corps , elle est uniquement occupée de l'idée de plaire à la postérité & de s'acquérir un grand nom. Qu'arrive-t-il ? Le Philosophe meurt. A-t-il vécu ; Non. Il a pensé pendant cinquante ans aux plaisirs qu'il goûterait lorsqu'il rentrerait dans le néant.

(1) Et si fractus illabatur Orbis ,
Impavidum serient ruinæ.

Horat.

A la comparaïson de la vie d'un Petit-Maitre & d'un Savant joignons celle d'un Moine & d'un Officier. Ce premier, heureux Cordelier , vit tranquille dans son Couvent : peu occupé d'une vaine gloire , il prêche le Carême dans quelque Village , & fait chez le Curé bonne chere. Il confesse nombre de jolies servantes , & en corrompt par-ci par-là quelques-unes. La Pâque arrivée , il retourne dans son Monastere , muni de trente ou quarante écus que lui ont valu ses sermons ; il emploie cette somme en bon vin , & boit comme un Templier jusqu'au retour de l'autre Carême. Sa vie s'écoule gracieusement , Bacchus & l'Amour en font tour à tour la félicité. Qu'on s'égorge , qu'on se massacre , qu'on prenne des Villes , qu'on les détruise , qu'on accable les peuples d'impôts , le fortuné Cordelier n'en vuide pas une bouteille de moins.

L'officier avide de gloire , couche la moitié de sa vie sous une tente , qui ne peut le défendre des injures de l'air. Il ruine sa santé , mange le bien de son patrimoine , est tourmenté presque autant par des Creanciers incommodés que par son

62 LETTRES CABALISTIQUES ,
ambition , manque souvent des choses les
plus nécessaires à la vie , & après avoir
bien souffert , sort de ce monde à la fa-
veur d'un coup de canon qui termine ses
inquiétudes. Est-ce vivre que d'avoir essuyé
un pareil sort ? C'est avoir été en Purga-
toire , avant d'aller peut-être aux Enfers.
Je te salue , sage & savant Abukibak.



LETTRE LIV.

*Le Sylphe Oromasis , au Cabaliste
Abukibak.*

EN volant , il y a quelques jours ,
à Paris , auprès du College de Louis le
Grand , j'apperçus deux Jésuites qui rioient
beaucoup. Curieux de savoir la cause de
leur gaieté , j'entrai par la fenetre dans
la chambre où ils étoient , & je fus té-
moin d'une conversation assez singuliere ,
dont le récit t'amusera. Le voici dans les
termes originaux , dont ces Jésuites se
servoient.

*Dialogue entre deux AUTEURS
J E S U I T E S.*

P R E M I E R J E S U I T E.

Votre idée est charmante , mon Révérend Pere , elle me plaît infiniment. On ne sauroit inventer un expédient plus propre à augmenter le nombre des partisans de la Société , que d'exécuter le projet des *Lettres édifiantes & curieuses*. Cet ouvrage sera très-recherché , & le goût dans lequel vous l'écrivez , ne manquera pas de plaire. J'ai d'abord cru que vous plaisantiez , lorsque vous disiez que vous aviez dessein d'imiter les *Contes des Fées* ; je sens à présent que vous avez raison. La plupart des dévots ressemblent aux enfans ; il faut les amuser par des contes. Il y aura tel Bât Moliniste , qui sera aussi charmé de toutes les fables que vous écrirez sur le *Kilo* , des histoires romanesques que vous vous assurerez être arrivées dans les provinces de *Chan-tong* & de *Chenfi* , qu'un jeune enfant est enchanté des raisonnemens du petit Roi *Fanfant* , des miracles de la Fée *Toute-bonne* , & des prodigieuses actions du Géant *Makamakin*.

S E C O N D J E S U I T E .

L'intérêt de la Société se trouve joint avec le mien. En édifiant ses dévots partisans , & les attachant à elle par de nouveaux préjugés , je trouve le moyen de profiter beaucoup. Mon Livre me rapportera une somme d'argent considérable , que , j'emploierai à payer ma pension à la Communauté ; car je suis bien ennuyé d'être obligé depuis dix ans de faire le métier de Préfet ou de Régent de Collège. On se rebute à la fin de l'état de pédant , de quelque nom pompeux qu'on décore cette profession.

Pour être plus assuré d'attirer l'attention du Public , je suis résolu de publier mon Ouvrage comme un Recueil de *Lettres* écrites par divers Missionnaires. Cette fourbe me sera utile , elle réveillera la curiosité des Lecteurs. Vous savez qu'il n'y a rien de si usité & de si ordinaire parmi nous que ces fausses suppositions. La plupart des relations que nous publions du Japon , & de la Chine & des Indes , sous le nom de quelques-uns de nos Missionnaires , ont été faites au Collège de

Louis le Grand. Il en est des histoires pieuses de la Société , ainsi que des Romans ; les Auteurs de ces différents Ouvrages travaillent également d'imagination. Je veux faire dans mes *Lettres édifiantes & curieuses* un portrait de l'Empereur de la Chine au-dessus de ceux que la Calprenede a fait de tous ses Héros. Orondate , Lisimachus , Oronte & Perdiccas , ne seront que de petits garçons , en égard à mon Héros.

J'ai forgé l'histoire la plus surprenante , que je dis être arrivée à un certain *Cing-tai* , Marchand de la Province de *Chenst* , & à un laboureur nommé *Chy-yeou* : je l'ai entre-mêlée des événements les plus intéressants. Voici le fait à peu près , telle que je l'ai imaginé. Un marchand perd une bourse , en traversant un champ : un laboureur la trouve & ne veut point la garder , parce qu'elle ne lui appartient pas. Voilà d'abord , comme vous voyez , un caractère très-beau , dans lequel la vertu l'emporte sur l'avidité des richesses. C'est là de quoi confondre les ennemis de la Société , qui osent soutenir qu'elle n'ordonne guere que les resti-

tutions qui se font en sa faveur ; ils verront qu'elle loue & applaudit, toujours aux bonnes actions. Le marchand, fort fâché d'avoir perdu sa bourse, fait afficher aux coins des rues, qu'il donne à celui qui la lui remettra, la moitié de l'or qui s'y trouve. Le laboureur, instruit du maître de l'argent qu'il a trouvé, le lui rapporte. L'entrevue de ces deux hommes est un morceau achevé ; toute la grandeur Romaine s'éclipse auprès des sentiments du laboureur & du marchand. Ce dernier veut tenir sa promesse, & partager la somme qui se trouve dans la bourse ; l'autre refuse de la recevoir. Il se fait alors un combat de générosité entre ces deux personnes, dans lequel j'ai trouvé le secret de placer les plus belles choses. Figurez-vous pour un instant les pensées brillantes qu'a dû me fournir une situation aussi intéressante. Je ne crois pas que dans nos tragédies modernes il y en ait aucune qui en approche. Vous serez sans doute curieux de savoir la conclusion d'une histoire aussi touchante. Je la termine à peu près de la même manière & dans le même goût que certains Poètes dénouent leur pièces de

théâtre. Ils ont recours à quelque Dieu, où à quelque machine ; & moi , je me suis servi du Vice-Roi de la province , qui apprenant la généreuse dispute de ces deux Chinois , paroît tout-à-coup chez eux , où il est aussi peu attendu , que l'Exempt qui vient arrêter Tartuffe , l'étoit par les premiers spectateurs de cette piece. Le Vice-Roi , arrivé , dit de fort belles choses : il loue la candeur & la probité du marchand & du laboureur. Comme il ne seroit pas juste que le premier perdit la moitié de son argent , & que le second ne gagnât rien à cette affaire , le Vice-Roi ordonne à l'un de garder la bourse , & fait présent à l'autre de cinquante onces d'or , & d'un *Agnus Dei* à la Chinoise , dans lequel est écrit : *Mari & Femme illustres par leur désintéressement.*

Vous croyez sans doute , mon Révérend Pere , que cette histoire est terminée , point du tout. Voici de nouveaux incidents qu'elle produit , & qui sont bien plus intéressants que les premiers. Le Vice-Roi , charmé de ce qu'il vient de voir , écrit une lettre à l'Empereur pour le féliciter de la vertu de ses sujets , qu'il

attribue , en bon & sage politique , aux grandes qualités du Souverain , qui édifie ses peuples & les excite à la vertu par son exemple. l'Empereur , charmé de ces nouvelles , veut en montrer la joie à tous ses Etats ; & comme ce Prince est bon au poil & à la plume , & qu'il est aussi éloquent qu'un Régent de Rhétorique , il publie un édit , ou plutôt une instruction. Or , cette instruction est écrite dans le goût des mandemens des Evêques de France.

Ne trouvez-vous pas singulière l'idée que j'ai eue de faire parler l'Empereur de Peckin , approchant dans les mêmes termes que certains Prélats de nos amis , dont nous composons les *Instructions Pastorales* ? Je me flatte que cela produira un bon effet. D'abord l'Empereur dans son édit représente d'une manière très-pathétique les grands avantages qu'on retire de la vertu. Après quoi , prenant entièrement le ton Apostolique , il s'explique en ces termes : Ce que le laboureur Chy-
„ yeou , mes chers Freres , vient de faire
„ dans la Ville de Mong-tsing , montre
„ qu'en effet les mauvaises coutumes se

„ détruisent , & qu'il y a du changement
 „ dans les mœurs. Voilà ce qu'on peut
 „ appeller avec vérité un bon pronostic
 „ avantageux pour notre *Episcopat*. Aussi
 „ cette belle action m'a-t-elle causé un
 „ plaisir que je ne puis exprimer. Elle
 „ fait en même temps beaucoup d'hon-
 „ neur à notre *Curé* Tien Uneniking , il
 „ en a le mérite. On voit que ce n'est
 „ pas sans bruit que depuis plusieurs an-
 „ nées , il s'applique dans la Province de
 „ Hanan , à s'instruire , à exhorter à
 „ louer , à récompenser (1) „ Je n'ai
 „ changé , mon Révérend Pere , en vous
 „ récitant ce morceau de l'instruction de
 „ l'Empereur , que les mots de *Gouverne-*
 „ *ment* & de *Vice-Roi* , en ceux d'*Episcopat*
 „ & de *Curé* , pour faire mieux sentir la
 „ conformité du style Chinois avec l'Apo-
 „ stolique. Tous les autres termes sont
 „ dans mon manuscrit , & seront imprimé.

Après cet exorde , ce Prince se livre
 „ aux réflexions , ainsi que les Evêques
 „ dans leurs Mandemens. Il fait beaucoup

(1) Lettres édifiantes & curieuses , écrites des
 Missions étrangères par quelques Missionnaires
 de la Compagnie de Jesus , Recueil XXII.

70 LETTRES CABALISTIQUES ,
de raisonnemens sur l'état , la situation
& le caractère des hommes. De même
que les Prélats mettent sur le compte des
Curés & des Vicaires toutes les fautes
que font leurs Diocésains , le Roi Chi-
nois taxe tous les Gouverneurs négligents
d'être la cause du peu de candeur & de
bonne foi qu'il y a dans leurs Provinces.
Enfin , il finit son exhortation , en ordon-
nant que son édit soit affiché aux portes &
aux carrefours, afin que le Peuple & les No-
bles en aient une parfaite connoissance. Cet
ordre d'afficher l'instruction Impériale est
encore une imitation des mandemens
Episcopaux , qu'on attache sur toutes les
portes des Eglises.

Au reste , malgré le soin que j'ai pris
d'enrichir mon Livre , & de l'orner de
tout ce que j'ai cru le plus capable de
le faire valoir , il faut que je vous avoue
que je crains que quelque critique ne s'a-
vise de le décrier , & que mon Libraire
n'ose pas en faire une seconde édition.
Cela me porteroit un préjudice considé-
rable ; car je dois recevoir six cents livres ,
lorsqu'on remettra une seconde fois mon
Ouvrage sous presse.

I. J E S U I T E.

Rassurez-vous , mon Révérend Pere , vous n'avez rien à craindre pour la réussite de votre Livre. N'êtes-vous pas assuré que nos Journalistes de Trevoux en feront un pompeux éloge ? De quoi vous embarrassez-vous après cela ? L'approbation , ou la critique de quelques autres Ecrivains vous doit paroître indifférente. Vous savez combien les *Mémoires de Trevoux* ont d'autorité sur l'esprit des partisans de la Société ; reposez-vous sur eux du soin de faire valoir votre Ouvrage. Leurs Auteurs n'oublieront pas pour vous seul quel est le but de leur institution : vous êtes Jésuite , ç'en est assez pour eux ; quand même ils n'auroient pas lu votre ouvrage , ils ne laisseroient pas que de le louer. Ne blâment-ils pas des Livres , faits par des jansénistes & des Protestants , quoiqu'ils ne les aient jamais vus ? Pourquoi seroient-ils plus scrupuleux & moins partiaux dans leurs louanges , que dans leurs critiques ? ils visent toujours au même but , songeant sans cesse à relever la gloire de la Société , &

72 LETTRES CABALISTIQUES ,
à flétrir celle des personnes qui lui sont
opposées , *per fas & nefas*. Quelques four-
beries qu'il faille mettre en usage ils
ne reculent jamais ; ils sont payés & nour-
ris pour mentir lorsqu'il le faut , com-
me les grenadiers le sont pour se faire
casser la tête dans certaines occasions.

I I. J E S U I T E.

Je compte moins que vous sur le se-
cours des journalistes de Trevoux. Je ne
fais , mon Révérend Pere , si vous faites
attention que leurs Mémoires sont furieu-
sement décriés dans le Public. Il semble
que les autres Journalistes aient pris à
tâche de les faire tomber & de les décréd-
iter entièrement. On voit tous les jours
paroître quelques pieces , où nos Jésuites
sont convaincus , non-seulement d'igno-
rance , mais encore de mauvaise foi & de
friponnerie. Vous avez lu sans doute les
deux pieces foudroyantes (1) que M. de

(1) C'est le dernier Ouvrage de ce grand
homme ; & quoiqu'il eût soixante & dix-huit
ans lorsqu'il le composa , il y a autant de feu , de
vivacité & de force , que dans les excellents &
judicieux livres qu'il a publiés dans un âge beau-
coup moins avancé.

Bausobre

Beaufobre a fait insérer consécutivement dans deux Volumes de la *Bibliothèque Germanique*. Elles sont capables d'achever d'ouvrir les yeux à tous ceux qui seroient encore aveuglés sur le compte des Journalistes de Trevoux ; on ne sauroit les convaincre d'une manière plus évidente , d'imposture & de mauvaise foi. Le Continuateur de Moréri vient encore tout nouvellement , au sujet de l'anecdote du Jésuite Germain , de montrer dans une Lettre qu'on a insérée dans la *Bibliothèque Française* , qu'à la fourbe & au mensonge les Auteurs des *Mémoires de Trevoux* joignent le défaut de dire aux gens qu'ils n'aiment point les injures les plus grossières. Les termes de *Fausfaire* , d'*Hérétique* , d'*Athée* , de *Scélérat* ne leur coûtent rien ; ils les prodiguent libéralement : ce style leur fait autant de tort que leurs mensonges. Je crains bien qu'à la fin leurs Ouvrages ne soient absolument méprisés , même des plus grands partisans de la Société ; il y a trop de personnes qui les décrivent & qui en dévoilent les défauts.

Tome III. D

I. J E S U I T E.

N'appréhendez pas , mon Révérend Père , que nos Journalistes n'aient toujours un grand nombre d'approbateurs ; ils sont assurés d'avoir pour eux tous les zélés Molinistes. Quand ils pousseroient les choses encore plus loin , on ne viendrait jamais à bout de les décrediter auprès de leurs partisans. Lorsque la réussite d'un Livre est fondée sur l'esprit de parti & de cabale , elle est certaine , du moins parmi ceux qui y prennent quelque part. Un Sulpicien brûleroit plutôt son Bréviaire & son surplis , que de convenir qu'un Ouvrage que nos Journalistes ont blâmé , soit digne de quelque estime.

II. J E S U I T E.

Je conviens de ce que vous dites ; mais les approbateurs dont vous parlez , sont des gens presque inconnus dans la République des Lettres , & dont les décisions n'influent gueres sur le débit des Livres. Eux-mêmes la plupart du temps , soit par défaut d'especes , soit par indolence , & par indifférence pour la lecture , ne les achètent point. Or , les Libraires n'imprimant

ment que pour vendre. C'est une triste ressource pour un Auteur , que de voir louer son Livre dans le temps qu'il moisit au fond d'une boutique. Les Journaux de Trevoux sont si méprisés en Hollande , en Allemagne , en Angleterre , en Suisse & dans les trois quarts de la France , qu'ils y sont aussi peu lus que dans le Royaume de Tonquin , c'est-là une vérité qui n'est que trop connue. Il est étonnant que dans le temps qu'on réimprime en Hollande toutes les misérables rapsodies qu'on publie à Paris , aucun Libraire n'ait osé entreprendre l'impression des *Mémoires de Trevoux*. C'est une triste ressource désormais pour la réussite des Livres de la Société , que les éloges qu'en font les Journalistes. Je persiste , mon Révérend Pere , dans mon opinion : pour leur honneur & pour celui de leurs confreres , ils eussent dû observer un peu plus les bienséances.

Je te salue , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



L E T T R E L V.

Le Cabaliste Abukibak , à ben Kiber.

T Es Lettres , studieux ben Kiber , me causent un plaisir infini : & quoique ton génie & tes talents me fassent regretter sans cesse que tu n'aies pas voulu continuer à t'appliquer à l'étude des Sciences secrètes , je vois cependant avec beaucoup de satisfaction que loin d'imiter les jeunes gens , dont tout le mérite consiste à ne rien faire & à passer leur vie dans une indolence qui tient de la stupidité des bêtes , tu cultives ton esprit.

La paresse & l'ignorance sont des vices , dont tout homme qui n'est pas privé du jugement , doit rougir de s'applaudir. On voit pourtant plusieurs personnes , qui font consister leur bonheur & une partie de leur grandeur à vivre , sans songer à rien qui puisse leur faire connoître la véritable noblesse de leur état. L'homme n'est grand , estimable , respectable que par les qualités qui l'élèvent au-dessus de toutes les autres créatures , & que par l'usage qu'il fait du gé-

nie qu'il a reçu du Ciel. Au contraire , ces sortes de gens croient que la fainéantise , que le mépris des Sciences , que l'oïiveté donnent des droits , servent de titres authentiques , & font la principale partie de la grandeur.

Un Gentilhomme campagnard , qui passe sa vie à chasser pendant toute la semaine , à s'enivrer le Dimanche avec son Juge & son Baillif , penseroit déroger à l'ancienneté de sa race , s'il s'occupoit quelquefois dans sa Gentilhommiere à lire des Livres utiles & instructifs. A peine fait-il lire dans ses heures.

Un noble ne doit point s'occuper à des choses , qui sont uniquement faites pour des Savants & des Docteurs. Il est permis à ces derniers de savoir qu'ils ont une ame , capable de faire des fonctions plus nobles & plus relevées que celles des animaux. Cela ne tire point à conséquence , parce qu'ils font un métier qui n'a rien de brillant ; mais un Gentilhomme , un homme qui dit *mon château , mes paysans , mes vassaux* , ne doit pas agir plus spirituellement qu'un chien. Il peut courir toute la journée après un lievre , revenir le soir

au château , s'étendre dans un fauteuil devant le feu , boire , manger , dormir , faire enfin tout ce que fait le lévrier , mais rien de plus ; ou il déroge , & se ravale jusqu'à imiter les manières & la conduite d'un roturier.

Le Gentilhomme de campagne n'est pas le seul , mon cher ben Kiber , qui fasse parade de son ignorance & de son oisiveté. Le Noble qui vit à la ville , n'est gueres plus raisonnable. S'il ne méprise pas absolument les Sciences , il les regarde comme des connoissances frivoles & inutiles. “ Irai-je , dit-il , me casser la tête
 „ pour apprendre des fadaïses dont je n'ai
 „ que faire ? A quoi sert la Philosophie ,
 „ A rien , ou à rendre les gens fous. Lors-
 „ qu'on est savant , est-on plus riche ,
 „ a-t-on une meilleure santé ? se divertit-
 „ on mieux ? Point du tout. Les Docteurs
 „ & les Philosophes sont ordinairement
 „ gueux comme des Peintres ; ils sont
 „ sujets à des maladies que leur cause le
 „ trop d'application ; ils demeurent tout
 „ le jour renfermés dans leurs cabinets ,
 „ entourés de vieux bouquins ; ils passent
 „ leur vie à les feuilleter , & après avoir

„ bien travaillé , ils meurent aussi pauvres
 „ qu'ils ont vécu. Ne voilà-t-il pas un
 „ état bienheureux & bien digne d'envie ?
 „ il faut être insensé pour en être tenté.
 „ Que les Savants mangent du laurier
 „ tant qu'ils voudront , pour moi , j'aime
 „ une nourriture plus solide : je veux de
 „ l'excellente viande , de bonnes perdrix ,
 „ de bon chapon , de bon vin de Bour-
 „ gogne. Je passe ma vie à table , je n'en
 „ fors que pour goûter de nouveaux plai-
 „ sirs. Je cours le Bal , je vais à l'Opéra ,
 „ à la Comédie , je chante , je danse , je
 „ fais enfin tout ce que je crois pouvoir
 „ servir à m'empêcher de m'ennuyer un seul
 „ moment , & j'évite sur-tout de faire des
 „ réflexions , parce qu'elles pourroient me
 „ causer par hazard quelque moment de
 „ mélancolie.

Voilà , mon cher ben Kiber , le langage ordinaire de la plûpart des Nobles. Que je les plains de penser d'une manière aussi basse & aussi crapuleuse ! Je les regarde comme des fanatiques , qui , dans leur accès de folie , ne reconnoissent d'autre bien que celui que leur peut donner leur palais , & qui se figurent qu'ils sont privés

de quatre sens , & qu'il ne leur reste que celui du goût. Est-il des plaisirs plus grands , plus sensibles , plus sensuels , plus vifs , plus touchans que ceux que l'esprit goûte , & qui sont réservés à lui seul ?

Si ceux qui regardent les gens de Lettres comme des infortunés , privés de toutes les douceurs de la vie , pouvoient jamais sentir cette douce satisfaction , cette secrète joie que les Sciences leur procurent , ils conviendroient que par leur prévention ils ressembloit à des aveugles , qui aimant le vin , prétendoient que l'ivrognerie est le comble du bonheur , & qu'il faut être fou pour faire cas de la vue , puisque pour porter un verre jusqu'au gosier , il n'est pas besoin d'y voir.

Les Sciences , mon cher ben Kiber , sont les soleils de l'ame : l'ame ne peut être éclairée que par elles , & tout homme dont l'esprit est entouré de ténèbres , est cent fois plus aveugle , selon moi , qu'un homme privé dès la naissance de l'usage de la vue. Homere sans yeux voyoit tout , l'Univers entier se développoit devant lui , son génie perçoit jusques dans le sein des Enfers.

Si le Noble est dans une erreur dange-
reuse , en chérissant sa maniere de vivre ,
& en pensant aussi bassement , l'Officier ,
& en général tous ceux auxquels l'on donne
le nom de Militaire , sont dans le même
cas. La vie d'un homme de guerre , pen-
dant la paix , est le véritable portrait de
l'indolence & de l'oïiveté. Boire , man-
ger , dormir , faire l'amour à quelque
jolie femme , sans que cette passion soit
à charge par trop de constance ou de viva-
cité , voilà les principales occupations
d'un Officier. Il ne connoît de bonheur
que celui d'employer tous ses moments à
se procurer des biens qui lui sont com-
muns avec les créatures de toutes les es-
peces différentes ; il semble qu'il craigne
que la raison ne lui fasse connoître l'avi-
lisement où il se réduit. Il se figure qu'un
homme qui réfléchit , qui songe que chez
lui tout n'est pas corps , est un phrénétique
qui se prive de tous les plaisirs réels , pour
courir après une chimere trompeuse. Il
regarde un Savant comme une espece de
fou , qui fait consister le bonheur dans
l'arrangement de certains mots barbares ,
& dans la satisfaction de feuilleter des

42 LETTRES CABALISTIQUES ,

morceaux de papier attachés les uns aux autres. “ Quel est , dit-il , le contentement qu'on peut goûter , enfermé & reclus dans un cabinet , comme un ours dans sa tanière ? La vue y est-elle aussi amusée par la relieure des Livres rangés dans une Bibliothèque , par un cercle de jeunes femmes ? Le goût est-il chatouillé pas la lecture comme par le vin de Champagne ? Le papier flatte-t-il aussi délicatement le tact , que la peau d'une jolie personne ? L'ouïe ressent-elle autant de plaisir par le son de quelque com- pas , heurté contre un équerre ou contre un quart de cercle , que par la symphonie de l'Orchestre de l'Opéra ? L'encree d'un écritoire , & le sable d'un poudrier donnent-ils à l'odorat une odeur aussi suave que l'ambre , l'iris & la poudre de Chypre ? quels tristes plaisirs que ceux des Savants ! Ils n'ont aucune réalité. Peut-on sacrifier à la fantaisie de savoir quelque chose de très-inutile à la vie , tous les bonheurs de cette même vie ?

C'est ainsi que raisonne l'Officier , prévenu à l'excès en faveur de son ignorance & de sa tranquille oisiveté. L'Ecclésiastique

n'est gueres plus raisonnable. Un Prélat qui jouit de cinquante mille livres de rente, regarde avec pitié un Savant , qui la plupart du temps après avoir étudié toute la journée , est encore à jeun à huit heures du soir , & ne s'apperçoit pas que le corps ne peut vivre de la même nourriture que l'esprit. Il faut que la nature fasse sentir fortement ses besoins , qu'il songe à y subvenir. Chez lui , tous ses soins sont employés au service de l'ame ; le Prélat , au contraire , n'est occupé que de celui du corps.

Trois ou quatre valets-de-chambre habillent *sa grandeur*. Dès qu'elle est éveillée, elle sort d'un lit où la plume & le duvet forment un sépulcre , où tous les jours elle cesse de vivre douze ou treize heures. Du lit , le Prélat se jette dans un grand fauteuil , dans lequel il a la patience d'attendre tranquillement l'heure du dîné. Il reste à table trois ou quatre heures , & remplit son estomac de trente différents ragouts , qui ont occupé toute la matinée cinq ou six cuisiniers. La digestion fatigue *Monseigneur* ; il est incapable de pouvoir agir l'après-dîné , il se replace

encore dans son fauteuil. Il y dort quelques quarts d'heure , ou il s'y amuse à écouter les contes que lui font deux ou trois Ecclésiastiques , beaucoup plus payés pour le divertir & pour l'égayer , que pour le servir à l'Autel , où il ne paroît qu'une fois l'année. La digestion à demi faite , il est porté dans un carosse par quatre grands laquais , qui le placent dans son équipage avec autant de peine que deux charretiers mettroient sur leur voiture une statue de marbre. Le Prélat est ensuite promené jusqu'à l'heure du souper : l'air lui aiguise l'appetit , & le mouvement du carosse dissipe la pesanteur qu'il sentoit dans son estomac. En arrivant dans son Palais Episcopal , il trouve encore une table servie superbement , & il y reste jusqu'à l'heure où le sommeil le conduit dans son lit. Il a été pendant douze heures dans une léthargie , il va mourir entièrement pendant douze autres ; ainsi sa vie est composée d'une mort entière & d'une demi-mort. Lorsqu'un homme d'un pareil caractère sort de ce Monde , est-on en droit de dire qu'il a vécu ?

Le Magistrat , obligé par ses emplois & son état à cultiver les Sciences devoit reconnoître leur utilité ; mais la plupart du temps il imite l'Ecclésiastique. Content des droits & des revenus de sa charge , il se dispense des soins qu'elle exige. L'ignorance est devenue une maladie épidémique ; dans quelque situation , dans quelque rang que soient les obligarions de leur profession , ils semblent qu'ils se fassent une gloire de mépriser l'étude , de la fuir , & de la regarder comme une source intarissable d'ennuis & de pédanteries.

Un jeune Conseiller au Parlement , par une honte aussi mauvaise que ridicule , craint qu'on ne le soupçonne de s'occuper à lire dans son cabinet. Il a soin d'apprendre à tous ceux qu'il fréquente , *qu'il passe sa journée à table , à la Comédie ou à l'Opéra ; & que s'il va quelquefois le matin au Palais , c'est seulement lorsqu'il s'agit de faire plaisir à ses amis.* Il est extraordinaire qu'un homme ne se souvienne qu'il est Juge , que quand il faut commettre quelque injustice , & qu'il n'ose remplir les fonctions de sa charge , que dans les moments où il devroit rougir de l'exercer.

Ce même Magistrat , dans une assemblée , affectera , non-seulement de ne rien entendre aux termes d'Astronomie , de Géométrie , de Physique , &c. mais même à ceux du Barreau. *J'ignore entièrement , dira-t-il , les expressions de la chicane , & grâces à Dieu , je n'ai assisté dans ma vie qu'à deux Audiences.*

Il n'est pas possible que cet homme , qui rougit de connoître son métier , veuille paroître un moment après instruit de celui d'un Officier. Il se mêlera de parler de batailles & de sieges , sur-tout s'il est avec des femmes ; il croira par-là se donner un grand relief , il ne lui manque , pour être une copie parfaite d'un Petit-Maître , qu'un plumet & un habit rouge. Il est fâcheux pour lui en vérité de ne ne pouvoir être fat que dans les manieres , & d'être obligé de garder dans l'habillement une espece de bienséance.

Avouons , mon cher ben Kiber , que la plus grande partie des hommes ne mérite guere qu'on les regarde comme tels. Il est des moments , où je serois tenté de croire qu'il y a moins d'hommes sur la terre véritablement hommes , qu'en Fran-

ce de Théologiens humbles , de Médecins
bons Chrétiens.

Je te salue , mon cher ben Kiber.

L E T T R E L V I.

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux
Ben Kiber.*

LE plaisir que je goûte , mon cher ben
ben Kiber , par la lecture de tes lettres ,
augmente chaque jour mon amitié pour
toi. Je vois , avec une satisfaction infi-
nie les progrès que tu fais dans les sci-
ences. Tes réflexions sont justes , tes cri-
tiques sensées & tes plaisanteries vives
& piquantes. Je souhaiterois cependant
que pour perfectionner tes connoissances ,
& pour en acquérir de nouvelles , tu
voyageassés pendant quelques années. Il
n'est point de meilleure , ni de plus utile
école pour former les mœurs , pour dé-
truire les préjugés , & pour apprendre à
connoître les hommes , que celle des voya-
ges. L'on voit incessamment des gens qui
pensent , qui agissent d'une manière dif-
férente , en comparant toutes les diverses

coutumes des peuples qu'on parcourt , on s'accoutume à n'être point surpris des choses qui paroissent les plus étonnantes & les plus extraordinaires : on se forme , si j'ose me servir de ce terme , un caractère Sceptique , qui regarde toutes les choses d'un œil Philosophique , qui ne décide de rien avec une hauteur pédantesque ; mais qui suspend ses décisions , jusqu'à ce que l'évidence le force à se déterminer.

Il n'est rien de si décisif qu'un homme qui n'est jamais sorti de sa patrie : parlerait-on d'un peuple qu'il ne connoît pas , dès qu'on n'y vit point comme dans sa ville , ou dans son village , il n'hésite pas à le traiter de ridicule. S'il avoit été seulement à trente lieues de chez lui , il auroit commencé à connoître que les personnes qui ne pensent pas comme ses concitoyens , ont approchant d'eux la même opinion qu'ils ont des autres.

Il ne faut pas aller à la Chine , mon cher ben Kiber , pour trouver des Nations , dont les coutumes & les manieres soient entièrement contraires aux nôtres. Un homme , qui part le matin des fronti-

res de la France pour passer en Espagne , arrive le soir dans un pays où tout est directement opposé à celui qu'il vient de quitter. Par quelle raison est il plus en droit de condamner ce qu'il trouve d'extraordinaire , qu'un Espagnol qui passe en France , de blâmer tout ce qui lui paroît nouveau ? Le privilege de critiquer doit être égal entre eux , si tant est qu'il soit permis de condamner une chose , parce qu'elle ne nous plaît pas.

Lorsqu'on a parcouru divers pays , on connoît que la plupart des usages pratiqués par différentes Nations n'ont rien de solide & de réel en eux-mêmes que le crédit que leur donne la mode. Les coutumes des Espagnols paroissent bizarres aux François , celles des François semblent ridicules aux Espagnols ; il n'est pas cependant impossible qu'un troisieme peuple adopte une partie considérable , tant de celles des uns , que de celles des autres , quoiqu'il soit bien difficile de pouvoir en trouver d'aussi opposées. Voyons d'abord la différence des manieres Espagnoles & Françaises , après quoi nous examinerons si nous ne rencontrerons pas chez les

90 LETTRES CABALISTIQUES ,
Italiens & les Anglois la réunion d'une
partie de ces usages si différents.

Un excellent Auteur François a fait un
ingénieux parallèle des deux Nations.
„ Le François , dit-il , mange beaucoup
„ & vîtement : l'Espagnol fort peu &
„ lentement. Le François se fait servir le
„ bouilli le premier : l'Espagnol le rôti.
„ Le François met l'eau sur le vin , l'Es-
„ pagnol le vin sur l'eau. Le François
„ parle volontiers à table : l'Espagnol n'y
„ dit mot. Le François se promene après
„ le repas , l'Espagnol s'assied au moins
„ s'il ne dort. Le François , soit à pied ,
„ soit à cheval , va vîte dans les rues :
„ l'Espagnol va toujours fort posément.
„ Les laquais François suivent leurs maî-
„ tres : ceux des Espagnols vont devant.
„ Le François , pour faire signe à quel-
„ qu'un de venir à lui , hausse la main ,
„ & la ramene vers le visage : l'Espagnol ,
„ pour le même sujet , baisse la sienne ,
„ & la rabat vers les pieds. Les François
„ donnent un baiser aux Dames en les
„ saluant : l'Espagnol ne peut souffrir
„ cette privauté. Le François n'estime les
„ faveurs de sa maîtresse, qu'autant qu'elles

„ sont connues pour le moins de ses
 „ amis : l'Espagnol ne trouve rien de plus
 „ doux en amour que le secret. Le Fran-
 „ çois ne raisonne que sur le présent :
 „ l'Espagnol , que sur le passé. Le Fran-
 „ çois demande l'aumône avec mille sou-
 „ missions de gestes & de paroles : l'Es-
 „ pagnol , avec gravité , & sans bassesse
 „ pour le moins , s'il ne passe jusqu'à
 „ l'arrogance. Le François réduit en né-
 „ cessité , vend tout hormis la chemise :
 „ c'est la première chose dont l'Espagnol
 „ se défait , gardant la fraize , l'épée &
 „ le manteau jusqu'à l'extrémité. Le
 „ François porte ses habits d'une façon :
 „ l'Espagnol , d'une autre , qui n'a rien
 „ de semblable , à les considérer de pied
 „ en cap. Le François met le pourpoint
 „ bas pour se battre en duel : l'Espagnol
 „ prend alors une jaque de maille , s'il
 „ le peut. Le François croit qu'il n'y a
 „ que des écrouelles en Espagne , & fait
 „ peur à ses enfants d'un Espagnol comme
 „ d'un démon infernal : l'Espagnol tient
 „ tous les François aussi gueux que ses
 „ *Aguadores* de Madrid les trouve gava-
 „ chés , & croit qu'ils ne sont nés que

„ pour faire rire le monde (1) „.

Voilà , mon cher ben Kiber , des coutumes bien opposées , des usages bien différents , & des façons de penser bien contraires. L'Espagnol prétend que le François agit ridiculement , ce dernier soutient que c'est le premier. Qui sera leur juge ? Si nous prenons , pour terminer leur différend , un Anglois ou un Italien , je suis certain qu'ils ne seront contents ni l'un ni l'autre de leur décision. L'Anglois approuvera quelques choses chez les François , en condamnera plusieurs , & tiendra la même conduite à l'égard de l'Espagnol. Il mangera lentement ainsi que lui , mais beaucoup comme le François. Il demandera l'aumône avec autant de fierté que l'Espagnol ; mais il mettra le pourpoint bas , de même que le François , s'il se bat en duel. Il méprisera également l'Espagnol & le François , & la seule chose en quoi il fera totalement de leur sentiment , c'est dans les prétentions où ils sont mutuellement sur leur peu de mérite.

Si pour sortir du nouvel embarras que

(1) La Mothe-le-Vayer , de la Contrariété des humeurs , tom. 1 , pag. 168 de ses Œuvres.

causent les préjugés de l'Anglois , on a recours à l'Italien , on est encore plus embarrassé. Ce quatrieme adopte quelques usages reçus chez les trois autres , en condamne plusieurs. Il se déclare en faveur de la superstition de l'Espagnol , & de l'esclavage dans lequel il fait gémir les femmes ; il approuve sur-tout la sage précaution de se munir d'une jaque-de-maille , lorsqu'il s'agit d'attaquer un ennemi ou un rival ; mais il se moque de sa gravité. Il est à table aussi enjoué qu'un François , il est encore plus souple & plus insinuant que ce dernier. Quand il veut obtenir quelque chose , les termes de *Monsignor* & d'*Excelenza* ne lui coutent rien ; il les prodigue , ainsi que les révérences , les courbettes & les compliments. Il approuve la vie laborieuse des François , il cultive les Arts , il s'applique au commerce , il regarde la paresse comme un crime , & l'indigence comme le tombeau de la félicité , & comme l'état du monde le plus vil & le plus méprisable.

Comment , mon cher ben Kiber , pour-
voir décider de la bonté & de l'utilité d'une
coutume , dès qu'on n'en juge que par

94 LETTRES CABALISTIQUES ,
les préjugés qu'on a pris dans l'enfance &
par les sentiments de ses compatriotes ?
Voilà quatre Nations différentes qui ap-
prouvent & désapprouvent certains usages.
Elles croient toutes que leur façon de pen-
ser est la plus sensée & raisonnable : il faut
donc , si je veux me déterminer en faveur
des opinions & des usages de quelqu'une ,
que j'aie recours à un autre expédient qu'à
celui de m'en rapporter à la décision de
quelqu'autre peuple ; car je demeurerai
toujours dans le même doute. Il ne me
reste que l'unique ressource de me servir
de ma raison ; mais cette raison ne me
trompera-t-elle point , si je ne la mets
en état de pouvoir agir librement ; si je ne
romps point l'esclavage dans lequel elle
gémît ? & comment romprai-je cet escla-
vage ? En m'élevant au-dessus de ces pré-
jugés vulgaires , en me défiant de toutes
les pratiques que mes concitoyens regar-
dent comme sacrés , en regardant d'un
même œil toutes les nations différentes ,
en adoptant le bon que je trouve dans
elles , & en rejetant ce que j'y souffre
de mauvais. Suis-je Espagnol , en arrivant
en France j'admire l'industrie de ses habi-

tants, leur politesse, leur affabilité. Je condamne sans restriction l'orgueilleuse indolence & la vanité ridicule de mes compatriotes : mais j'approuve encore plus que je ne faisois leur retenue, leur discrétion & leur constance. La pétulance des François, leur légèreté, leur peu de soin à garder un secret, me fait connoître les bonnes qualités des Espagnols. Je rends justice au mérite par-tout où je l'apperçois, je condamne de même le vice. Chaque nation que je fréquente, forme mes mœurs, me fait connoître de nouvelles vertus, ou du moins me les présente dans un état plus brillant que je ne les avois apperçues ; elles me montrent aussi tout le ridicule de plusieurs choses, que je n'avois connues qu'à travers un voile qui en cachoit à demi le faux & l'absurde. Ainsi plus je voyage, plus mes connoissances se perfectionnent : le degré de ma sagesse dépend en quelque manière de l'éloignement où je suis de ma Patrie, & du temps que j'ai employé, à m'en éloigner.

„ En partant de chez moi, dira un voyageur sensé, j'étois comme Achille „

„ furieux , bouillant , rempli de vanité ;
 „ croyant qu'il n'y avoit que moi & mes
 „ compatriotes qui avoient du génie &
 „ du courage. Aujourd'hui je suis comme
 „ Ulysse. J'ai parcouru divers pays , j'ai
 „ fréquenté plusieurs peuples , j'aime les
 „ Sciences , je suis persuadé qu'un hom-
 „ me n'est véritablement estimable , qu'au-
 „ tant qu'il fait se rendre utile à la So-
 „ ciété. Je considère tous les mortels
 „ comme les enfants d'une même Divi-
 „ nité ; qui ont reçu également les
 „ moyens de penser , de réfléchir , de tirer
 „ des conséquences ; & je ris de la folle
 „ prévention où j'étois que le seul vrai
 „ mérite étoit renfermé dans ma patrie.
 „ Je connois enfin qu'on s'instruit plus
 „ en étudiant les différents caractères des
 „ hommes , qu'en lisant les Bibliothèques
 „ les plus nombreuses.

C'est-là , mon cher ben Kiber , une vé-
 rité qu'on ne sauroit révoquer en doute.
 Les exemples parlans font sur notre
 esprit une bien plus forte impression que
 les traits les plus frappans que nous
 trouvons dans les meilleurs Livres. Les
 anciens Philosophes ont voyagé presque
 toute

toute leur vie. Platon (1) étoit déjà âgé , lorsqu'il revint de ses longs (2) voyages. Pythagore , Démocrite (3) ont été jusques dans les régions les plus éloignées , pour

(1) Hinc annum vigesimum ætatis agens , Socratem audivit. Illo decedente , Cratylo Heracliti discipulo & Hermogeni Parmenidis Philosophiam tuenti , opera dedit. Deindè cum esset annorum trigenta , ut ait Hermodorus , Megara se ad Euclidem cum aliis aliquot , socraticis cõtulit. Hic Cyrenem profectus , Theodorum Mathematicum audivit , atque in Italiam ad Pythagoricos Philolaum atque Eurytum concessit. Ab his se in Ægyptum ad Prophetas Sacerdotesque recepit , &c. Diog. Laër. de Vita Philosop. Lib. 3. pag. 119. in Vita Platonis.

(2) Hic (Pythagoras) ut supradiximus , principio quidem Pherecidem audivit Syrum. Post ejus verò obitum profectus in Samum Hermodamanti jam senè , Creophili nepoti , se in disciplinam dedit. Cum autem esset juvenis addiscendi studiosissimus , Patriam linquens , cunctis ferè Barbaris , Græcisque misteriis Initiatus est. Denique Ægyptum petiit , quo tempore Polycrates Amasidi per epistolam illum commendavit , illorum linguam , ut Antiphó tradit in eo Libro quem de his qui in virtute Principes fuere , scripsit , edidit , atque apud Chaldæos conversatus est magis. Id. Lib. 8. pag. 329. in Vita Pythag.

(3) Demetrius autem in æquivocis , & Antisthenes in successione tradunt illum (Democritum) in Ægyptum contendisse ad Sacerdotes , Geometriam percepturum , & in Persidem ad Chaldæos atque ad rubrum mare. Non defuerunt qui dicerent & Gymnosophistas in India congressum esse ,

y perfectionner leurs connoissances. Ces Sages alloient étudier les hommes dans les hommes mêmes : ils les considéroient dans tous les états & dans toutes les situations de la vie , dans tous les pays & dans tous les différents climats , semblables à ces habiles Chymistes , qui ne jugent de la bonté de leur elixir , que lorsqu'ils ont éprouvé tous les différents cas qui augmentent ou diminuent sa force & sa vertu.

Ce qui fait , mon cher ben Kiber , que tant de gens retirent si peu de fruit de leurs voyages , c'est qu'ils sont bien éloignés d'imiter l'exemple des anciens Philosophes. En parcourant les nations différentes , ils sont plus occupés du soin de voir des morceaux de marbre , des ruines antiques , des Palais modernes , que des hommes de mérite. Insensés , qui ne connoissent pas que pour ne considérer que des pierres , il n'est pas besoin de sortir de l'endroit où l'on est ! Il seroit heureux

atque in Æthiopiam venisse ; cumque tertius effet frater , divisisse substantiam , minoremque portionem , quæ erat in pecunia sibi elegisse , quâ illis in peregrinatione opus erat , hoc illis dolo factum arbitrantibus. Id. ibid, Lib. 9. pag. 375. in Vita Democrit.

L E T T R E LVI. 99

pour eux qu'ils eussent des camarades de voyage aussi sages que Toxaris , qui promettoit à son ami Anacharsis , nouvellement arrivé à Athenes , de lui faire voir , non-seulement cette ville , mais même toute la Grèce dans la personne de Solon (1). Si j'allois à Paris , mon cher ben Kiber , & que tu me fisses voir Fontenelle & Maupertuis , je n'exigerois point que tu perdisse le temps à me faire examiner des palais , des jardins & des places.

Porte-toi bien. Je te salue . mon cher ben Kiber.



L E T T R E LVII.

*Le Gnome Salamankar , au sage Cabaliste
Abukibak.*

LES voyages que j'ai été obligé de faire , m'ont empêché , sage & savant Abukibak , de t'écrire aussi souvent que je le souhaiterois. Il a fallu que j'aie quitté nos demeures souterraines , pour parcou-

(1) Viso Solone , omnia vidisti : hic est Athenæ , hoc est ipsa Græcia , Lucian. in Scyta seu Hospite , pag. 504.

rir une partie de l'Europe. Le Gnome Abimananar , le meilleur & le plus intime de mes amis , m'avoit prié de faire à sa place la visite de toutes les mines d'Italie, d'Allemagne , d'Espagne & de Portugal; je n'ai pu lui refuser cette grace. L'amour qu'il a pour une belle le retient à Paris. Depuis plusieurs années il paroît dans cette ville sous la figure d'un riche Seigneur Allemand. La beauté qui l'a soumis sous son empire , est une Dame de la Cour, jeune , spirituelle & enjouée , mais coquette , dissimulée & prodigue. J'ai été témoin pendant quelques jours de sa conduite ; elle m'a fait déplorer l'aveuglement de mon ami , qui idolâtre une personne qui n'aime en lui que ses richesses & ses trésors. Quelle satisfaction peut goûter un cœur délicat , lorsqu'il sait qu'il n'a point de part à celui d'une maîtresse ? Un amant , qui n'obtient des faveurs qu'en les payant très-chèrement , ne jouit point d'une belle , même en la possédant.

Les biens que l'amour prodigue , ne s'achètent que par des soupirs ; ceux qu'on paye par de l'or , sont les suites de la cra-

pule ou del'impudicité. Un berger dans les bras de Philis , cueillant sur sa bouche mille baisers qui ne lui content que quelques soins & quelques fleurs , est véritablement heureux. Un Financier ; couché avec une belle dans un lit de velours , a le sort de Tantale ; au milieu d'un torrent de plaisirs , il ne peut en goûter aucun ; incessamment une importune idée vient le troubler. Dès qu'il veut profiter de l'occasion , il sent qu'il n'en est redevable qu'à ses trésors ; il cherche l'amour , & l'amour fuit loin de lui ; il ne trouve à sa place que l'avarice , la luxure , l'intérêt & la débauche , & dans des moments qui élèvent la condition & l'état des véritables amants à un bonheur suprême , il est à peine satisfait.

Je ne comprends pas , sage & savant Abukibak , comment il est possible qu'une personne qui n'est pas entièrement privée de la raison , puisse s'attacher à une coquette. Si l'on n'aime que pour être aimé , & si l'amour ne peut être payé que par l'amour : quelle douceur peut-on goûter dans un engagement qui n'est point réciproque ? Une belle qui n'écoute un amant

que parce qu'elle met à profit sa tendresse, pour grossir sa bourse & pour augmenter ses richesses, ressemble assez à un soldat fripiendaire, qui ne sert qu'autant qu'il est payé exactement. La gloire lui est inconnue, il est valeureux ou poltron, selon qu'on est régulier à lui payer son prêt. Il en est de même d'une coquette; elle est tendre & passionnée, autant que son amant est libéral & généreux. Cesse-t-il d'être utile, ne flatte-t-il plus sa vanité, ne contente-t-il plus son avarice, ne fournit-il plus à ses prodigalités, elle cesse d'être aimable, ou du moins ne l'est-elle plus pour lui. Elle l'accable par un morne silence; elle l'afflige par des airs méprisants, & quelquefois même elle va jusqu'à l'outrager par des railleries sanglantes, & par des plaisanteries auxquelles on doit donner le nom d'injures. A peine se souvient-elle qu'elle a eu autrefois, non-seulement des attentions marquées, mais même des faiblesses pour cet homme qu'elle outrage. Dès qu'il ne lui a plus été utile, elle a perdu la mémoire de tout ce qui s'est passé entr'elle & lui.

Il n'est rien qu'une coquette oublie plus

aisément que les faveurs qu'elle a accordées autrefois à un amant dont elle veut se débarrasser. Un galant qu'on congédie est souvent moins à plaindre qu'un autre avec lequel on garde encore quelque ménagement , mais qui commence à être à charge , & dont on voudroit être délivré ; du moins ce premier fait-il à quoi s'en tenir.

Les femmes , dont le cœur est le prix de celui qui flatte le plus leur vanité & qui leur fournit les moyens de contenter tous leurs caprices , ménagent bien souvent un ancien amant , non pas pour lui , mais par la crainte qu'elles ont de ne dégoûter un nouvel adorateur , qui seroit peut-être scandalisé qu'on traitât indignement son prédécesseur , & qui pourroit penser qu'un pareil sort lui seroit réservé. —

Il est assez plaisant que la moitié des amants que les coquettes ménagent encore, lorsqu'elles ont rompu à demi avec eux , ne soient redevables qu'à leurs rivaux de ces attentions , & que le seul soulagement qu'ils aient dans leur malheur , vienne du même endroit qui cause leur infortune.

Les bienfaisances qu'une femme est for-

ée d'avoir quelquefois pour un homme qu'elle n'aime plus , sont les épreuves les plus dures où l'on puisse mettre sa politique & sa dissimulation. Donner à un amant un congé absolu , le lui signifier dans les formes , c'est-là une chose très-facile à exécuter : il ne faut pour cela que de l'effronterie & de la hardiesse ; ces qualités sont toujours le partage des coquettes. Mais flatter un homme qu'on hait & qu'on voudroit perdre , essuyer ses reproches , être obligée d'écouter sans cesse ses plaintes , ne pouvoir lui dire qu'on en est ennuyé , c'est-là un effort réservé aux plus grands Machiavélistes. Des coquettes , après avoir exercé vingt ans leur métier , ont échoué très-souvent ; la vivacité l'a emporté sur la dissimulation ; elles ont parlé malgré elles , & se sont mises dans le risque de perdre en même temps l'amant ancien & le nouveau.

J'ai appris , sage & savant Abukibak , dans un entretien dont j'ai été le témoin , jusqu'où va l'embarras d'une femme qui cherche à rompre avec un amant , & qui croit avoir des raisons pour être obligée de le congédier avec douceur & avec po-

litesse. Comme je passois un jour dans une rue à Paris , je fus curieux de voir l'intérieur d'un hôtel qui me parut assez beau. Je me rendis invisible & j'entrai dans tous les appartements. Je trouvai au bout d'une galerie une porte fermée , je regardai par le trou de la serrure , je vis un salon dans lequel il y avoit deux femmes. L'une étoit couchée sur un sofa , l'autre qui paroissoit être une domestique , étoit assise auprès. Comme j'avois fait du bruit en touchant la porte , elle vint l'ouvrir pour savoir si quelqu'un n'écoutoit point. Je profitai de cette occasion & j'entrai dans le salon. La femme de chambre referma de nouveau la porte. « Madame , dit-elle » ensuite à sa maîtresse , il n'y a personne, » & vous pouvez être assurée qu'on ne » songe point à nous écouter. Monsieur » Popinart ne pense pas actuellement à » vous , il est occupé à régler ses comptes, » jusqu'à huit heures du soir , il n'y a pas » apparence que vous le voyiez. »

Ah ! ma chere Huguette , répondit la Dame , je voudrois bien que ce maudit Financier voulût m'oublier pour toujours. Si tu savois combien il m'est à charge , tu

plaindrois mon sort ; cet animal m'ennuie. La moitié de la journée il m'accable de ses fadeurs , & m'étourdit par ses impertinentes protestations de tendresse. Que n'est-il pour mon bonheur aussi inconstant qu'il se pique d'être fidele !

» Il me paroît , repliqua la confidente ,
 » que vous n'avez pas toujours pensé de
 » même : j'ai vu le temps que vous
 » craigniez que Monsieur Popinart ne de-
 » vint volage. Vous paroissiez inquiète
 » lorsqu'il passoit une journée sans vous
 » voir. Vos yeux l'assuroient très-souvent
 » qu'il vous étoit cher. Vous le voyiez ,
 » vous lui parliez avec plaisir , du moins
 » cela me paroissoit-il ainsi. Par quel
 » hazard , ou par quelle raison avez-vous
 » changé tout-à-coup de sentiments ?
 » Monsieur Popinart est toujours le
 » même ; il est aussi empressé , aussi riche
 » & aussi libéral. »

Je conviens de ce que tu dis , répondit la Dame ; mais je trouve chez un homme , qui me plaît véritablement , les qualités qui me déterminoient à feindre d'aimer Monsieur Popinart. Tu as trop d'esprit pour t'être jamais figurée que j'eusse récla-

lement du goût pour lui. Une femme de mon rang & de ma naissance , souffre toujours quand elle songe qu'elle a un Financier pour son amant. Dix fois dans la journée je rougissois de ma complaisance ; mais pour me consoler , je réfléchissois qu'elle m'étoit très-avantageuse. Je mettois dans la balance la honte d'écouter Monsieur Popinart , & le profit que m'apportoit sa tendresse , je trouvois alors que l'utile l'emporroit sur la bienfaisance.

« Si j'avois un autre amant , disois-je ,
 « la pension que me fait mon époux ne
 « pouvant survenir au quart de la dépense
 « que je fais , je tomberois dans un
 « grand embarras. Il faudroit me résoudre , ou à jouer moins gros jeu , ou à
 « diminuer ma pature. Cette seule pensée
 « m'afflige encore plus que l'idée d'écouter
 « un Financier. De deux maux choisissons
 « donc le pire ; consentons d'être aimée
 « de Monsieur Popinart. » Voilà comme je raisonnois , ma chere Huguette , continua la Dame ; mais aujourd'hui les choses sont bien changées. Un amant très-riche , d'une naissance distinguée , qui occupe un des premiers postes du Royaume

me , un Archevêque enfin , m'offre son cœur & la moitié des revenus de son Archevêché ; il consent même d'y joindre les rentes d'une Abbaye. Juges donc si je songe à conserver M. Popinart. Je voudrois qu'il fût à deux mille lieues loin de moi ; cependant je n'ose lui témoigner ouvertement qu'il m'ennuie.

» Votre situation , Madame , repartit
 » la soubrette , est beaucoup moins em-
 » barraffante que vous ne croyez. Dès que
 » vous êtes bien assurée des revenus Ec-
 » clésiastiques , remerciez sans façon M.
 » Popinart des présents qu'il vous fait ,
 » & donnez-lui son congé dans les for-
 » mes. Votre action sera très-méritoire ;
 » & à vous parler naturellement , il con-
 » vient beaucoup mieux que vous vous
 » divertissiez aux frais des gens d'Eglise ,
 » qu'aux dépens du peuple. Chaque bijou
 » dont Monsieur Popinart vous fait pré-
 » sent , est la cause de quelque fripon-
 » nerie. Vous savez comment les gens
 » d'affaires s'enrichissent , c'est toujours
 » en ruinant les misérables. »

Quoique je sois moins scrupuleuse que toi , repliqua la Dame en riant , je sens

parfaitement que les biens de Monsieur Popinart n'étant pas acquis légitimement, je dois ne point l'exciter à faire de nouveaux malheureux ; mais enfin , Huguette , comment le congédier ? Tu me conseilles mal , lorsque tu me dis de rompre brusquement avec lui. S'il vient à faire un éclat , s'il parle , s'il se plaint , s'il ose , publier dans le monde qu'il a été bien avec moi , que pensera-t-on de ma conduite ? Que ne publieront pas cent femmes , qui ne perdent jamais l'occasion de me déchirer ? Quelles plaisanteries ne feront point bien des gens de distinction que j'ai toujours rebutés ? « C'est donc-là , di-
 » ront-ils , cette Marquise si fiere ? Elle
 » nous dédaignoit , & Monsieur Popinart
 » avoit seul le droit de lui plaire. Nous
 » savons les raisons qui ont déterminé
 » son goût. Elle va au solide , elle aime
 » les fleurettes dorées ; & nous ne devons
 » point nous étonner du jeu excessif
 » qu'elle a joué tout cet hyver. Elle ne
 » perdoit rien du sien. On peut réparer
 » aisément les plus grandes pertes , lorsqu'on a le droit de puiser dans les
 » coffres des Fermes. » Voilà les discours

que je crains , & peut-être que s'ils venoient aux oreilles de mon nouvel amant ; il m'en aimeroit moins. Je veux , s'il est possible , qu'il ne sache jamais que j'ai écouté un Financier.

„ Vous croyez donc , répondit la sou-
 „ brette avec un air fort ingénu , que
 „ Monseigneur l'Archevêque ignore que
 „ Monsieur Popinart a été sur votre
 „ compte ? Par ma foi , Madame , souffrez
 „ que je vous dise que vous vous flattez ,
 „ de même que lorsque vous pensez que
 „ ces Petits-Mâîtres , dont vous craignez
 „ si fort les plaisanteries , sont muets sur
 „ votre compte. Il faudroit qu'ils fussent
 „ bien stupides , ou bien novices , s'ils ne
 „ s'étoient point apperçus de votre intri-
 „ gue. Quand vous ne m'en auriez pas
 „ fait confidence , je vous avoue que je
 „ l'eusse aisément devinée. Il est impossi-
 „ ble que des personnes qui vous exami-
 „ nent la moitié de la journée sous le pré-
 „ texte de vous rendre visite , ne soient
 „ bientôt au fait. »

Tu te trompes , Huguette , dit la Dame.
 Il est plus difficile que tu ne penses , de
 pouvoir connoître précisément si je suis

„ véritablement bien avec M. Popinart.
 Si tu avois pris garde à ma conduite , & si
 tu pouvois me suivre dans le monde , tu
 penserois bientôt le contraire. Tu m'y ver-
 rois quelquefois accabler de mépris M.
 Popinart , & lui faire des impolitesse
 marquées , quoiqu'un instant auparavant
 je lui aie ferré la main. Ceux qui voient
 avec quelle hauteur j'agis dans certains
 moments , & qui ne savent point ce que
 je fais dans d'autres , ne manquent pas de
 dire. “ La Marquise ne souffre Popinart ,
 „ que parce qu'une femme n'est jamais
 „ fâchée qu'on la trouve aimable ; peut-
 „ être même lui emprunte-t-elle de l'ar-
 „ gent : mais le pauvre garçon en fera
 „ pour ses louis. Si cela est , on le traite
 „ comme un maure. La Marquise n'est pas
 „ son fait , elle a trop de vanité. Il faut
 „ que cet homme soit un grand imbécille
 „ d'essuyer les mépris dont elle l'accable. „
 Voilà le langage qu'on tient jusqu'aujour-
 d'hui dans le monde , ou du moins n'est-
 on assuré de rien. Cependant , quoiqu'il
 puisse arriver , il faut que je me délivre
 entièrement d'un homme qui m'est insup-
 portable.

A ces mots , sage & savant Abukibak , la Marquise sortit du salon : sa femme-de-chambre la suivit ; & moi je continuai mon voyage.

Je te salue , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



L E T T R E L V I I I.

Le Sylphe Oromasis , au Cabaliste Abukibak.

JE t'écrivis , il y a quelque temps , sage & savant Abukibak , que je comptois retourner dans la chambre du Général des Jésuites. J'y fus hier , & m'étant rendu invisible , j'entrai sans être apperçu , & je me plaçai auprès de lui. Il étoit occupé à écrire quelques lettres : je formai le dessein de les lui enlever lorsqu'il les auroit achevées , ne doutant pas que je n'y trouvasse bien des choses qui me découvroient les ressorts cachés de la politique de la Société. Je ne tardai pas à trouver une occasion favorable pour contenter ma curiosité ; on vint avertir ce Général qu'un Cardinal le prioit de passer chez lui. Dès qu'il fut sorti de sa chambre , je me saisis de deux

lettres qui étoient déjà pliées & cachetées ; je revolai dans les airs , & je n'eus pas sujet de me repentir de la peine que je m'étois donnée , par le plaisir que me procura la lecture de ces deux lettres. Voici ce que contenoit la premiere.

L E T T R E

*Du Général des Jésuites au Recteur
de Lyon.*

MON RÉVÉREND PÈRE ,

Je ne saurois assez louer votre zele pour la Société. J'admire votre prudence & votre sagesse ; on ne peut conduire une affaire aussi finement que celle que vous venez de finir. Je connois toute la difficulté qu'il y a à déterminer un vieillard avare à se dessaisir de son argent ; mais dans la donation que vous avez fait faire par ce riche Echevin à notre Maison de Lyon , vous n'aviez pas seulement à surmonter l'avarice du donateur , il vous falloit encore vaincre tous les obstacles que vous trouviez dans l'avidité de plusieurs parents qui visioient au même but

que vous , & qui songeoient à se saisir des biens dont vous avez rendu si heureusement la Société maîtresse.

J'ai été charmé du stratagème dont vous vous êtes servi pour décréditer ce neveu que vous craigniez dans l'esprit de son oncle. Vous avez eu raison de l'accuser d'avoir peu de Religion , & même de viser à l'Athéisme. Ces sortes de reproches rendent tôt ou tard un homme odieux , nos Peres ne sauroient trop les réitérer contre ceux qu'ils n'aiment pas ; sur-tout lorsqu'ils veulent perdre quelqu'un auprès des gens d'un certain âge , il faut qu'ils l'accusent d'irréligion , parce qu'ils peuvent ensuite faire un cas de conscience du bien qu'on pourroit lui laisser , attendu le mauvais usage qu'il en feroit. Un vieillard , tremblant au seul nom du Purgatoire , déshérite plutôt tous les neveux qu'il peut avoir , que de se mettre dans le risque d'y passer un millier d'années. On doit même , pour l'épouvanter davantage , lui faire envisager les enfers ouverts. A quoi nous serviroit le crédit que nous nous sommes acquis sur les consciences , si nous ne savions point habilement profiter de leurs troubles ?

Je vous conseille donc , mon Révérend Pere , d'agir auprès du vieux Magistrat que vous dirigez actuellement , de la même façon que vous avez fait avec l'Echevin ; il faut seulement prendre garde à la manière dont vous rendrez la Société maîtresse de cet héritage. Il me paroît qu'il seroit dangereux qu'elle l'eût eu par le moyen d'un testament ; car ce Magistrat ayant , ainsi que vous me le marquez , plusieurs parents très-proches dans le Parlement de Paris , ils pourroient bien se pourvoir en cassation contre les donations & les testaments. Il faudroit l'obliger à dénaturer son bien , à vendre ses terres , & à vous en donner le prix de la main à la main , lui promettant que tandis qu'il vivroit , il seroit toujours le maître de ravoir son argent , lorsqu'il le voudroit , & que vous n'en seriez que le simple dépositaire. Vous savez que ce sage expédient a servi plusieurs fois très-utilement à beaucoup de nos Pères. Tout récemment un bourgeois de Narbonne a confié douze mille livres à notre Recteur. Un autre Jésuite trouva le moyen , il y a quelques années , de se faire remettre par

deux de ses pénitens une somme assez considérable pour acheter une maison de campagne , leur promettant de leur en payer exactement les intérêts pendant qu'ils vivoient , & de les employer après leur mort à faire prier Dieu pour eux.

Vous savez que les Cours souveraines n'ont rendu que trop d'arrêts qui nous ont obligés à restituer bien des héritages qu'on nous avoit donnés au préjudice des parents les plus proches. Le seul Parlement de Provence nous a condamnés cinq ou six fois dans de pareilles occasions (1) ; celui de Paris nous a traités aussi mal , encore plus souvent. La prudence exige donc que nous nous mettions à l'abri de tous les accidents qui pourroient arriver , & que nous nous défyons de nos plus cruels ennemis. Vous n'ignorez pas , mon Révérend Pere , que nous devons regarder comme tels les trois quarts des Magistrats qui composent les Cours Souveraines ; depuis long-temps les Parlements sont l'objet de notre haine (2). Jusqu'ici nous

(1) Voyez le recueil des Arrêts de Boniface.

(2) Lorsque je composai cette Lettre , il sembloit que je prévisse ce qui arriveroit , c'est que

**AVONS vainement tâché de les détruire ;
mais tôt ou tard nous anéantirons enfin**

tôt ou tard on ôteroit aux Parlements la connoissance de toutes les affaires civiles qui regarderoient les Jésuites. Je ne me suis pas trompé dans mes conjectures : on a depouillé ces Cours Souveraines de leur juridiction , & toutes les causes de la Société sont uniquement du ressort du Grand Conseil. Est-il permis qu'on viole les loix les plus fondamentales du Royaume , qu'on renverse l'ordre des juridictions les plus respectables , qu'on prive les plus augustes Tribunaux de leur droit pour favoriser des misérables moines , qui depuis qu'ils sont établis en France , se sont signalés par quelque plaie sanglante qu'ils ont fait faire au Royaume sous chaque regne. Sous celui de Henri III , ils conspirèrent d'un commun accord avec les autres Moines à favoriser les rebelles ; Il ne dépendit pas d'eux que la France ne passât aux Espagnols. Sous Henri IV , ils voulurent faire assassiner ce bon Roi , ce pere du peuple , ce Monarque si digne d'être aimé. Leur bannissement de la France & le supplice de leur Pere Guignard sont des preuves évidentes , qui les convainqueront dans tous les temps. Sous Louis XIII , ils commencerent à persécuter les plus habiles gens qu'il y eût en France , ils jetterent les fondemens sur lesquels ils ont établi la condamnation de la prétendue hérésie du Jansénisme. Sous Louis XIV , ils firent plus de mal à la France , que les Triumvirs n'en firent à Rome. Ils accablèrent les honnêtes gens , abusèrent de la bonne foi & de la piété du Monarque , ils se servirent du prétexte de la Religion pour acquérir des biens immenses , ils bouleversèrent l'Etat , lui enleverent une partie de ses richesses & de ses forces , en chassant sans sujet & sans cause les protestans , dans un temps où il est de notoriété

leur autorité. Il faut perpétuellement susciter contr'eux les Evêques & les Ecclesiastiques , soutenir l'autorité de la Cour de Rome , & l'établir sur les ruines des privileges de l'Eglise Gallicane. Peu s'en faut que nous ne soyons déjà venus à

publique que le Roi n'avoit pas de plus fideles sujets , & où il ne s'agissoit non plus de craindre une guerre de Religion , que d'appréhender une invasion du Grand Mogol. Aujourd'hui , après avoir si souvent affoibli le Royaume , ils cherchent à le ruiner entièrement. Peu contents d'avoir fait exiler & déposer les Prélats les plus vertueux , ils persécutent avec une fureur digne d'un enragé, ou plutôt d'un Diable , tous ceux qu'ils croient penser comme les illustres Solitaires qui vivoient dans la maison de Port-Royal qu'ils ont détruite & saccagée. Sous le prétexte de s'opposer aux progrès du Jansénisme , ils mettent en feu tout l'état , ils bouleversent les Provinces , détruisent les loix , font interdire les plus augustes Cours Souveraines , anéantissent l'autorité des Parlements , rendent la France esclave de la Cour de Rome , trompent la prudence des Ministres , méfussent de la bonté & de la douceur du Prince.

Lorsqu'on méprise dans les pays étrangers les François , a-t-on tort ? Que ceux qui jugent sans passion prononcent sur l'estime qu'on peut faire aujourd'hui d'une Nation qui parle avec tant de hauteur des Espagnols & des Portugais , & qui est elle-même cent fois plus soumise à des Moines. On n'a jamais dépouillé les Tribunaux en Espagne de leur juridiction , & infamé tous les Parlements du Royaume , en les déclarant incapables de pouvoir juger quelques misérables Moines.

bout de ce premier point : si jamais nous l'obtenons entièrement , il faudra que les Prélats tâchent qu'on ôte aux Parlements la connoissance des appels comme d'abus. Alors ces Cours Souveraines n'auront gueres plus de crédit sur les gens d'Eglise , que des Baillifs de village. Dès que nous aurons quelques démêlés , quelques procès , nous trouverons bien des expédients pour les attirer pardevant les Tribunaux Ecclésiastiques.

Pour nuire aux Parlements , je ne crois pas qu'il y ait de meilleur moyen que celui de les rendre suspects à la Cour , & de les faire passer pour hérétiques parmi le peuple ; aussi écris-je perpétuellement à Paris à nos Peres : « Décriez les gens de robe
 „ chez tous les Seigneurs chez qui vous
 „ avez quelque accès , mais agissez poli-
 „ tiquement , & flattez , lorsqu'il le faut ,
 „ ces mêmes Magistrats que vous aurez
 „ déchirés un moment auparavant. Quand
 „ vous ferez assez heureux pour avoir
 „ quelque accès auprès du Ministre , inf-
 „ pirez-lui de la jalousie contre le Parle-
 „ ment de Paris , faites-lui sentir qu'il
 „ doit abaisser cette Compagnie Souve-

„ raine , s'il ne veut pas lui-même en
 „ être méprisé. Représentez-lui la façon
 „ dont Louis XIV étoit absolu , & infi-
 „ nuez - lui adroitement que s'il avoit
 „ trouvé le secret de se faire obéir aveu-
 „ glement par ses sujets , ce n'étoit qu'aux
 „ conseils des Jésuites qu'il en étoit rede-
 „ vable.

Voilà , mon Révérend Pere , ce que je
 recommande tous les jours à nos Jésuites.
 Quant à ce qui regarde la façon de rendre
 les Magistrats odieux au peuple , il faut
 les accuser d'irréligion , d'avarice , d'igno-
 rance , &c. Un Jésuite de Rouen a fait , il
 y a quelque temps , une piece charmante
 contre le Parlement de Paris. Ces morceaux
 de prose & de vers , qu'on fait ainsi courir
 sous le manteau , & que tout le monde lit ,
 produisent ordinairement un bon effet ;
 sur-tout s'ils sont assaisonnés d'un certain
 sel. Il y avoit dans le Poème dont je vous
 parle , un vers charmant. Le voici :

La fougueuse Hérésie en perruque carrée ,

On ne sauroit mieux dépeindre un
 Conseiller au Parlement de Paris. Avouez
 que l'idée de mettre l'*Hérésie en perruque*
carrée

carrière est originale : un vers aussi heureux que celui-là peut seul faire trente prosélites ; du moins fait-il entendre que presque tous les Magistrats du Royaume sont des hérétiques , & nous n'oserions dire cela , si l'on ne trouvoit le secret de le dire d'une manière aussi singulière.

Je finis ma Lettre , mon Révérend Pere , en vous souhaitant beaucoup de plaisir & de satisfaction , & en vous recommandant toujours les intérêts & l'avancement de notre Maison de Lyon. Je suis , &c.

Je ne ferai aucunes réflexions sur cette Lettre , sage & savant Abukibak , je t'en laisse le soin. Elle t'offre une ample matière , & dans peu de lignes elle rassemble toutes ces manœuvres secrètes , dont on ne voit que trop souvent en France les tristes effets. Voici la seconde Lettre.





L E T T R E

*Du Général des Jésuites , au Recteur
de Montpellier.*

MON REVEREND PERE ,

Votre Lettre m'a causé une vive douleur , & je ne sortirai point du trouble où elle m'a jetté , que je n'aie reçu les nouvelles du départ du Pere Cypier. Quelle honte ne seroit-ce point pour la Société , si la conduite de ce Jésuite venoit à être connue du public , & qu'on fût les faiblesses qu'il a eues pour sa pénitente ? Cette nouvelle histoire renouvelleroit la triste mémoire de celle du Pere Girard : vous savez les chagrins qu'elle nous a causés , & les peines , les soins & les travaux que nous avons essuyés pour l'arracher à nos ennemis & aux supplices auxquels les Juges séculiers penchoient à le condamner. Il a fallu employer tout notre crédit pour venir à bout d'une entreprise aussi difficile ; & si nous étions obligés de recourir une seconde fois aux mêmes

expédients, je doute fort que nous puissions réussir. Ordonnez donc au Pere Cypier de partir incessamment pour les Missions des Indes : qu'il se rende à Marseille, il s'y embarquera avec trois Jésuites Italiens, deux Portugais & un Espagnol que j'envoie dans ces pays éloignés par la même raison que lui.

Il est fort malheureux pour la Société que ces Jésuites aient fait leur grand vœu, & qu'elle ne puisse plus les congédier ; mais enfin, pourvu que nous sauvions les apparences, il faudra prendre patience. Lorsque ces Peres seront aux Indes, qu'ils soient chastes ou impudiques, cela sera parfaitement ignoré en Europe. Les Brames, les Faquirs & les autres Prêtres Indiens ne sont pas gens à s'embarrasser des actions de nos Missionnaires ; ce sont d'assez bonnes personnes. Mais je frémis, lorsque je pense que ce Pere Cypier est dans un pays rempli de Jansénistes, & sous un Evêque appellant & réappellant. Le moindre Curé de son Diocèse est un Argus, dont les yeux sont sans cesse tournés sur nous. Par quel bonheur, ou plutôt par quel enchantement ignore-t-on encore la

124 LETTRES CABALISTIQUES ,
grossesse de la sœur Catherine ? Ne perdez
donc point de temps , mon Révérend Pere ,
envoyez ce Jésuite aux Indes. Par un trait
de cette sage politique , connue à la seule
Société , faites un nouvel Apôtre d'un
vieux Pécheur ; que ce même homme , qui
sembloit devoir nous nuire , serve à notre
gloire , & que le peuple de Montpellier ,
en le voyant partir , soit forcé d'avouer ,
malgré les impressions qu'on lui donne
contre nous , que ce n'est pas à tort que
nous prenons le fastueux titre de *Compag-
nons de Jesus* , puisque nous allons , ainsi
que ceux qui le furent véritablement , prê-
cher l'Evangile au bout de l'Univers.

Un de nos plus sages réglemens , mon
Révérend Pere , c'est d'envoyer aux deux
Indes tous ceux qui nous sont à charge ,
de même que les Hollandois y envoient
leur jeunesse trop corrompue , & leurs
banqueroutiers trop frauduleux ; avec cette
différence néanmoins , qu'ils n'en retirent
aucun autre avantage que d'être débarrassés
de fort mauvais garnemens : au lieu que
dès que les nôtres sont partis , soit qu'ils
meurent en chemin , ou dans les Missions ,
ce sont autant de Saints dont nous augmen-

tons tôt ou tard le Calendrier & le Martyrologe de notre Ordre. Combien de Jésuites sont morts beaucoup moins de leurs travaux Apôstoliques , que de la maladie qu'on ne gagne qu'au service de Vénus , & qui cependant passent aujourd'hui pour des Martyrs & des Confesseurs ? Les Missions étrangères sont pour la Société ce que les Catacombes sont pour la Cour de Rome , & les Communautés de dévotes pour les réputations perdues.

Faites donc valoir , le plus qu'il vous sera possible , mon Révérend Pere , la ferveur & le courage des Jésuites qui passent les mers. Dans vos sermons les jours des Fêtes de S. Ignace & de S. François Xavier, ne manquez jamais d'élever excessivement nos Missions , non plus que dans les exhortations particulieres que vous faites dans les Congrégations des Gentilshommes , des Bourgeois & des payfans. Ces sortes d'assemblées , qui nous sont si utiles pour nous acquérir des partisans , & pour entretenir ceux qui le sont déjà , n'ont été inventées par la Société que pour faire plus aisément recevoir toutes ces maximes.

Tâchez , mon Pere , d'augmenter le plus

qu'il se pourra , le nombre de ces Confrairies. Vous m'avez écrit , il y a quelque temps , qu'il n'y avoit aucune Congrégation de Dames dans votre ville ; celle-là est pourtant plus nécessaire que toutes les autres. Nos Peres qui en ont établi en beaucoup d'endroits , en reconnoissent tous les jours la grande utilité. Lorsqu'on est le maître des femmes dans un pays , on fait aisément faire aux hommes tout ce que l'on veut. Trouvez le secret dans une ville d'avoir dans la Congrégation les épouses de dix ou douze Magistrats , & vous serez assuré de ne perdre jamais de procès. Chaque dévote vaut vingt sollicitateurs : elle fait son affaire propre de celle des Jésuites. Elle met en mouvement sa famille , ses parens , ses amis , & elle forme elle seule un parti très-considérable. Je suis , mon Révérend Pere , Votre , &c.

Les maximes répandues dans cette seconde lettre , sage & savant Abukibak , sont aussi fines , & aussi Machiavélistes que celles de la première , & je te laisse encore le soin d'en faire l'examen critique. Je te salue en *Jahamiah* , & par *Jahamiah*.

L E T T R E L I X.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

LEs voyages , sage & savant Abukibak , me paroissent moins utiles & moins nécessaires que tu ne le penses. De dix personnes qui en entreprennent de longs & de pénibles , à peine y en a-t-il une qui n'en rapporte quelqu'infirmité , dont elle se ressent pendant le reste de sa vie. Une trop grande fatigue ruine le corps , la santé s'altère par un changement d'air continuel , & par la différence des climats , tantôt chauds , tantôt froids. L'esprit ne profite gueres plus par ces courses fréquentes. Elles n'ont pas , dit sagement Sénèque , la puissance de modérer les passions , qui s'en aigrissent au contraire , & deviennent plus fortes.

Un avare voyage-t-il souvent , il le devient davantage ; un mélancolique , le chagrin le suit par-tout ; un débauché , chaque nouveau pays qu'il visite accroît son amour pour la crapule ; un dévot , il se rend entièrement fanatique. Les Princes mêmes , qui ont beaucoup couru le

monde , ne sont pas devenus , ni plus sensés , ni plus sages , ni plus humains. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer , je me contenterai de deux.

Lorsqu'Alexandre partit pour l'expédition de la Perse , il étoit sobre & chaste : quand il revint des Indes , il s'enyvroit , il tuoit ses amis & ses plus fideles serviteurs , & il aimoit les femmes. Ce n'étoit plus ce même Alexandre , qui quelques années auparavant étoit sorti de la Grece. S'il n'eût jamais quitté la Macédoine , peut-être qu'il n'eût jamais quitté sa première vertu. Voilà un Prince sage qui devient débauché : en voici un qui , de la véritable piété , passe à une pieuse folie.

Avant que S. Louis allât faire assommer en Egypte un grand nombre de ses sujets , il se contentoit de prier Dieu , comme tout bon Chrétien & tout homme sensé doit le faire ; mais après avoir été courir dans une autre partie du monde , il crut que la Divinité exigeoit de lui qu'il se fustigeât , ou pour le moins qu'il se fit fustiger par quelqu'un. Il prit donc un fesseur à ses gages , qui régulièrement tous les vendredis lui donnoit la discipline.

Ce fait est certifié par des Historiens contemporains de ce Prince (1). L'ingénieux & inimitable Montagne en a fait aussi mention. " Le Roi S. Louis , dit-il , porta „ la Haire , jusqu'à ce que , sur sa vieillesse , son Confesseur l'en dispensa , & „ tous les vendredis il se faisoit battre les „ épaules , par son Prêtre , de cinq chainettes de fer , que pour cet effet on „ portoit avec ses besoignes de nuit (2). „

Voilà des meubles assez extraordinaires pour une toilette , & le sac de nuit du bon S. Louis étoit garni comme le Prie-Dieu d'un Moine. En vérité , ce n'étoit pas la peine d'aller tant voyager , pour se fourrer dans la cervelle une dévotion aussi ridicule , & aussi déplacée dans la personne d'un Roi. Si S. Louis eût toujours resté à Paris , il eût épargné à son Prêtre la peine de le battre de cinq chainettes tous les vendredis. Ce fut au retour de sa première Croisade qu'il érigea son Aumônier en *Disciplineur* en titre d'office , & je m'étonne qu'il n'eût pas eu la fantaisie de mettre cette charge

(1) Le Sire de Jonville , dans ses Mémoires , tom. II , pag. 14.

(2) Essais de Montagne , Liv. I. C. XI. pag. 273.

130 LETTRES CABALISTIQUES ,
 au nombre des premières de l'Etat , & qu'il
 n'ait pas établi un *Grand-Fesseur* , comme
 ses prédécesseurs avoient créé un *Grand-
 Chambellan* & un *Grand-Ecuycr*. Peut-être
 qu'il pensa que cet emploi ne pourroit
 être continué après lui , & que ce fut
 là ce qui le retint. Je crois qu'il eût
 raison : il est peu de Rois qui aiment qu'on
 leur frappe les épaules de cinq chainettes de
 fer , & le *Grand-Fesseur* eût paru aux Mo-
 narques François , un personnage aussi in-
 commode que le Médecin de l'Isle de Ba-
 rataria étoit à charge à Sancho-Pança.

Les voyages n'ont gueres été plus utiles
 aux Philosophes qu'aux Princes. Démocrite , ce sage si vanté , & qui parcourut
 tant de pays , eut beaucoup mieux fait de
 rester chez lui tranquille , que d'aller visi-
 ter les Chaldéens , les Indiens & les Ethio-
 piens. A quoi aboutirent tous ses longs
 voyages ? A le ruiner entièrement. En
 retournant dans sa patrie (1) , il fut à la

(1) Antisthenes . . . Democritum regressum ex
 peregrinatione humillimè vixisse ait , quippe qui
 omnem substantiam consumpserat, atque à Damasco
 fratre propter summam inopiam nutritum fuisse.
 Diogen. Laert. de Vita Philosophor. Lib. IX. In
 Vita Democrit. pag. 376. Edit. Antwerp.

Veille d'y mourir de faim , si son frere , qui n'avoit jamais voyagé , n'eût été assez charitable pour l'assister. Cependant que rapporta-t-il de ses longues courses , qui pût le dédommager de la perte de son bien ? Le talent ridicule de rire des actions les plus sensées , ainsi que des plus folles. Il avoit raison de prendre des avances & de se moquer des autres ; car il méritoit assez qu'on se réjouît à ses dépens.

Pythagore , aussi grand voyageur que Démocrite , eût fait très-fagement de ne jamais sortir de la Grece. Tandis qu'il fut élève de Thalès , il ne fit & ne dit rien que de raisonnable ; mais s'étant livré à la fureur de voyager , il alla se faire circoncire en Egypte pour avoir la satisfaction d'être initié aux mysteres prétendus des Prêtres de Diospolis. Après avoir été courir en Perse , il revint en Grece , & prétendit qu'il se ressouvenoit d'*avoir animé autrefois plusieurs corps* (1). En voyageant , il avoit appris qu'il étoit à Euphorbe pendant le

(1) In Ægypto quoque adyta ingressus est , deinde rediit. Samum offendesque Patriam à Tyranno Polycrate incubari. Crotonem in Italiam periit . . . refert Heraclides Pontius hunc se se dicere solitum quod fuisset aliquando Ætha-

siège de Troye , que les feves renfermoient quelque chose de divin , & qu'il valoit mieux mourir que d'en manger. Ces rares découvertes valaient-elles la peine de courir le Monde , de perdre son prépuce , & d'essuyer un nombre infini de peines & de travaux ?

Lorsque je considère , sage & savant Abukibak , le peu de fruit que la plûpart des Philosophes ont retiré de leurs voyages , je ne puis m'empêcher d'approuver cet ancien Oracle , qui déclara qu'Aglaüs Sophidius étoit le plus heureux des hommes , n'étant jamais sorti d'un petit canton de terre dont il étoit le maître , & qu'il cultivait lui-même. Henri IV dans ces derniers temps augmenta le poids de cette décision. “ Le plus heureux Gentilhomme

lides , ac Mercurii filius putatus esset , Mercuriumque monuisse illum ut peteret præter immortalitatem quod vellet : petiisse igitur vivens , & vita functus omnium quæ contingereut memoriam haberet ; itaque in vita meminisse omnium , eandemque memoriam & post mortem reservasse , atque aliquanto post in Euphorbum venisse atque à Menelao fuisse vulneratum. Id. Ibid. pag. 329. Lib. 8. in Vita Pythagor. Ceux qui voudront voir les différentes Métempsycofes de Pythagore , consulteront la suite de ce passage dans Diogene Laërce.

„ de mon Royaume , disoit-il , est celui
 „ que je ne connois point , qui ne m'a ja-
 „ mais vu , & qui vit à son aise , retiré
 „ dans son château. „

Dans quelque état que l'on soit né , je pense , sage & savant Abukibak , qu'on peut fort bien se passer de voyager. Nous serons toujours contraints d'avouer , dit un habile Auteur moderne (1) , que le génie du plus grand nombre de ceux qui se plaisent à voyager , n'est pas celui qui fait les hommes excellents dans toutes sortes de professions. Tant s'en faut : l'on en voit peu d'entr'eux qui s'y puissent appliquer , & presque point qui y réussissent ; de sorte qu'on peut dire que comme il n'y a que la farine folle qui s'épand de tous les côtés de la meule & du moulin , la bonne se recueillant aisément dans le lieu destiné pour la recevoir , la même chose arrive aux esprits , dont les plus légers prennent l'effort & s'écartent , qui d'un côté , qui d'un autre , pendant que les solides qui sont les plus sages , s'arrêtent & prennent une assiette ferme aux endroits

(1) La Mothe-le-Vayer , Œuvres , tom. II , pag. 334. de l'Édition in-folio.

que la nature semble leur avoir destinés. Qu'est-il besoin de courir comme des vagabonds , pour acquérir davantage de connoissances , si l'ame de l'homme est capable d'aller par-tout ? Il y a plus de deux mille ans que Cyrene a reçu de Théognis cette leçon :

Hominis mens fines Universi habet.

N'en doutons point , sage & savant Abukibak , l'esprit de l'homme contient en lui les bornes de l'Univers. Sans sortir de sa patrie , que dis-je ? sans sortir de son cabinet , un savant , un homme raisonnable , peut faire toutes les réflexions sentées que lui fourniroient les voyages les plus longs. Hé quoi ! Pour connoître le bien ou le mal , pour savoir qu'il faut vaincre ses passions , pour être persuadé que la vertu est le seul & unique bien , est-il nécessaire d'aller courir tout le monde ? Notre sort seroit bien malheureux , si nous ne pouvions devenir sages qu'à force de voir extravaguer un grand nombre de personnes.

Un homme ne peut-il sentir le ridicule de la superstition , la fatuité de l'amour propre , l'impertinence de la vanité , s'il

n'a pas été en Espagne ? Ne sauroit-il combien il est honteux que des gens qui se piquent d'avoir des sentiments , se laissent gouverner par des Moines & des Prêtres , sans voyager dans l'Italie ? Auta-t-il besoin de parcourir la France , pour s'apercevoir que la pétulance d'un Petit-Maître est le comble de la folie , & qu'un homme , dont tout le mérite se borne à savoir cabrioler ; siffler ; chanter , tourner les yeux méthodiquement , médire & boire , est une espèce d'individu , composé d'une essence moitié singe & moitié femme ?

Desinit in simium mulier formosa supernè (1).

Faudra-t-il qu'il reste quelques mois en Angleterre , pour être convaincu qu'un homme , qui n'estime que lui seul , est insupportable à tous les autres ; & ne pourra-t-il , s'il ne va dans cette Isle , connoître tout l'excès de la phrénésie d'un fanatique , qui se coupe la gorge , parce qu'il est ennuyé de faire tous les jours la même chose , ou parce qu'il lui est arrivé quelque légère infortune ? Ne pourra-t-il

(1) Parodie du Vers de l'Art Poétique. d'Horace.
Desinit in piscem mulier formosa superne,

se persuader que la liberté & les richesses rendent le peuple plus brutal & insolent , & que le desir du gain & l'avarice sont les principes fondamentaux du commerce , sans voir la Hollande ? Sera-t-il nécessaire , pour qu'il fuie l'yvrognerie , de lui montrer quelque nation qui boive copieusement , & pour le désabuser de la débauche , & lui en faire connoître la crapule , devra-t-il aller chez les peuples qui passent leur vie ensevelis dans le fond de leur ferrail ?

La sage Divinité a accordé à tous les hommes les moyens de distinguer la vertu du vice , sans qu'il soit besoin pour cela d'essuyer des fatigues aussi pénibles. Deux heures de réflexion & d'attention sur soi-même & sur les personnes avec lesquelles nous vivons , valent souvent mieux que dix voyages de long cours. Socrate ne sortit jamais de la Grece , & quel est le mortel qui fut plus sage , plus prudent , plus ferme , plus intrepide , plus digne enfin de l'estime de l'Univers ? Pour s'élever au-dessus des autres hommes , il n'eut pas besoin de voir les bonnes actions , ou les folies qu'on faisoit dans les autres

pays ; il lui suffit d'examiner attentivement les mouvements qui se passoient en lui-même , & de chercher à suivre les regles de cette vertu que l'on connoît toujours dès qu'on le veut. Les principes du juste & de l'injuste sont invariables chez tous les gens qui veulent faire la moindre attention à ce qui se passe dans leur esprit , j'entends chez tous les gens , chez qui le vice ou les préjugés n'ont point entièrement étouffé la raison & la lumiere naturelle.

On a donc tort de soutenir que la nature ne peut démêler ce qui est juste de ce qui ne l'est pas : elle a parfaitement ce pouvoir , dès qu'elle a la liberté d'agir , & qu'elle n'est point contrainte par une force supérieure. Il est aisé de détruire , dit un des plus illustres Jurisconsultes , (1) une opinion aussi mal fondée ; car si

(1) Verum quod hic dicit Philosophus , & sequitur Poëta , nec Natura potest justo secernere iniquum , admitti omnino non debet : nam homo animans quidem est , sed eximium animans , multoque longius distans à cæteris omnibus , quam cæterorum genera inter se distant ; cui rei testimonium perhibent multæ actiones humani generis propriæ. *Hugo Grotius de Jure Belli & Pacis Proleg. Tom. I. pag. vij.*

l'homme est un animal , c'est un animal d'un ordre très-relevé , & qui a beaucoup plus d'avantage sur toutes les autres especes d'animaux , qu'elles ne different entr'elles , comme il paroît par plusieurs fortes d'actions , qui sont tout-à-fait particulieres au genre humain. Au sentiment de ce premier Auteur , je joindrai encore celui du plus sage Philosophe moderne.

“ J'ose me persuader , dit-il , que la Mo-
 „ rale est capable de démonstration , aussi
 „ bien que les Mathématiques , puisqu'on
 „ peut connoître parfaitement & précisé-
 „ ment l'essence réelle des choses que les
 „ termes de morale signifient , par où l'on
 „ peut decouvrir certainement quelle est
 „ la convenance ou la disconvenance des
 „ choses , même en quoi consiste la par-
 „ faite connoissance (1).

S'il est vrai , sage & savant Abukibak , comme il l'est réellement , que les hommes , en réfléchissant sur eux-mêmes , en comparant leurs idées les unes aux autres , & en cherchant leur connexion , aient le pouvoir d'être bons , sages , vertueux , de

(1) Locke , Essai Philosoph. sur l'entendement humain , Liv. III. Chap. II. pag. 416.

posséder enfin toutes les vertus , & j'ose dire toutes les choses réellement nécessaires au bonheur & à la tranquillité de la vie , à quoi servent les voyages ? De quelle utilité sont-ils , & pourquoi s'exposer aux fatigues qu'ils donnent ? Est-ce pour prendre l'air & les manières de tous les pays où l'on va , & faire un Tout ridicule de tant de parties si différentes & si opposées ? La chose n'arrive que trop souvent. Combien d'Allemands sont partis très-sages de leur pays , qui y sont retournés très-extravagants ? Ils affectoient , ainsi que les Anglois , un air de générosité qui les ruinoit ; ils craignoient , comme les petits-mâtres François , qu'on ne leur reprochât d'avoir songé un seul instant dans leur vie qu'ils avoient une ame , & qu'ils n'étoient point de simples marionnettes , qui , par le moyen de quelques ressorts , faisoient certaines grimaces assez singulieres.

Avec tous ces nouveaux défauts , un Allemand ne s'étoit point défait de ceux de son pays. La Marionette prodigue parloit sans cesse de sa noblesse , & elle étoit encore plus ridicule qu'un Polichinel François.

Je te salue , sage & savant Abukibak.
Contentes-toi toujours de parcourir les
différents pays dans ton cabinet.



L E T T R E L X.

*L'Ondin Kacuka , au sage Cabaliste
Abukibak.*

Il arriva hier , sage & savant Abukibak , dans nos humides demeures une dispute assez particuliere , & j'ose dire assez réjouissante pour ceux qui en furent les témoins , entre l'Astrologne Cardan & le Chymiste Borry. Le premier a été condamné à boire tous les jours pendant deux mille ans trente pintes de thé élémentaire , pour tempérer la vivacité de son imagination échauffée , qui lui fit écrire autrefois tant de choses extravagantes. Le second a subi un arrêt aussi sévère ; il est également obligé de boire les trente pintes pour éteindre l'ardeur , ou plutôt la phrénésie qui lui fit chercher la Pierre Philosophale. J'écrivis sur mes tablettes les reproches mutuels que se firent ces deux extravagants , & je t'en envoie une fidelle copie.

Dialogue entre CARDAN & BORRI.

C A R D A N.

Je ne conviendrai jamais que j'aie été aussi extravagant que vous. La chose n'est pas possible , & je ne pense pas qu'il y ait eu dans ces derniers siècles un fou qui puisse vous être comparé. Ce qu'il y a de singulier dans votre caractère , c'est que vous rassemblâtes toutes les différentes espèces de folies. Il y a des gens à qui la débauche trouble l'imagination ; d'autres , que la dévotion rend fanatiques ; quelques-uns , que la vanité fait devenir insensés ; plusieurs qui perdent le jugement par l'avarice & par le desir d'acquérir des richesses : mais vous aviez vous seul tous ces défauts-là , & alternativement vous changiez de folie. Votre façon d'extravaguer étoit bien différente quelquefois ; mais elle étoit continuelle , & vous n'aviez aucun bon intervalle. D'abord vous donnâtes dans les débauches les plus outrées & les plus criminelles , vous couriez tous les mauvais lieux de Rome , & vous souteniez publiquement qu'une *Courtisane étoit cent fois plus utile à la Société , que tous les Prêtres & les Curés d'Italie.*

Vous passâtes tout-à-coup de cette folie dans une autre, encore plus extraordinaire. Les mauvaises affaires que vous faisie~~z~~ de temps en temps , vous obligèrent un jour à vous réfugier dans une Eglise. Sans doute que vous reconnûtes alors que les Ecclésiastiques étoient plus nécessaires que les courtisannes ; car s'ils ne vous eussent pas donné un asyle contre les Magistrats , on vous auroit puni très-sévèrement pour les sottises que vous avoient fait faire ces courtisannes , si utiles à la Société. Le contentement d'avoir échappé aux poursuites de la Justice , vous fit prendre tout-à-coup le parti d'être dévot , & archi-dévot ; mais vous ne vous contentâtes pas de ce changement subit , vous voulûtes aussi devenir Prophète. Etant à Milan , vous y ramassâtes quelques personnes aussi visionnaires que vous , auxquelles vous fîtes croire que Dieu vous avoit choisi pour l'instrument d'une grande réformation , & que quiconque refuseroit de s'y soumettre , seroit détruit par une armée nombreuse , dont vous seriez le Général.

Comme il auroit pu paroître extraordinaire à quelques-uns de vos disciples

que vous vous vantassiez d'entretenir une grande quantité de troupes , sans avoir ni sou ni maille , vous remîtes l'exécution de vos magnifiques projets au temps où vous *acheveriez vos travaux chymiques par l'heureuse production de la Pierre Philosophale*. La passion de faire de l'or étoit ordinairement votre folie principale , les autres n'étoient qu'accessaires & momentanées ; telle est celle que vous eûtes d'établir une nouvelle Religion. Je crois pourtant que dans cette dernière extravagance , car vivant au milieu de l'Italie , pays où Dieu est beaucoup moins honoré des peuples que les Saints , & sur-tout que la Sainte Vierge , vous établîtes par votre doctrine qu'elle étoit formée d'une émanation de l'essence divine , & que la Divinité l'avoit poussée hors de son sein *condéifiée* ; de sorte qu'elle étoit une véritable Déesse. En établissant un pareil système , quelque criminel & ridicule qu'il fut , peut-être aviez-vous votre but , & c'étoit l'action la moins folle que vous fîtes. Vous voyez les sommes immenses que les moines retiroient de la crédulité des peuples , & sans doute que vous disiez. " Mes travaux

„ chymiques n'avancent gueres , ils pour-
„ roient fort bien me conduire à l'hôpi-
„ tal. Ayons donc recours à un expédient
„ plus certain , pour nous mettre à l'abri
„ de la misere , & pour enrichir tous
„ ceux qui s'attacheront à nous ; établis-
„ sons une Secte dont les revenus soient
„ plus certains que ceux de tous les Or-
„ dres. Les Carmes , avec le seul secours
„ de deux petits chiffons d'étoffe attachés
„ à deux cordons , trouvent le secret d'a-
„ masser des trésors : ils vendent leur
„ scapulaire , aussi bien que le plus rusé
„ Charlatan ses drogues & ses poudres ;
„ leur *Madonna* n'est simplement qu'une
„ créature qu'ils ont affranchie du péché
„ originel. Je pousserai les choses bien
„ plus loin qu'eux , & je donnerai à Dieu
„ une fille , qui sera formée d'une partie
„ de son essence ; elle lui sera entièrement
„ égale. „

Pour conduire votre ruse plus loin , il
auroit fallu supposer que la Divinité , lasse
& fatiguée de gouverner le monde , avoit
cédé tous ses droits à sa fille , & s'étoit
démis en sa faveur de l'Empire de l'uni-
vers. Quelques Moines se servirent un
jour

jour utilement de ce que je vous dis-là , ils n'oseront pas , comme vous avez fait , soutenir que la Vierge étoit née déifiée ; mais pour lui donner le gouvernement & la régence du monde , la chose est déjà à moitié faite , & ils auront peu de peine à établir ce sentiment.

Dieu , chez les Italiens , ne se mêle plus des voyageurs , c'est la *Madonna del Viaggio*. Il ne s'embarrasse point des femmes enceintes , c'est la *Madonna del Monte-Serrato*. Il ignore s'il y a encore des filles , il n'écoute point leurs vœux , c'est la *Madonna de Loretta*. Tous les Arts & les Métiers ne sont plus aussi du ressort de la Divinité : les jardiniers sont sous les ordres de la *Madonna dell'Orto* ; les charbonniers sous ceux de la *Madonna del Monte Nigro* ; les tailleurs , les frippiers & les procureurs sous ceux de la *Madonna del Refugio*. Toutes ces différentes *Madonnes* existent dans Rome & dans les autres villes de l'Italie , & elles y sont les Lieutenantes-Générales qui représentent la *Madonna Potentissima* , en laquelle se réunissent tous leurs différents pouvoirs. Les Jésuites ont pris pour eux celle-là , & ils ne seront pas les derniers à favoriser

l'opinion qui lui donnera la Régence du monde. Ils traitent depuis long-temps d'hérétiques ceux qui disent qu'on doit seulement honorer la Vierge , & qu'il ne faut adorer que Dieu. Il y a quelque temps que j'entendis dire à un Théologien de la Société , nommé Bauni (1) , condamné à rester quatorze mille ans dans ces humides demeures , les extravagances les plus grandes. Ce bon Jésuite est presque aussi fou après sa mort qu'il l'étoit pendant sa vie. Il accabloit d'injures , il y a deux jours , un Théologien Janséniste , parce qu'il lui soutenoit qu'il étoit non-seulement ridicule , mais même impie , de ne point mettre une différence entre le culte de la Vierge & celui de la Divinité. Je vous avoue que lorsque je vous disois tantôt que je croyois qu'il n'y avoit jamais eu personne d'aussi extravagant que vous , je ne pensois pas à ce bon Pere Bauni. Vous êtes bien égaux , & je vous félicite d'avoir pu trouver quelqu'un qui pût vous servir de second en cas de besoin.

B O R R I.

Personne ne pouvoit mieux s'acquitter que vous de cet emploi , & plus je confi-

(1) Voyez les Lettres Provinciales.

dere les folies que vous avez faites & écrites , plus je me persuade que vous fûtes pour le moins aussi extravagant que moi. Peut-on l'être en effet davantage , que de publier soi-même tout ce qu'on auroit intérêt à cacher ? Les plus vicieux & les plus criminels cherchent à couvrir leurs fautes , & vous avez appris à l'Univers entier que vous étiez l'homme du monde le plus méprisable. Vous avez fait de vos mœurs , de votre caractère & de votre naissance un portrait si odieux , que bien des gens qui lisent votre histoire , ont peine à se figurer qu'il puisse se trouver une personne aussi méprisable , & pensent que la folie a beaucoup plus de part que la vérité à ce que vous avez écrit sur votre compte. Peut-on en effet se figurer qu'un homme , à qui il reste l'ombre du bon sens , aille apprendre au Public , sans y être forcé par aucune raison , qu'il étoit « paresseux , oisif , irréligieux , vindicatif , » envieux , triste , traître , fourbe , for- » cier , enchanteur , impudique , impoli , » rustre , obscene , lascif , médifant , ca- » lomniateur (1) » , & qu'il rassembloit

(1) *Animum sibi effictum ait , in diem vivens*

» enfin dans lui tous les défauts des autres hommes !

Vous ne vous êtes pas contenté d'avoir déshonoré votre mémoire , vous avez poussé l'impudence jusqu'à flétrir celle des personnes à qui vous deviez la vie , & dès le second Chapitre de votre *Vie* (2) ; vous perdez entièrement l'honneur de votre mere. Peu content de faire sentir aux Lecteurs qu'elle n'étoit que la concubine de votre pere , vous dites qu'elle fit , étant enceinte de vous , tout ce qu'elle put pour se faire avorter. Je crois que de rapporter & publier de pareilles choses , c'est pousser la folie à son dernier période.

Vous me reprochez l'amour outré que j'ai eu pour la Chymie , n'avez-vous pas eu autant de passion pour l'Astrologie ju-

tem , nugacem Religionis contemptorem , injuriæ illatæ memorem , invidum , tristem , insidiatorem , proditorem , magum , incantatorem , frequentibus calamitatibus obnoxium , suorum osorem , turpi libidini deditum , solitarium , inamœnum , obscœnum , lascivum , maledicum , varium , accipitem , impurum , calumniatorem. Gabrielis Naudæi de Cardano judicium in libro Cardani de Vita propria , pag. 5.

(2) Tentatis , ut audiui , abortivis medicamentis frustra , ortus sum An. M. D. VIII. Cardan. de Vita propria , Cap. 2. pag. 7. Edit. Paris. M. DC. XLIII.

diciaire (1) ? Pensez-vous que l'espoir de lire dans les astres la destinée des hommes soit moins ridicule que celui de faire de l'or ? Les gens sensés ne mettent aucune différence entre un souffleur & un Discour de bonne aventure ; ils les rangent tous les deux dans la même classe. Ils ont réellement une parfaite ressemblance , ils commencent tous les deux par être la dupe de leur Art , & ils deviennent ensuite également frippons.

Je viens au système que j'ai eu sur la Vierge. Vous avez été aussi superstitieux que moi , quoique vous vous piquassiez de faire l'esprit fort , & vous avez réglé certains jours dans l'année , où la Vierge a beaucoup plus de crédit que dans les autres , sur l'esprit de son Fils. Vous appreniez à vos Lecteurs que c'étoit dans les Ecrits de votre pere que vous aviez trouvé cette anecdote céleste ; vous ajoutez que vous en avez éprouvé la vérité , ayant fait votre priere à huit heures du matin aux Calendes d'Avril. Plusieurs fois vous fûtes

(1) Quoad Astrologiam quæ predicere docet , operam dedi , & nimis quam debui , fidi quoque in perniciem meam. Id. Ibid. Cap. 39. pag. 184.

250 LETTRES CABALISTIQUES ,
guéri de maladies dangereuses par une
aussi utile recette. Il est vrai qu'ayant
prié pour être délivré de la goutte , vous
ne comptâtes pas si fort sur le remede spi-
rituel , que vous ne voulussiez en employer
de matériel (1).

C A R D A N .

Si j'ai été aussi superstitieux que vous &
aussi fanatique , du moins ai-je été beau-
coup moins frippon. Lorsque vous eûtes
été obligé , pour vous garantir des recher-
ches de l'Inquisition de Milan , de vous
sauver à Amsterdam , vous friponnâtes
adroitement tous les bons Hollandois ,
sous le prétexte de leur vendre des remedes
Chymiques qui devoient les guérir de tous

(1) *Legeram in collectis à patre meo , si quis
hora matutina VIII. Calendas Aprilis exoraret
Virginem Sanctam , ut filium rogaret pro re licita ,
genibus flexis , adjecta Oratione Dominica , nec-
non Salutatione Virginis Angelica , obtenturum
quod petierit. Observavi diem horamque , peregi
supplicationem , & non tunc statim , sed die Cor-
poris Christi , eodem anno liberatus prorsus sum ;
sed & alias multo post , memor facti pro podagra
supplicavi (nam propriè de hoc duo exempla pater
adducebat eorum qui liberati erant) & multum
profuit , inde etiam sanatus sum. Sed in hoc
auxiliis etiam Artis usus sum. Id. Ibid. cap. 37.
pag. 167.*

les maux. Un homme se plaignoit-il de la goutte , de la gravelle , de l'asthme , de l'hydropisie , vous lui promettiez de le rendre aussi sain & aussi vigoureux qu'un Athlete. Les suites ne répondant pas à vos promesses , vous decampâtes un matin sans trompette & sans tambour , & vous passâtes en Dannemarc. Vous fîtes croire au Roi que vous aviez le secret de faire de l'or : ce Prince fut assez bon pour ajouter foi à vos promesses , & vous lui fîtes dépenser pendant le reste de sa vie des sommes très-considérables. Dès qu'il fut mort , vous formâtes le dessein , ne trouvant plus de Chrétien à filouter , d'aller voler les Turcs , & vous étiez prêt d'entrer dans leur pays , lorsque vous fûtes arrêté & ramené à Rome , où le Saint Office vous condamna d'être enfermé le reste de votre vie dans une étroite prison.

Quelques personnes de considération , ayant pitié de votre sort , prièrent le Pape de vouloir vous faire quelque grace en leur faveur. Il permit qu'on vous mît dans le Château S. Ange , où vous êtes resté jusqu'à votre mort. Pouvez-vous , après cela , vous comparer avec moi , qui étois

fi zélé Catholique , que j'aimai mieux perdre un présent considérable que le Roi d'Angleterre vouloit me faire , que de lui donner les titres qu'il avoit usurpés sur le Pape ? J'ai refusé une pension du Roi de Dannemarc (1) , parce que pour être à la mode dans son Royaume , il falloit embrasser le Protestantisme. Jugez vous-même si je n'avois pas plus de candeur & de probité que vous.

B O R R Y.

Votre Catholité étoit une Religion bien singulière , & votre zèle pour la Divinité étoit d'un goût particulier. Vous rappelez-vous que vous avez appris à l'Univers entier que vous étiez un véritable frippon , qui trompiez tous ceux avec qui vous jouez ? Et lorsque vous rencontriez quel que filou plus habile que vous , avez-vous perdu la mémoire que

(1) Instante Andrea Vesælio , viro clarissimo & amico nostro , oblata est conditio 800. coronatorum in singulos annos à Rege Daniæ , quam recipere nolui , cum etiam victus imponam supeditaret , non solum ob regionis intemperentiam , quod alio sacrorum modo consuevissent : ut vel ibi male acceptus futurus essem , vel patriam , legem meam , majorumque relinquere coactus. Id. Ibid. cap. 4. pag. 31.

vous recouriez au poignard pour vous faire rendre votre argent , ainsi que le cas vous arriva à Venise (1) , où vous donnâtes un coup de dague dans le visage d'un homme qui vous avoit gagné toutes vos especes ? Cette seule action est plus criminelle que toutes mes fourberies , & si l'on vous avoit rendu justice , vous auriez été pendu , comme le fut votre fils , pour avoir empoisonné sa femme. Ce qu'il y a de plaissant , c'est que vous accusez de tyrannie les Juges qui l'avoient condamné , parce que vous croyiez que votre belle-fillè , ayant fait cocu votre fils , il étoit en droit de lui expédier un passeport pour ce Monde-ci. En vérité , votre raisonnement étoit peu consequent , & s'il étoit petmis à tout cocu d'empoisonner sa femme , on verroit avant la fin de l'année presqu'autant de vœufs en France , qu'il y a aujourd'hui de gens mariés. Mais dites-moi , je vous prie , pourquoi dans l'horoscope que vous tirâtes de votre fils ,

(1) Cum Venetiis essem , Natali Virginis pecuniam alea amisi , sequenti die reliquum. Erat autem in domo collusoris ; cumque animadvertissem chartas esse adulterinas , pignore ipsum vulneravi in facie. Id. Ibid. cap. 30. pag. 116.

454 LETTRES CABALISTIQUES ;
& dans lequel vous lui parliez de tout ce qui devoit lui arriver , ne lui dîtes-vous pas un mot du genre de mort qui le menaçoit ? Si vous en eussiez fait mention , peut-être n'eût-il point été pendu ; il eût pris des précautions pour rendre fausses vos Prophéties , & il n'eût pas été aussi fou que vous le fûtes de vous laisser mourir de faim (1) pour ne pas survivre au temps où vous aviez prédit votre mort. Je doute qu'en faveur de l'Astrologie , il eût voulu se faire pendre , & ne pas laisser vivre sa femme. Allez , votre mort seule est une folie , qui surpasse de beaucoup toutes les miennes.

Je te salue , sage Abukibak , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.

L E T T R E L X I.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

LA plus grande consolation que j'aie , sage & savant Abukibak , dans tous les

(1) Voyez les Mémoires secrets de la République des Lettres , ou le Théâtre de la Vérité , Lettre huitième , pag. 670.

malheurs qui m'arrivent , c'est de penser à l'immortalité de l'ame. Ai-je quelque chagrin domestique , quelque maladie , aussi-tôt je dis : « Ces maux sont passagers , il viendra un jour , un temps heureux , où la félicité que je goûterai , ne sera plus troublée par aucune infortune. Qu'est-ce que cette vie , eu égard à celle qui nous est réservée en sortant de ce monde ? Dès que mon ame sera dégagée des liens du corps , elle jouira de cet état paisible , pour lequel elle a été véritablement créée. Son exil finira bientôt ; peut-être sera-t-il terminé par la maladie dont je suis attaqué. Pourquoi donc me chagrinerai-je d'un mal léger & momentané , qui doit me conduire à un bonheur éternel ?

Voilà comme je raisonne , sage & savant Abukibak , & je ne comprends point qu'il y ait des gens qui cherchent des raisons pour se persuader la mortalité de l'ame. Supposons qu'elle soit mortelle , je serois au désespoir de le savoir. Je ne trouve rien de si mortifiant , j'ose même dire de si cruel , que d'être assuré qu'on rentrera un jour dans le néant. Cette pensée ne peut

flatter qu'un homme que les remords de sa conscience tourmentent sans cesse , & qui , songeant aux crimes dont il est coupable , sent qu'il ne peut en éviter la punition que par son anéantissement.

Lucrece raisonne fort mal , lorsqu'il dit que la crainte des enfers fait l'inquiétude perpétuelle de la vie , parce qu'appréhendant les approches de la mort , les plaisirs les plus sensibles sont imparfaits (1). Cette crainte n'effraie point les honnêtes gens , ils comptent sur la bonté & la miséricorde de Dieu , ils se reposent sur la pureté & l'innocence de leurs mœurs.

Que les Théologiens , qui ont persécuté pendant leur vie un grand nombre de personnes vertueuses , souhaitent dans le fond de leur cœur que l'âme soit mortelle , cela ne me surprend pas. Que les Prélats , qui ont fait servir leur rang & leurs revenus à contenter toutes leurs passions , à sa-

(1) Et metus ille foras præcep̃s Achierantis
agendus

Funditus , humanam qui vitam turbat ab
imo ,

Omnia suffundens moris nigrore , neque
illam

Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

Lucret. de Rerum Nat. Lib. III.

tisfaire leur haine , leur jalousie & leur
 ambition , tâchent de se persuader que la
 mort est la fin de l'esprit , ainsi que du
 corps , il n'y a rien en cela de bien extraor-
 dinaire. Que les Souverains , qui ont ty-
 rannisé leurs peuples , qui se sont nourris
 du sang de leurs sujets , & défaltérés de
 leurs larmes , soient bien aises que l'im-
 mortalité de l'ame soit une chimere , cela
 est très-naturel. Que les Ministres d'Etat ,
 qui ont abusé de leur crédit , qui ont
 trompé leurs maîtres , qui ont volé & pillé
 les particuliers , soient charmés d'être
 anéantis entièrement à leur mort , c'est
 une suite nécessaire de leur maniere de vi-
 vre. Mais qu'un honnête homme , qu'un
 Philosophe , dont les jours se sont écoulés
 dans la recherche de la vérité , qui a em-
 ployé tous ses soins à détruire la supersti-
 tion , qui a démasqué le vice , qui a ho-
 noré la Divinité & respecté son prochain ,
 soit troublé par l'appréhension de la mort ,
 la chose n'est pas possible. Il regarde l'im-
 mortalité de l'ame comme le bien le plus
 parfait , il goûte d'avance la satisfaction
 qu'il aura de jouir éternellement des biens
 qui sont réservés aux honnêtes gens.

458 LETTRES CABALISTIQUES ,

„ Les peines de l'Enfer , dit un de plus
 „ illustres Philosophes modernes , ne re-
 „ gardant que les impies & les scélérars ,
 „ pourquoi doit-on chercher à en détruire
 „ la croyance ? Il faut plutôt s'efforcer de
 „ l'établir solidement , afin qu'elle soit
 „ comme un vautour qui ronge le cœur
 „ des criminels , & qu'elle les suive par-
 „ tout , ainsi qu'une furie attachée à leur
 „ personne. S'ils veulent se délivrer de
 „ cette frayeur , s'ils souhaitent que la
 „ crainte des Enfers ne trouble point leur
 „ vie , qu'ils deviennent vertueux. Alors ,
 „ bien loin que la croyance de l'immorta-
 „ lité de l'ame diminue leurs plaisirs , elle
 „ servira à les augmenter ; ils craindront
 „ autant d'être désabusés de son immorta-
 „ lité , qu'ils souhaitent son anéantisse-
 „ ment (1). „ Si je me trompe , dit Cice-
 „ ron , en admettant l'éternité future de l'a-
 „ me , je suis charmé de me tromper , & je
 „ ne veux point me délabuser de mon erreur

(1) Deinde , cum inferorum poenæ , qualescum-
 que eæ sint , non nisi malos , improbos , injustos ,
 scelestos , attineant , quid necesse est illos eximi
 poenarum hujusmodi motu ; cum hæc sit qualis
 justitiæ pars , ut hocce immani quasi vulture sul-
 pectore atq; habitante tundantur ; ac nulla sit tam

pendant que je vivrai. Lorsque je serai mort , s'il est vrai que l'ame péricisse , je ne craindrai point que les Philosophes , qui ont soutenu cette opinion , & qui ont terminé leur course , se moquent de ma fausse crédulité dans l'autre Monde (1).

Aux réflexions de Cicéron , permets , sage & savant Abukibak , que j'en ajoute quelques-unes de Sénèque. Ce Philosophe se plaint à un de ses amis de ce qu'il l'avoit empêché de croire l'immortalité de l'ame , en lui donnant de fortes raisons de sa mortalité. » Vous m'avez , lui dit-il , fait perdre tout le plaisir que me donnoit un » songe aussi flatteur. C'étoit pour moi » une satisfaction infinie de croire tout ce » que disent plusieurs grands hommes de

Fera Erynnis , nulla sit tam feralis Enyo , quam adversus illas invocanda non sit quandiu illa patrant , ob quæ poenas metuunt ? Quod si liberati hoc metu exoptant pravitatem igitur exuant , & à flagitiis desinant , Philosophiæ Epicuri Syntagana , cum Refutationibus &c. Per Petrum Gassendum , pag. 29. Edit. Hag. in-4.

(1) Si in hoc erro quod animas hominum immortales esse credam , libente erro : nec mihi hunc errorem quo delector , dum vivo , extorqueri volo. Sin mortuus , ut quidam minuti Philosophi censent , nihil sentiam , non vereor ne hunc errorem meum mortui Philosophi derideant, Cic. de Senect. ad finem.

» de l'éternité de l'ame. Je goûtois avec
 » douceur des opinions qui promettoient
 » plutôt qu'ils ne les prouvoient (2).

Toutes les personnes , à qui la vertu sera chere , penseront de la même maniere que Ciceron & Sénèque ; & quand il seroit vrai que tout périt avec le corps , elles ne voudront point recevoir , tandis qu'elles vivront , un sentiment aussi mortifiant. Est-il rien en effet de si cruel que de penser qu'on rentrera pour toujours dans le néant, qu'après avoir pensé, & pensé d'une façon aussi distincte & aussi claire , on sera à jamais privé de ces deux avantages ? Il

(1) Quomodo molestum est jucundum somnium videnti qui excitat, aufert enim voluptatem etiam si fallam, effectum tamen veri habentem; sic epistola tua mihi fecit injuriam. Revocavit enim me cogitationi aptæ traditum, & iterum, si licuisset, ulterius juvabat de æternitate animorum quærere, imo me hercule credere. Credebam enim facile opinionibus rem magnorum virorum gratissimam promittentium magis, quam probantium. Dabam me spei tantæ. Jam enim fastidio mihi, jam reliquias ætatis infractæ contemnebam in immensum illud tempus, & in possessionem omnis ævi transitoris, cum subito experrectus sum epistola tua accepta, & tam bellum somnium perdidici, quod repetam si te dimisero & redimam. Seneca, Epistola CII.

est des moments , sage & savant Abukibak , où je suis si peu épouvanté de la mortalité de l'ame , qu'il faut , pour calmer la douleur que m'inspire cette pensée , que je recoure aux preuves de son éternité ; que je m'en serve pour dissiper , le plutôt qu'il est possible , un doute que je trouve cent fois plus capable de troubler le plaisir , que la crainte des supplices & des peines réservés à ceux qui auront violé les principes de la justice & de l'équité.

Si les hommes , sage & savant Abukibak , étoient persuadés du dogme de la mortalité de l'ame , les Sciences & les beaux arts languiroient : ou plutôt seroient entièrement dans l'oubli. Nous vivrions presque tous comme des bêtes , uniquement occupés du moment présent ; nous ne nous embarrasserions guere de laisser après nous un souvenir illustre ; car quoiqu'en disent les Philosophes qui ont écrit le plus opiniâtement contre l'immortalité de l'ame , ce desir ardent qu'ils avoient de transmettre leur nom à la postérité , est une des plus évidentes preuves de l'immortalité de l'ame. Si nous devions

périr & être anéantis à la mort , il seroit impossible que notre esprit pût former un desir aussi ardent de se perpétuer dans celui de tous les autres hommes.

Epicure , ce grand adversaire de l'immortalité de l'ame , étoit en peine de sa réputation ; il travailla toute sa vie pour faire passer son nom à la plus reculée postérité , & lorsqu'il étoit à l'article de la mort , il se consolait de quitter cette vie (1) par l'assurance qu'il avoit que ses Ouvrages lui acqueroient une gloire éternelle.

Il faut donc avouer , sage & savant Abukibak , que cet amour de l'immortalité est une passion , qui fait une impression trop forte sur l'ame pour qu'elle n'ait rien de réel. La plus belle , la plus sensible , & j'ose ajouter la plus convaincante preuve de l'immortalité de l'ame , c'est l'idée que nous avons de l'immortalité : car il est

(1) Voici les dernières paroles du Testament d'Epicure. Cum ageremus vitæ beatum , & eundem supremum diem , scribebamus hæc : Tanta autem vis morbi urgebat vesicæ & viscerum , ut nihil ad eorum magnitudinem posset accedere. Compensabatur tamen cum his omnibus animi lætitia , quam capiebam memoria rationum inventorumque nostrorum. Diogen. Laert. de Vita Philosophi. in vita Epicuri. Lib. X. pag. 413.

constant que l'esprit apperçoit cette immortalité, quoiqu'il ne la comprenne point clairement; une conviction intuitive l'assure qu'il ne doit pas craindre d'être anéanti. Il est certains moments, où les plus grands Epicuriens abandonnent leur système; leurs ames se révoltent, malgré le joug où les fausses raisons & les préjugés les soumettent, contre un système, dont la suite aussi mortifiante.

Spinosa, qui soutenoit avec entêtement la mortalité de l'ame, souhaitoit vingt fois dans la journée qu'elle pût être immortelle. Avidé de gloire, & ambitieux d'acquérir une grande réputation, il pensoit sans cesse au bonheur dont l'esprit jouiroit, s'il étoit vrai qu'il pût être éternel. S'il crut qu'il périssoit avec le corps, ce fut beaucoup plus par prévention que par une conviction parfaite.

Les Philosophes Epicuriens prétendent que „ si l'immortalité étoit le partage de
 „ notre ame, bien loin qu'elle soupirât
 „ de douleur dans le temps de sa dissolution, elle devroit au contraire regarder son départ comme un bonheur qui
 „ lui fournit le moyen de quitter, ainsi

» que le serpent , une dépouille vieille &
 » incommode (1) » La crainte , sage
 & savant Abukibak , que l'ame fait pa-
 roître en quittant le corps , est un senti-
 ment intérieur qui marque clairement son
 immortalité. Elle craint alors un passage
 qu'elle regardoit autrefois comme sa fin ;
 une idée de son éternité innée & attachée
 à son essence , se fait sentir. Tel , qui
 pendant sa vie se figuroit d'être convaincu
 que la nature de son ame étoit dans son
 sang , & par conséquent périssable , trem-
 ble à l'heure de la mort & reconnoît com-
 bien il étoit peu assuré de son opinion.
 Les faux raisonnemens , les illusions , les
 apparences fortes si l'on veut , s'évanouis-
 sent ; il ne reste que le souvenir des cri-
 mes & la crainte de la punition.

Je suis assuré , sage & savant Abuki-
 bak , qu'il n'est aucun Epicurien qui meu-
 re parfaitement convaincu de ses opi-
 nions. Spinoza prouve cette vérité , il étoit

(1) . . . Quod si immortalis nostra foret mens,
 Non jam se moriens dissolvi conquereretur ,
 Sed magis ire foras , vestemque relinquere ut
 anguis ,
 Gauderet , prælonga senex aut cornua cervus ,
 Lucret. de Rer. Nat. Lib. III.

en mourant si peu assuré dans ses sentimens, qu'il refusa de voir aucun Ministre, par l'appréhension de montrer quelque foiblesse & quelque incertitude sur le systême qu'il avoit établi; mais il prenoit en vain ces précautions. Il sentoit malgré lui des preuves de cette immortalité qu'il avoit combattue, & son doute étoit la première peine de ses opinions.

Evitons donc soigneusement, sage & savant Abukibak, de donner quelque croyance à un systême qui ne peut nous rendre heureux, ni dans ce Monde-ci, ni dans l'autre. Quand il seroit vrai que nous serions dans l'erreur, nous serons après la mort dans le même état que les Epicuriens, & nous aurons pendant la vie joui d'une félicité & d'une satisfaction qui leur est inconnue.

Je te salue, sage & savant Abukibak,





L E T T R E L X I I.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE ne saurois approuver , sage & savant Abukibak , la délicatesse outrée de certaines gens qui condamnent les Historiens qui ont rapporté avec naïveté les débauches & les crimes de plusieurs Princes , dont les vices ont étonné l'Univers. Je pense que la description des infâmies les plus criantes devient utile au bien de la Société , & qu'elle sert de frein aux mauvais Souverains ; il n'est point de Tyran qui ne craigne les reproches que lui fera la postérité , lorsqu'il voit les portraits odieux que Suetone & Tacite ont faits de quelques Empereurs Romains , & qui ne frémissent en examinant jusqu'à quel point il sera détesté.

Les Princes ne sont pas les seuls à qui les descriptions vives & peu flattées servent utilement , les peuples peuvent en profiter beaucoup. Ils connoissent par-là combien grandsont été les maux de plusieurs Na-

tions , gouvernées par des Souverains injustes , cruels , lascifs , impudiques , & ils rendent graces à Dieu de celui qu'il lui a plu leur donner. S'il est bon ; s'il est quitable , ils le servent avec plus d'amour & de fidélité ; s'il n'a que des qualités médiocres , ou si les bonnes sont balancées par les mauvaises , ils supportent ses défauts avec patience , en songeant qu'il y en a eu qui ont été cent fois plus mauvais & plus méprisables.

En soutenant , sage & savant Abukinak , que les Historiens rendent un grand service à la Société civile par les portraits odieux qu'il font des vices & des debauches des Tyrans , je ne prétends point établir qu'il soit permis d'inventer des faits qui n'ont jamais eu aucune réalité , & qu'il soit équitable de surcharger ceux qui sont arrivés. Il s'en faut bien que ce soit - là mon sentiment , je soutiens au contraire , que lorsqu'on agit d'une manière aussi peu sensée , ou nuit au public , au lieu de le servir ; car en se laissant emporter à une passion aveugle & en prêtant des actions fausses à des personnes qui ne les ont jamais commises , on diminue le

168 LETTRES CABALISTIQUES ,
crédit des Historiens sage & impartiaux ,
& bien des gens peuvent se figurer que
puisque'on a inventé des calomnies pour
augmenter l'honneur qu'on avoit pour la
mémoire d'un Prince , ou peut agir de
même pour fléchir celle d'un autre.

Je ne saurois par exemple , approuver
bien des choses qu'ont dit d'Eliogabale
plusieurs Historiens , Je ne doute pas un
seul instant que ce Prince n'ait été un
monstre d'impudicité ; mais je ne puis
croire qu'il ait fait toutes les extravan-
ces que Lampride , Spartian , Aurele , Vic-
tor , Eutrope & plusieurs autres en racon-
tent.

Deux raisons me font soupçonner que
la moitié des actions qu'on lui attribue ,
sont outrées , & qu'en les rapportant , on
a mêlé le faux avec le vrai. La première ,
c'est qu'il est impossible qu'un homme qui
n'est pas entièrement fou , ait pu les com-
mettre ; la seconde , c'est que s'il les avoit
exécutées, le peuple n'eût pas souffert qu'il
les eût réitérées plusieurs fois.

Pour mieux sentir la vérité de mon rai-
sonnement , il ne faut que parcourir les
folies qu'on attribue à Eliogabale , & con-
sidérer

fidérer en même temps que tous les Historiens qui les rapportent , ne disent point que ce Prince fût insensé. Ils rejettent toutes les fautes sur son amour outré pour les femmes , & sur son caractère impudique. Comment auroient-ils pu faire passer cet Empereur pour un fou ; puisqu'ils conviennent qu'il fut si bien ménager les troupes Romaines & à quérir leur amitié , soit par les manieres généreuses , soit par le nom d'Antonin qui leur étoit extrêmement cher , & qu'il s'étoit donné fort à propos , qu'elles l'é lurent pour leur Prince ? Est-il probable de vouloir qu'un homme qui n'obtient l'Empire que par sa politique , soit un homme privé du sens commun ? Or , il faudroit qu'Eliogabale l'eût été , s'il avoit fait tout ce qu'on lui impute. Examinons quelques-unes de ses actions.

On dit qu'il établit dans Rome un Sénat de femmes , qui decidoit de toutes les affaires qui concernoient le beau sexe. Ce prétendu Sénat , dont les Historiens ont fait tant de bruit , pourroit bien n'avoir été établi que comme un Tribunal dont la juridiction ne s'étendoit que sur la galanterie. On en a vu de cette espece

pendant long-temps en Provence , & la *Cour d'Amour* est connue de tous ceux qui ont une légère teinture de l'Histoire. Je croirois donc assez volontiers qu'Eliogabale avoit institué un Sénat de femmes , auquel les Ecrivains ont attribué bien des choses imaginaires. Si cet Empereur eut été moins adonné à ses plaisirs , peut-être n'eût-on jamais parlé de ce Parlement féminin , que comme d'un badinage & d'une plaisanterie. Voyons un autre fait . On rapporte qu'Eliogabale se promenoit dans les rues de Rome dans un char , traîné par des lions privés. Cela me paroît très-possible , & de nos jours , sans être Empereur ni Souverain , on voit à Londres & à Paris beaucoup de gens qui prennent plaisir à se faire traîner par des gros dogues dans de petits chariots. Mais l'on ajoute qu'Eliogabale couroit souvent toute la ville dans un char auquel quatre femmes toutes nues étoient attelées en guise de juments , qu'il conduisoit lui-même dans un état aussi indécent. J'avoue que ce sont-là des Histoires auxquelles je n'ajoute foi qu'avec peine. Si l'on disoit simplement qu'il a fait une fois dans

sa vie une pareille extravagance , je pen-
serois qu'étant ivre , il n'est pas impossi-
ble qu'il se soit porté jusqu'à cet excès ;
mais l'on prétend qu'il étoit coutumier de
faire ces sortes de promenades. Je deman-
de ce que l'on diroit de tous les pays de
l'Europe , où l'on a pour les Princes le plus
profond respect , si l'on voyoit un Monar-
que nud dans un phaëton , courant les
rues de sa capitale , traîné par deux Ita-
liennes à croupe maigre & dure , ou par
deux Flamandes à gros tetons & fesses
tremblantes ? Le peuple ne sortiroit-il pas
de son aveuglement ? Ne reconnoîtroit-il
pas combien un Prince qui fait de pareil-
les infamies , est indigne de les comman-
der ? Ne se souleveroit-il pas ? Je veux
que la première fois sa surprise ne fût mê-
lée que d'indignation , il est certain que
la seconde seroit bientôt suivie par la fu-
reur , & qu'il lapideroit peut-être un im-
pudique fanatique.

Les Turcs ont pour les Empereurs une
soumission qui tient plus de l'esclave que
d'un simple sujet ; cependant qu'arriveroit-
il à un Grand-Seigneur qui se promeneroit
dans Constantinople , traîné par des Géor-

giennes toutes nues ? Je suis bien assuré qu'à sa première sortie dans un pareil équipage , les Jannissaires lui ôteroient non seulement l'envie , mais même le pouvoir d'en faire une seconde.

Convenons donc , mon cher Abukibak , qu'il est impossible qu'il n'y ait quelque chose d'outré dans le reproche que les Historiens ont fait à Eliogabale.

Celui d'avoir débauché une Vestale me paroît beaucoup plus vraisemblable. On a voulu cependant rendre cette action plus odieuse qu'elle ne l'étoit ; car enfin , quelque crime qu'il y ait à séduire une Vierge , combien n'y a t-il pas eu de gens dans ces derniers temps , qui ont abusé de jeunes Nonains , auxquels on n'a point donné tous les noms injurieux qu'on a prodigués à Eliogabale. Si cet Empereur n'eût pas eu le sort de tous ceux dont on hait la mémoire , & on eût peut-être plaisanté sur son crime , comme on a badiné sur celui de plusieurs Moines égrillards , qui ont fait servir maintes Religieuses à la propagation du genre humain. Il y auroit un nombre de gens qui traiteroient de bagatelle la séduction de la Vestale ; & le

pis qu'il pût en arriver à Eliogabale , ce seroit de donner matiere à quelque Poëte d'en faire un conte dans le goût de ceux de la Fontaine. Si l'on faisoit des déclamations contre tous ceux qui ont obtenu des faveurs d'une belle recluse, on verroit autant d'*invectives* & de *Philippiques* , qu'on voit de Livres mystiques ennuyeux , & de Romans mal écrits

On reproche encore à Eliogabale la somptuosité & la profusion dans ses repas. Je conviens qu'il étoit extrêmement sensuel & voluptueux , je condamne sa gourmandise , je la déteste si l'on veut ; mais je ne puis m'empêcher de rire des fables ridicules qu'on raconte à ce sujet. On veut qu'il fit servir ordinairement à sa table des pâtés de langues de paons & de rossignols ; que ne disoit-on , pour rendre moins absurde un pareil conte , que du temps de ce Prince les rossignols étoient aussi communs que les poules , & que charmés de l'honneur d'être mangés par un Empereur Romain , ils venoient de toutes les parties de l'Univers se rendre à Rome ? Cependant quand on supposeroit qu'ils auroient eu cette attention , ils

174 LETTRES CABALISTIQUES ,
n'auroient pu long-temps fournir à la
quantité qu'il en falloit : il ne reste d'autre
ressource que d'assurer que les langues de
rossignols croissoient de nouveau , comme
les herbes & les salades , lorsqu'elles
avoient été coupées. *Des Pâtés de langues
de rossignols !* Grand Dieu ! Si quelqu'un
écrivait aujourd'hui une pareille fable , &
qu'il ne prît pas la précaution d'avertir
qu'il n'exige d'autre croyance de ses Lec-
teurs que celle qu'on donne à des contes
de Fées , que ne diroit-on point de lui ?

Je ne m'étonne point que quelques
Auteurs aient voulu nourrir Eliogabale de
langues de paons & de rossignols , puis-
qu'ils ont fait donner aux Lions de ce
Prince des geais & des faisans pour unique
nourriture. Il falloit que ces Lions eussent
peu d'appétit , ou il étoit aussi difficile
de pourvoir à leur table qu'à celle de leur
maître.

Les libertés qu'Eliogabale prenoit avec
des bouffons & des farceurs qu'il entrete-
noit , ont été justement condamnées. Rien
n'est plus indigne de la majesté d'un Sou-
verain , que de se faire une occupation
journalière d'être témoin des extravagances

ces d'une troupe de faquins , qui n'ont que le talent d'avilir l'humanité & de la rendre méprisable. Une bête ne cherche point à faire rire une autre bête en se rendant ridicule : jamais l'on ne vit un âne , pour gagner les bonnes grâces d'un cheval , faire quelque saut comique , ou quelques grimaces risibles. En blâmant les Souverains qui s'abaissent jusqu'au point de favoriser les bouffons & les baladins , je prétends qu'on n'a pas été en droit de reprocher avec tant d'aigreur à Eliogabale, ce qu'on a pardonné & toléré dans tant d'autres Princes ; car il n'agissoit point avec ces farceurs d'une manière cruelle , telle que l'a été celle de Néron & de quelques autres tyrans. Il se contentoit de se divertir à leurs dépens par quelques plaisanteries : quelquefois il faisoit servir des mets très-délicats , & peu de jours après , il les faisoit asséoir autour d'une table où les mêmes mets étoient représentés en marbre. Il obligeoit les bouffons à boire aussi copieusement que s'ils eussent bien mangé , & qu'ils se fussent trouvés à un véritable festin. Je conviens qu'il y a dans ces actions peu de décence & de gravité ,

& qu'elles sont même extravagantes ; mais enfin le sont-elles assez pour avoir occasionné tout ce que l'on a dit d'Eliogabale ! Combien de Souverains n'y a-t-il pas eu qui ont fait des choses aussi peu dignes de la majesté de leur rang , & auxquels on les a pardonnées comme des faillies enjouées ? On est même allé quelquefois jusqu'à leur accorder le nom d'aimable.

L'histoire la plus surprenante qu'on ait écrite d'Eliogabale , & qui , à mon avis , doit être regardée comme une fiction de Poète , plutôt que comme une chose arrivée réellement , c'est l'opération qu'on veut que ce Prince se soit fait faire pour devenir femme. On prétend qu'il fit assembler les plus habiles Médecins & Chirurgiens , & qu'il leur promit de grandes récompenses , s'ils pouvoient changer son sexe. Le miracle qu'il exigeoit des disciples d'Hypocrate , étoit assez considérable pour devoir les bien payer , s'ils pouvoient réussir. Faire une jeune pucelle d'un vieux débauché , c'est-là une métamorphose assez difficile : cependant quelques Auteurs assurent qu'il y eut des Chirurgiens qui entreprirent de l'exécuter ; mais que ce fut au

grand détriment d'Eliogabale , auquel on ôta bien le sexe masculin , mais à qui l'on ne put jamais former le féminin. L'ouverture qu'on lui fit à la place des parties qu'on avoit enlevées , ayant fort mal réussi , il fallut qu'il prît patience , & que ne pouvant être femme qu'à demi , il se contentât désormais de se donner le nom de Bassiane , au lieu de celui de Bassian qu'il portoit avant l'opération.

En vérité , ne faut-il pas être bien imbécile pour croire qu'un homme , qui , tout vicieux qu'il est , n'est point privé du sens commun , aille se figurer de vouloir devenir femme , & se fasse faire une blessure aussi infructueuse & aussi inutile que celle qu'on veut qu'Eliogabale ait ordonné qu'on lui fît ? Quoi ! un homme qui aimoit si fort les plaisirs de l'amour , & qui se feroit si bien & si avantageusement du sexe masculin , aura livré à un raloir tout le bonheur & la félicité de sa vie , uniquement par la fantaisie de ressembler à ces femmes qu'il chérissoit tant ? Cela est absurde , je ne saurois croire ce que disent les Auteurs d'un fait aussi opposé à la raison , & , j'ose dire , à l'évidence.

H 5

178 LETTRES CABALISTIQUES ,
Eliogabale s'habilloit souvent en femme ,
il se fardoit , & il imitoit toutes leurs
manieres. Quelqu'un aura dit qu'il ne
manquoit à cet Empereur , pour être fem-
me entièrement , que de se faire enlever
les parties qui le faisoient homme. Un
Ecrivain aura outré cette pensée , & d'un
coup de plume , il aura lui-même fait
l'opération à Eliogabale. Dix autres Au-
teurs auroient copié ce premier ; voilà
comme les mensonges se perpétuent.

Je te salue , sage & savant Abukibak.

LETTRE LXIII.

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux Ben
Kiber.*

À U penses si sagement , mon cher ben
Kiber , que tu n'as point besoin de mes
avis pour te conduire, Souffre cependant
que je te communique , non pas en maî-
tre , mais en ami , quelques réflexions
que j'ai faites sur les desirs frivoles que
forment presque tous les hommes. Ils
passent leur vie à souhaiter ce qu'ils n'ont

point , & ne font aucun cas de ce qu'ils possèdent. Il arrive que lorsqu'ils meurent, au lieu de dire qu'ils ont vécu , ils doivent dire qu'ils ont souffert , puisque rien n'est plus dur que d'envier sans cesse un bien qu'on ne peut obtenir.

Si nous réfléchissons sur la plupart des choses que nous désirons , nous reconnaitrons que si nos souhaits étoient accomplis , peut-être nous arriveroit-il autant de mal que nous en espérons de bien. Nous nous trompons souvent sur nos propres intérêts : celui qui gouverne l'Univers, les connoît bien mieux que nous-mêmes. Résigné , mon cher ben Kiber , à sa volonté toute-puissante , je me soumets sans peine à tout ce qui m'arrive. Je sais que mes souhaits ne changeront point mon sort , j'évite , autant que je puis , d'en former d'inutiles. Pour me fortifier & m'entretenir dans ces principes sages , je repasse souvent dans mon esprit qu'il n'est aucun bien qui ne pût m'être très-nuisible dans la suite.

Ce que je dis paroît d'abord absurde , ou semble pour le moins un paradoxe des plus outrés ; rien n'est cependant plus vé-

ritable. Qu'y a-t-il, par exemple, qui soit plus naturel que de regarder la santé du corps comme une chose essentielle à la durée de la vie ? Une constitution forte & vigoureuse est pourtant moins avantageuse qu'une médiocre, & sujette de temps en temps à quelques incommodités. Hypocrate assure qu'il n'est rien de si dangereux que de jouir d'une santé trop parfaite (1), parce que la Nature ayant atteint le plus haut degré, & ne pouvant aller plus loin, il faut nécessairement qu'elle s'affoiblisse, & qu'elle perde de ses forces ; & c'est ce qui cause les maladies promptes, dangereuses, & ordinairement mortelles. Rarement voit-on un homme d'un tempérament délicat mourir de mort subite, & être sujet à des apoplexies, ou à de pareilles incommodités. D'ailleurs, il semble que plus on a de la force & de la vigueur, moins on cherche à ménager sa santé. Presque toutes les personnes, qui pendant les premières années ont été d'un tempérament robuste, l'ont rendu plus foible que celui des gens qui n'avoient qu'une vigueur

(1) *Habitus, qui ad summum bonitatis attingunt, periculosi*, Hipocrat. Aphor. III. Sect. II.

médiocre , parce que ces derniers sont attentifs à ne rien faire qui puisse leur nuire. Ils craignent de n'entreprendre quelque chose au-dessus de leurs forces , ils veillent à leur conservation , & vieillissent ordinairement davantage que ceux qui par leur bonne constitution patoissent ne devoir jamais mourir. Platon me paroît très-fondé , lorsqu'il a soutenu que les hommes les plus robustes n'étoient pas les plus estimables ; mais bien ceux qui possédoient les qualités de la beauté & de force dans un degré de médiocrité.

Puisque nous ne pouvons désirer la santé , sans courir le risque que l'accomplissement de nos souhaits ne nous nuise , quel est le bien qui ne puisse nous devenir funeste ? Parcourons les choses que les hommes souhaitent avec le plus d'ardeur , & nous trouverons par-tout des risques & des revers.

Un amant amoureux d'une maîtresse , belle , aimable , spirituelle , est beaucoup moins tranquille & moins heureux qu'un autre qui n'est attaché qu'à une personne laide. , ou d'une médiocre beauté. Il est accablé par le nombre de ses rivaux , qui

182 LETTRES CABALISTIQUES,
tous envient son bonheur , & qui tâchent
de le lui ravir , au lieu que l'autre jouit
en paix de sa conquête.

Un mari est dans le même cas qu'un
galant. Si son épouse est belle , chacun
s'empresse d'en être écouté. La Fontaine a
eu raison de dire que

Cocuage & beauté logent souvent ensemble.

Cependant chacun souhaite d'être aimé
d'une belle femme. Un homme à marier
prie tous les jours le Ciel de lui destiner
une compagne remplie de charmes , celui
qui a épousé une femme laide , fait sou-
vent des vœux pour qu'elle lui laisse par
sa mort le moyen d'en prendre une jolie.
Il ignore son bonheur , il envie un bien
dangereux , pire que le mal qu'il se figure
de souffrir.

Une personne sensée , mon cher ben
Kiber , ne sera jamais fâchée d'être le mari
d'une femme qui ne soit pas jolie , pourvu
qu'elle n'ait rien de dégoûtant. J'ai été le
témoin à ce sujet de la sage répartie d'un
Philosophe. Il avoit épousé une jeune per-
sonne assez laide , un homme , la voyant
pour la première fois dans une assemblée ,
& ne la connaissant point , s'adressa à lui

pour savoir qui elle étoit. « Quelle est
 » cette femme si laide , lui demanda-t-il ?
 » C'est mon épouse , répondit avec beau-
 » coup de sang froid le Philosophe. Je
 » suis charmé que vous ne la trouviez pas
 » belle ; j'aurai un rival de moins. Je
 » voudrois bien être assuré que tout le
 » reste des hommes pensât comme vous.

Convenons , mon cher ben Kiber , que
 ce mari raisonnoit très-sensément, & que de-
 sirer d'avoir une belle femme , souvent c'est
 souhaiter mille peines & mille inquiétudes.
 Poursuivons l'examen des principaux sou-
 haits des hommes.

Plusieurs demandent au Ciel avec ins-
 tance de leur donner des enfants. S'ils
 connoissoient les obligations , les soins ,
 les chagrins d'un pere de famille , ils bénir-
 roient souvent leur stérilité & celle de leur
 épouse. Quel est le sort d'un pere , à qui
 le Ciel donne un enfant enclin à des vices
 honteux ? Quelle douleur ne ressent-il pas
 des débauches & des crimes de son fils ?
 Est-il d'état plus triste que celui d'un chef
 de famille , qui , après avoir travaillé pour
 acquérir du bien à ses enfants , voit qu'il
 n'a travaillé qu'à leur fournir les moyens

pour être plus vicieux ? Combien de peres n'y a-t-il pas , qui demandent à Dieu la mort d'un enfant qui les déshonore , ou qui cherche à les déshonorer.

Je voudrois bien que ceux qui souhaitent si ardemment d'avoir une nombreuse famille , me disent quelle assurance ils ont que leurs enfants ne leur causeront pas un jour les plus mortelles douleurs ? Tel homme fait des neuvaines à tous les Saints , & gagne toutes les Indulgences pour obtenir un fils , qui feroit trois pèlerinages à pieds nus jusqu'à S. Jacques de Compostelle , pour n'en point avoir , s'il connoissoit le caractère, l'humeur & la méchanceté de celui qu'il aura.

Il est peu d'hommes dans l'Univers qui ne desirerent les richesses. Ce souhait est encore plus général que celui d'avoir des enfants ; il est ordinairement cent fois plus pernicieux. Le présent le plus nuisible que le Ciel puisse nous faire , c'est de nous accorder de grands trésors , presque toujours suivis de toutes les passions.

Ce marchand étoit sensé , lorsqu'il n'étoit riche que médiocrement. Il étoit occupé du soin de son commerce , il n'a-

voit point perdu le souvenir de son état, il vivoit comme il étoit décent qu'il vécût. Depuis qu'il a fait une grande fortune, non - seulement il ne connoît plus ses parents & ses anciens amis, mais il se méconnoît lui-même. Il est occupé à se faire donner des ancêtres par quelque aride & affamé Généalogiste; il se rend ridicule aux yeux de tous les gens sensés par les airs de grandeur qu'il affecte, & qui lui fient aussi peu harnois, garni d'or & de diamants à un âne. Il est inutile, non-seulement à sa famille qu'il réduira bientôt par ses folles dépenses dans une situation très-triste; mais encore à sa patrie qu'il servoit utilement lorsqu'il n'étoit que simple marchand, en travaillant à l'augmentation du commerce.

Ce Gentilhomme, qui vivoit il y a six ans dans une terre dont le revenu suffisoit à sa dépense & à son entretien, vient de recevoir un héritage considérable. Il a quitté sur le champ son ancienne & paisible demeure, où ses mœurs & sa probité n'avoient rien à appréhender. Il est arrivé à Paris, y a pris des équipages, des domestiques, un hôtel, & une maîtresse qui

va lui aider à manger les biens dont il a hérité ; & lorsqu'ils seront entièrement consumés , ceux qu'il avoit autrefois & qui lui suffisoient , auront le même sort : il sera réduit à l'aumône , pour avoir été trop riche. S'il avoit toujours eu un bien médiocre , il n'auroit jamais connu l'art & le moyen de se ruiner.

Ce Prêtre vivoit pieusement , lorsqu'il n'avoit qu'un simple Bénéfice. Depuis qu'il qu'il a été nommé à une Abbaye , ses mœurs sont changées. Il a quitté le Bréviaire pour le vin de Champagne , & le Missel pour la fillette. Quand il n'avoit qu'un revenu médiocre , il ne songeoit point à des plaisirs qu'il n'eût pu goûter ; actuellement il en est entièrement occupé. A peine se souvient-il de son état : il veut du moins en rendre aimables & gracieuses toutes les fonctions , il dit encore la Messe deux ou trois fois l'année pour s'amuser.

Cet Evêque auroit été un excellent Prélat , s'il eût été nommé à un Evêché de huit mille livres de rente , éloigné de cent lieues de Paris. Il en a un de soixante ou de quatre vingt , qui n'est qu'à une jour-

née de la Cour ; il fixe son séjour à Versailles. Le successeur des Apôtres se fait courtisan : au lieu de prêcher & de donner des bénédictions dans son diocèse , il fait des compliments & des révérences dans l'anti-chambre du Ministre.

Les honneurs , les dignités sont aussi dangereuses que les richesses , & ne changent pas moins les inclinations & les mœurs. Voyons un Seigneur qui n'est que simple particulier à Paris , nous le trouverons doux , poli & civil. Examinons-le à Versailles , où il devient esclave du Ministre , ainsi que tous ceux qui sont attachés à la Cour , il est souple , insinuant & affable. Suivons-le dans son Gouvernement , où sa charge lui donne le droit de commander , il est fier , hautain , impérieux , & à peine daigne-t-il parler à ceux qui l'environnent. Il joue à cinquante ou à cent lieues de Versailles , le personnage d'un Roi de Théâtre , aussi parfaitement que le rôle d'esclave lorsqu'il est sous les yeux du Monarque.

Cet Officier étoit aimé des troupes lorsqu'il n'étoit que Lieutenant-général , il en est haï depuis qu'il est Maréchal ;

Quelle est donc la raison de l'inconstance des soldats ? Le changement d'humeur & de caractère du Général. Le Bâton l'a rendu dur , fier , insupportable à tous ceux qui sont obligés d'avoir affaire à lui ; il auroit toujours été aimé , s'il n'avoit jamais été Maréchal de France.

Un autre Lieutenant-général étoit estimé , on le regardoit comme un homme capable de remplir les premiers emplois militaires ; on le citoit comme un des meilleurs Officiers de l'Europe ; le Prince , le ministre , la Cour étoient également ~~provenus~~ en sa faveur. Le Général en chef meurt , il lui succède. Sa réputation tombe , son mérite s'évanouit ; cet homme qu'on estimoit , perd la carte dans les moindres occasions. Il croit toujours avoir le Prince Eugene à ses trousses , une marche de quarante lieues est à peine capable de le rassurer. Lui parle-t-on , il ne répond point ; lui demande-t-on ses ordres , il pleure. Le Souverain est instruit de ses pleurs , il en connoît tout le danger pour l'armée & pour le Royaume , il rappelle le Général , & lui permet de vivre tranquille à Paris , & de s'y amuser à

régler l'épaisseur & la hauteur des murailles des villes & des citadelles. Tandis que cet Officier avoit occupé le second rang , il avoit trompé l'Europe entière , le Bâton de Maréchal de France a fait connoître que son véritable talent étoit celui d'obéir , & de ne jamais commander.

Plus je fais attention , mon cher ben Kiber , aux biens que nous désirons ardemment , plus je me persuade que nous devons craindre que la Providence ne contente nos souhaits téméraires. Laissons-la agir , sans la fatiguer par nos demandes ; elle fait bien ce qu'il nous faut. Réfléchissons sans cesse , pour modérer nos saillies d'ambition , que le Marchand , le Gentilhomme , le Prêtre , l'Evêque , le Courtisan & le Guerrier , trouvent souvent leur malheur dans ce qu'ils pensoient devoir faire toute leur félicité.

Le Savant n'est pas exempt d'essuyer le même sort , & la science , mon cher ben Kiber , est quelquefois un présent du Ciel aussi nuisible que les richesses. Spinoza , Berigard , Vanin , Pomponace , & tant d'autres Philosophes n'eussent jamais donné dans l'Athéisme , s'ils ne s'étoient appli-

190 LETTRES CABALISTIQUES ;
 qués à l'étude. Leurs connoissances ont été
 la cause de leur perte. *Evanescent in cogi-
 tationibus suis*. Combien d'autres Savants
 ont été malheureux par d'autres motifs ?
 Les uns ont souffert toute leur vie , & ont
 été dans la misere. S'ils se fussent appliqués
 à toute autre chose qu'à la lecture, ils n'au-
 roient point été à la veille de mourir vingt
 fois de faim. Les autres se sont attirés des
 ennemis redoutables ; ils n'ont pu dire la
 vérité , sans révolter une foule de gens
 intéressés à soutenir le mensonge. Si de
 Thou eût écrit une Histoire aussi fausse ,
 aussi pitoyable , & aussi menteuse que l'est
 la *Continuation de l'Histoire d'Angleterre de
 Rapin Thoiras* jamais Jésuite Moine , ou
 Ultramontain ne se fût avisé de l'injurier.
 Si l'Auteur des *Lettres Juives* n'eût jamais
 fait qu'une insipide compilation de gazet-
 tes, telle que celle que donne tous les mois
 le compilateur de l'*Histoire de Danemarck*,
 jamais un tas de grimauds & de barbouil-
 leurs ne l'eussent ennuyé de leurs fades &
 rampantes rapsodies. La réputation de
 Voltaire fut la principale cause des enne-
 mis qu'il eut.

Les talents sont accompagnés de plu-

L E T T R E L X I V. 173

fiens choses qui en diminuent le prix , sur tout aux yeux d'un homme qui aime la tranquillité. Il est quelquefois plus heureux d'être aussi ignorant que l'Auteur des *Anecdotes Historiques & Littéraires* , que d'être aussi savant que l'illustre Bayle. Ce dernier fut persécuté pendant toute sa vie ; l'autre ruine des Libraires , tue les malades , accable le Public , & personne ne lui dit mot.

Je te salue mon cher ben Kiber.



L E T T R E L X I V.

Le Cabaliste Abukibak , au sage Ben Kiber.

Lorsque je réfléchis , mon cher ben Kiber , sur la conduite de la plus grande partie des hommes , j'excuse , & même peu s'en faut que je n'approuve les actions & la façon de penser de quelques personnes , auxquelles on donne le nom de *Misanthropes*. Le reproche qu'on leur fait , est une espèce d'éloge de leur vertu. Quel est le mortel véritablement vertueux , que les vices dont ce siècle est souillé , ne révol-

192 LETTRES CABALISTIQUES ;
tent & ne rendent sombre , chagrin & mélancholique ? C'est en vain qu'on prétend que dans tous les temps les hommes ont été à peu près les mêmes , & qu'on ne voit dans celui-ci que ce qu'on a vu dans les autres. Je soutiens que les foibles mortels n'ont jamais été aussi fous , aussi insensés , aussi vicieux & aussi dignes de pitié qu'ils le sont aujourd'hui. Il seroit à souhaiter qu'il eût dans toutes les Nations beaucoup de gens qu'on appelle *Misanthropes* , pour qu'elles pussent profiter des avis , des corrections , des plaisanteries & des invectives de ces Philotophes mélancoliques.

Oui , mon cher ben Kiber , je suis fermement persuadé que rien n'est si utile dans la Société civile qu'une bonne & nombreuse quantité de *Misanthropes* ; je les regarde comme les pédagogues & les précepteurs du genre humain. Une partie du monde étoit presque tombée dans l'enfance , & l'autre dans la phrénésie ; il faut mener les hommes , ou comme des enfants , ou comme des phrénétiques. Les simples Philotophes , les Sages , les Savants ne sont plus propres à leur servir de conducteurs , & il est nécessaire qu'il

y ait des gens d'un caractère plus singulier, plus vif & plus violent. Les précepteurs ordinaires n'étant plus de saison, il seroit bon qu'il y eût des censeurs & des correcteurs plus severes, en un mot des *Misanthropes*.

A quoi serviroient toutes les leçons de Sénèque & d'Epictète auprès d'un Petit-maître ? Pourroient-elles jamais le rendre sensé, & l'obliger à respecter le Public, & à ne point affecter de se rendre ridicule par des manieres aussi extraordinaires que bizarres ? Elles ne produiroient aucun effet sur lui. Ces Philosophes lui vanteroient en vain l'amour de la vertu, & lui peindroient vainement l'horreur du vice, il se moqueroit de leurs discours, les tourneroit en ridicule, & y répondroit peut-être en sifflant, ou en chantant un air de quelque Opéra nouveau. Mais un *Misanthrope*, accoutumé à dire durement des vérités nécessaires, est l'homme qu'il faut à un fat pour le faire rentrer en lui-même. « Vous avez, lui dira-t-il, des
» manieres qui s'amuse pendant un
» instant, & qui m'ennuient ensuite.
» Elles sont assez comiques pour exciter
» mes ris, mais trop fades pour pouvoir

» les faire durer. Vous n'êtes bon à voir
» qu'un moment ; encore faut-il que ce
» moment soit bien court. Voulez-vous ,
» continuera-t-il , que je vous parle fran-
» chement ? Je m'étonne que vos pareils
» ne se soient pas encore avisés de deman-
» der qu'on établit dans le Royaume des
» prix & des récompenses pour ceux qui
» sauroient se rendre les plus ridicules ,
» comme on en a fondé pour ceux qui
» savent le mieux faire des compliments.
» A tout prendre , vos manieres sont
» bien aussi ennuyeuses que les trois quarts
» des Discours Académiques. Si l'on éta-
» blissoit une assemblée où l'on recom-
» pensât les airs affectés , les façons de
» penser singulieres , je ne doute pas que
» vous ne fussiez un des premiers à res-
» sentir les effets d'une Société aussi utile.
» On couronneroit sans doute en vous le
» mérite supérieur que vous avez de vous
» disloquer successivement tous les mem-
» bres , de tordre la bouche , de rouler les
» yeux méthodiquement , de parler sans
» rien dire , de rire sans sujet , de vous
» affliger sans cause , & de mentir avec
» autant de confiance & de hardiesse ,
» qu'un autre qui dit la vérité ».

L E T T R E L X I V. 195

Ces plaisanteries sanglantes , mon cher ben Kiber , prononcées d'un ton moqueur , & tel qu'est celui d'un *Misanthrope* , font bien plus d'impression , touchent & remuent bien plus le cœur , que les plus beaux discours Philosophiques. Tous les Auteurs moraux , tous les Prédicateurs n'ont jamais guéri un Petit-maître de ses folies & le *Misanthrope de Moliere* a plus fait de bien à la France que les *Sermons de Bourdaloue* & les *Caractères de La Bruyere* : Puisqu' une simple copie a produit tant de bien , que ne devoit-on pas espérer des originaux ?

Les hommes agissent presque toujours dans toutes leurs actions par cet amour propre qui est inné avec eux, La meilleure maniere de les corriger , c'est de blesser leur vanité , de rendre ridicules leurs vices & leurs passions , de leur mettre nuement & hardiment devant les yeux les défauts qu'on leur trouve. Personne ne s'acquitte mieux de cela qu'un *Misanthrope* ; personne n'est donc plus utile au bien de la Société.

Lorsque je vois de ces gens , qui , sans s'embarrasser de ce qu'on dira d'eux , sans

craindre la haine de leurs concitoyens , de leurs collegues , de leurs camarades , frondent , condamnent , méprisent hautement tout ce qui est réellement mauvais ; je crois appercevoir des Médecins , qui , au milieu d'une foule de malades qui refusent de guérir par des moyens ordinaires , ont recours , pour les sauver , à la violence , & les forcent malgré eux de prendre des breuvages excessivement mauvais au goût , mais qui rétabliront leur santé.

Que l'on condamne tant qu'on voudra le caractère des *Misanthropes* , je soutiendrai toujours qu'il est presque impossible d'être parfaitement honnête homme sans un peu de *Misanthropie*. Regarderai-je comme une vertu la servile complaisance d'un courtisan , toujours prêt à approuver , non-seulement les sottises de son Prince , mais encore celles de tous ceux de qui il attend quelque bienfait ? Donnerai-je des louanges à un jeune Abbé , avide d'obtenir quelque Bénéfice , qui élève jusques au Ciel les bêtises de son Evêque , qui loue en lui des vertus qu'il n'eut jamais , & qui nomme charité la prodigalité , la simplicité & l'ignorance , & zèle divin , la colere &

le fanatisme ? Approuverai-je la fade adulation d'un Magistrat , qui , pour élever la fortune de ses enfants , n'ose condamner les injustes manœuvres des Jésuites , rend à la Société des honneurs dont elle fait qu'elle est indigne , flatte ses membres , & les appelle les défenseurs de la religion ; tandis qu'au fond du cœur sa conscience lui crie : *Que fais-tu , malheureux ? Penses-tu à ta conduite ? Ignores-tu que tous les malheurs de la France ne sont venus que par ceux que tu dis lui être si utile ?* Non , mon cher ben Kiber , je sens que ces différents caractères me révoltent. J'aime cent fois mieux celui d'un *Misanthrope* , d'un homme dur , severe , impatient , impoli même , & brusque si l'on veut ? mais pourtant droit , sincere , vertueux & incapable de mentir & de feindre.

Si dans les Cours des Princes il pouvoit s'y trouver un certain nombre de *Misanthropes* , quel bonheur ne feroit-ce pas pour tout le peuple ? Chaque Souverain auroit des organes certains , par lesquels il pourroit entendre parler la vérité. Un seul *Misanthrope* détruiroit dans un moment le mal qu'auroient pu faire dans un mois cin-

quante lâches flatteurs. Les Ministres , les Magistrats , les gens chargés des affaires trembleroient au nom du *Misanthrope* surveillant. « Gardons-nous , diroient-ils , de
 » malverser dans nos fonctions. Rien ne
 » peut arrêter ce terrible Oracle de la vérité. Bien-tôt il fera retentir sa voix ,
 » & elle ira se faire entendre jusqu'au
 » Trône ; le Souverain fera éclairci de
 » nos manœuvres secrètes. Si nous ne
 » craignons pas de violer les regles de
 » la vertu & de la bienfiance , craignons
 » du moins la langue du *Misanthrope* ; &
 » si nous ne pouvons pas être réellement honnêtes gens , tâchons de ne
 » rien faire qui lui fasse soupçonner que
 » nous ne le sommes pas.

Quel malheur la France n'eût-elle pas
 » évité , si lorsque des courtisans , intéressés à fomenter la guerre , persuaderent à François I. de passer dans le Milanès , un sage *Misanthrope* , peu soigneux de plaire par de basses flatteries , n'eût désabusé ce Prince de vouloir passer les Alpes , & lui eût montré sans ménagement toutes les suites que pouvoit avoir son entreprise ? Qu'un homme du caractère du feu Duc

de Montausier eût été pour lors utile à la Patrie !

Les *Misanthropes* ne seroient pas moins utiles au bonheur des Princes qu'à celui des peuples : ils apprendroient aux courtisans & aux sujets qu'ils doivent être uniquement attachés à leurs Souverains , sans partager leur zele & leur service entr'eux & leurs ministres. Je me souviens à ce sujet d'avoir lu dans quelque endroit un trait bien beau & bien singulier d'un *Misanthrope* de la Cour de Louis XII. Cet homme , qui avoit une charge assez considérable à la Cour , n'avoit jamais voulu marquer la moindre attention pour le Cardinal de Richelieu. » Je ne le crains ni ne l'estime , » disoit-il en parlant de ce Ministre. Je » suis au Roi ; je tâche de le servir le mieux » qu'il m'est possible ; je ne m'embarrasse » pas de la haine , ou de l'amitié des autres , » Une façon de penser aussi singulière piqua le Cardinal , qui attiroit à lui le plus de personnes qu'il pouvoit , & qui n'épargnoit rien pour augmenter le nombre de ses créatures. Il fit proposer par un de ses favoris à ce *Misanthrope* que s'il vouloit lui dire une fois simplement,

„ Monsieur , le Cardinal , je suis votre
 „ serviteur , & je vous prie de m'accorder
 „ votre protection ,, , il auroit soin de sa
 fortune , & seroit véritablement de ses
 amis. A cette proposition , le *Misanthrope*
 „ répondit qu'il étoit au Roi , & point à
 „ M. le Cardinal ; qu'il n'avoit besoin
 „ d'autre protection que de celle de son
 „ maître , & que quant à l'amitié de ce
 „ Ministre , il en faisoit si peu de cas , eu
 „ égard à celle du Roi , que si ce Prince
 „ lui ordonnoit de tuer M. le Cardinal ,
 „ il ne tarderoit pas un quart d'heure à
 „ l'expédier ,, . La seule *Misanthropie* est
 peut-être capable d'inspirer des sentiments
 aussi fiers , aussi nobles & aussi désintéres-
 sés. Je le répète encore , mon cher ben
 Kiber , pour être parfaitement honnête
 homme , il faut être un peu *Misanthrope*.

Au reste , par le nom de *Misanthrope* je
 n'entends point un phrénétique insupportable à lui-même & à tout le genre humain , qui hait les hommes , parce qu'ils sont hommes. Je veux que le sage mélancolique dont je parle , déteste les vices , plaigne les vicieux , & qu'en les reprenant , il ait pour but de les corriger. Entre un *Mi-*

Santhrope, tel que celui que nous dépeint Moliere, & ce fanatique Athenien dont Plutarque fait mention, il y a une différence bien grande. C'est à tort qu'on donna à Timon le nom de *Misanthrope*, on devoit le nommer *la Bête feroce* ou *l'Ours enragé*. Doit on encore regarder comme homme celui qui a plus de férocité que le lion le plus farouche, & de cruauté que le tigre le plus altéré de sang ? Le monstre humain dont nous parlons, demeureroit seul dans une maison de campagne auprès d'Athenes ; il n'alloit dans cette ville que pour parler à Alcibiade. Plusieurs personnes s'étonnant de la préférence qu'il donnoit à ce jeune Grec sur tous les autres hommes, lui en demanderent la raison.

„ Je parle, leur répondit-il, quelquefois
 „ à Alcibiade, prévoyant les grands maux
 „ qu'il causera un jour aux Athéniens.
 „ J'aime son caractère, parce qu'il pro-
 „ duira des troubles dans la République :
 „ ce n'est pas Alcibiade que je chéris dans
 „ Alcibiade, c'est le boutefeux & l'incen-
 „ diaire de la Grece.

La haine de Timon pour ses compa-
 triotes lui faisoit goûter avec plaisir tout

ce qui pouvoit leur être nuisible. On raconte que dans le jardin de sa maison de campagne il y avoit plusieurs fourches , auxquelles ceux que le désespoir forçoit à se donner la mort , alloient se pendre ordinairement. Ayant dessein de faire abattre ces fourches , & voulant faire élever un bâtiment au lieu où elles étoient , il alla auparavant à Athenes , & convoqua le peuple dans la place publique. Les Grecs surpris d'une pareille nouveauté , accoururent en foule : ils furent mal payés de leur curiosité. Timon leur annonça qu'ayant résolu d'abattre les fourches de son jardin dans quelque temps , il les en avertissoit , afin que si quelqu'un d'entr'eux avoit envie de se pendre , il songeât à n'en perdre pas l'occasion. Après cette belle & pathétique harangue , il congédia ses auditeurs. S'ils eussent bien fait , ils l'auroient empêché d'en faire une seconde dans le même goût , & l'eussent lapidé dans le même instant.

Il est des monstres d'inhumanité , qu'il faut étouffer le plutôt qu'il est possible , dans la crainte qu'ils ne communiquent leur venin & leur caractère à des personnes

nes qui ne sont déjà que trop enclins au mal par le tempérament. L'esprit de la plupart des hommes se porte aisément à l'extrême, il ne seroit pas étonnant que l'on eût vu dans l'ancienne Grece une Secte de phrénétiques, tels que l'étoit Timon. Que ne devoit-on pas craindre, lorsqu'on faisoit attention à l'établissement de la Secte des Cyniques ? Après qu'il s'étoit trouvé des gens assez fous, assez insensés pour pratiquer hautement, & à la vue de tout le Public, les actions les plus infames, il n'étoit pas impossible qu'il ne se formât quelque Société, composée de gens qui se feroient déclarés hautement ennemis mortels de tous les hommes, & qui ne leur auroient parlé que pour les exhorter à se pendre le plutôt qu'il leur seroit possible.

Convenons donc, mon cher ben Kiber, que si les Athéniens avoient agi sagement, ils eussent puni de mort la harangue impertinente de Timon. Avouons aussi qu'entre un furieux tel que lui, & un *Misanthrope*, il y a une différence infinie. Il haïssoit les hommes; l'autre ne hait que leurs défauts. Nous serions très-heureux, judicieux ben

Kiber , si nous pouvions avoir pour ami quelque sage *Misanthrope* , qui sans aucune complaisance nous reprît de nos fautes , & nous forçât de nous en corriger.

Je te salue , porte-toi bien , & aimes toujours la probité & la sincérité.



L E T T R E L X V.

Ben Kiber , *au Cabaliste Abukibak.*

JE pense , sage & savant Abukibak ; ainsi que toi , qu'il n'est rien de si utile au bien de la Société , au bonheur des peuples & à la fortune des Souverains que ces hommes rares & presque divins , dont rien ne peut ébranler la fermeté , & auxquels l'aveugle Public donné mal-à-propos le nom de *Misanthrope*.

Tel est le sort des véritables Sages , leurs plus belles actions ne sont souvent approuvées d'aucun particulier ; ils n'en doivent espérer d'autre récompense que la douce satisfaction de faire le bien , qui est le paiement des grandes ames , & le prix que la vertu est toujours sûre d'obtenir. Il arrive même

quelquefois que la vérité se fait jour ,
perce le nuage qui l'environne , & que le
Public reconnoît enfin que ce qu'il appel-
loit dureté , férocité , entêtement , étoit
fermeté d'ame , intrépidité , grandeur de
courage , & mépris généreux des honneurs
qu'on ne pouvoit conserver que par la
perte de sa sincérité & de sa candeur.
Quelle gloire ne fut-ce point à Guillaume
du Vair de se voir rendre les sceaux qu'on
lui avoit ôtés une année auparavant ; pour
n'avoir jamais voulu sceller des Lettres de
Duc & Pair pour le Maréchal d'Ancre , ni
une abolition pour un de ses Gentilshom-
mes.

Les Courtifans , fermes , sinceres & vé-
ridiques , sont d'autant plus respectables ,
qu'à la Cour les discours libres sont d'aussi
grands crimes que les actions les plus
énormes. Combien de favoris n'a-t-on pas
vus , & ne voit-on pas encore tous les
jours , disgraciés pour un seul mot ? Les
Princes sont ordinairement plus sensibles
aux paroles qu'aux actions , ils pardonne-
ront qu'on les ait mal servis dans plusieurs
occasions , & ils se souviendront éternel-
lement qu'on ait osé une seule fois leur
faire sentir leurs défauts.

Il seroit à souhaiter , sage & savant Abukibak , pour le bonheur du Public , qu'il y eût de vertueux *Misanthropes* , non-seulement parmi le peuple & parmi les Seigneurs ; mais encore chez les Savants. Rien ne seroit aussi utile que quelques Historiens , qui , sans craindre la persécution qu'ils s'attireroient , oseroient écrire conformément à la vérité , & peindre au naturel les actions des hommes vivants. Sans doute cette noble liberté produiroit un excellent effet. Les vicieux , se voyant si hideux dans leurs portraits , auroient honte d'eux-mêmes , changeroient de conduite , & prendroient d'autres sentimens. Quelle que soit la puissance des grands Seigneurs , pour éviter la douleur qu'ils sentiroient d'être démasqués aux yeux de l'Univers , ils n'auroient d'autre moyen que celui de se faire estimer : ce seroit vainement qu'ils voudroient recourir à la défense des Livres qui les flétriroient. Condamner un Ouvrage , c'est en augmenter le prix : il n'est pas de meilleur expédient pour en accroître le débit. Je vais encore plus loin , & je dis , sage & savant Abukibak , que les persécutions

que souffre un Auteur pour avoir écrit la vérité , ne servent qu'à le rendre plus illustre & plus estimable.

S'il est facile aux Grands de faire périr ceux qui osent écrire contr'eux , il n'est pas en leur pouvoir de traiter les Livres de la même manière que les Auteurs , & de les proscrire également. Se flatteroient-ils d'avoir plus de pouvoir & de bonheur que ceux qui mirent Rome dans les fers ? Ce que dit Paterculus à Marc-Antoine s'adresse directement à eux ; ils devroient avoir sans cesse présente à l'esprit l'apostrophe de ce fameux Historien. Tu n'as rien fait , dit-il à ce Triumvir ; non , dis-je , tu n'as rien fait , en payant le meurtrier qui a coupé la tête à Cicéron , & fermé pour toujours la bouche à ce divin Consul qui défendit pendant si long-temps le salut public , & celui des particuliers. Tu lui as ravi une vie pleine de chagrins , une vieillesse languissante , des jours qui , sous ton empire , lui eussent été aussi à charge , que sa mort est honorable sous ton Triumvirat. Mais bien loin de lui ravir la gloire de ses actions & de ses plaidoyers , tu l'as augmentée : cet illustre

Consul vit , & vivra éternellement dans la mémoire de tous les siècles. La postérité admirera avec étonnement son éloquence , elle chérira les discours qu'ils a faits contre toi , pendant qu'elle détestera le meurtre que tu as commis , & le genre humain périra plutôt que le nom & la réputation de ce grand homme (1).

Convenons donc , sage & savant Abukibak , que s'il y avoit des Historiens intrépides & sinceres , le seul moyen que les Grands auroient pour éviter de se voir peints aussi mauvais qu'ils le sont , seroit

(1) *Nihil tamen egisti. . . nihil , inquam , egisti , mercedem cælestissimi oris & clarissimi capitis abscissi numerando , auctoramentoque funebri ad conservatoris quondam Reipublicæ tantique Consulis invitando necem. Rapuisti tu M. Ciceroni lucem sollicitam , & ætatem senilem , & vitam mi-
seriorem te principe , quam sub te Triumviro mortem. Famam vero , gloriamque factorum atque dictorum adeo non obtulisti , ut auxeris. Vivit , vivetque per omnem sæculorum memoriam : dumque hoc , vel Sorte , vel Providentia , vel utrumque constitutum rerum naturæ corpus , quod ille pœne solus Romanorum animo vidit ingenio complexus est , eloquentia illuminavit , manebit incolæne : comitem ævi sui laudem Ciceronis trahet , omnisque posteritas illius in te scripta mirabitur , tuum in eum factum execrabitur , citusque in Mundo genus hominum quam ea cadet. A. Vell. Paterculi Historia Romana , Lib. II , Cap. LXVI. pag. 299.*

de devenir sages & vertueux. De quelle utilité par conséquent ne seroit-il pas qu'il y eût dans chaque pays trois ou quatre savants *Misanthropes* qui voulussent se charger du soin d'écrire l'Histoire ? Les gens de bien jouiroient d'avance pendant leur vie , de la réputation qu'ils auroient dans les siècles futurs , & les méchants , les fourbes & les tyrans seroient châtiés dès aujourd'hui de leurs forfaits & de leurs crimes , dont leur rang & leur naissance les assurent de l'impunité.

Je suis certain qu'il n'est personne , quelqu'endurci qu'il soit dans ses vices , qui ne fût au désespoir de connoître qu'il passeroit à la postérité pour être aussi fourbe & aussi cruel que Tibere , aussi scélérat que Néron , & aussi impudique qu'Eliogabale. Rien ne pourroit garantir de ce sort les Souverains , s'ils ressembloient à ces Princes , & qu'il y eût des Historiens du caractère que je demande. Car enfin comment feroit-on pour arrêter leur plume , & pour effacer ou obscurcir les portraits qu'ils traceroient ?

Les Tyrans & les Monarques injustes se flattent en vain , s'ils espèrent que les édi-

210 LETTRES CABALISTIQUES ,
fices superbes , les Mausolées & les Epitaphes peuvent les mettre à l'abri des reproches qu'on est en droit de leur faire , lorsque l'Histoire ne rend pas bon témoignage de leurs actions ? Pour savoir si un Prince a aimé la justice , a protégé & chéri ses sujets , on ne va pas consulter les Vers qu'un Poëte , payé pour mentir , a composés à la louange de mille vertus imaginaires , & qu'un Courtisan , vil esclave des défauts de son maître , a fait graver sur la base ou le frontispice de quelque monument. Jamais personne ne s'avisa de prendre les informations de la vie & du regne d'un Souverain , aux Epitaphes de son Mausolée ; les tombeaux superbes ne servent au contraire , qu'à augmenter le mépris qu'on a pour ceux qu'ils enferment, lorsqu'on vient à penser combien ils étoient peu dignes de recevoir un pareil honneur. On dit à-peu-près d'eux ce que disoit Charles-Quint au Prieur d'un Couvent , voyant le magnifique sépulcre d'une Dame , qui passoit pour n'avoir pas été assez dévote pendant sa vie. « C'est assez » de la pénitence qu'elle a faite dans » l'autre monde. Changez-la de place ,

» & mettez-la dans quelque endroit où
 » elle ne soit point apperçue , afin que
 » le Public oublie des choses dont ce
 » tombeau le fait ressouvenir incessam-
 » ment. »

Supposons pour un instant , sage & savant Abukibak , qu'il fût vrai , comme il ne l'est pas , que les édifices , les Mausolées , les Epitaphes , les Inscriptions pussent servir à la gloire des Princes , ce secours seroit bien foible pour parvenir à l'immortalité , eu égard à celui qu'on peut retirer de l'Histoire. Combien de monuments n'ont point été détruits & renversés de fond en comble , ou pour mieux dire , combien peu en reste-t-il depuis les Tite-Live , les Saluste , les Suetone , les Paternulus , &c. ?

Un Prince , qui ne fonde sa reputation & qui ne met sa gloire à l'abri des reproches que par les statues & les bâtimens , établit ses espérances sur des choses bien fragiles & bien périssables. Souvent le même jour qui met un Souverain au tombeau , voit briser toutes ses statues. Pline , parlant de celles qu'on avoit dressées à Domitien , & qu'on renversa après sa

mort , rapporte que le peuple prenoit plaisir à les mettre en pieces à coups de hache , comme si chaque coup leur eût fait de la douleur. Quelle étoit la folie du Pape Paul IV. qui regardoit comme une marque certaine de l'amout du peuple Romain , la statue qu'il lui avoit élevée ! A peine fut-il mort , qu'il la renversa , la mit en pieces , & lui fit les plus sanglants outrages , pour se consoler de ne pouvoir en accabler l'Original qu'elle représentoit.

Qu'on examine attentivement , sage & savant Abukibak , ce qui apprécie véritablement les vices & les vertus des Grands , on verra que la seule Histoire jouit de ce droit ; elle est le juge souverain des actions des Rois , ainsi que de celles des simples particuliers. Je fais qu'on pourra objecter qu'un Prince trouveroit le moyen de rendre inutile , ou du moins de diminuer l'autorité des Historiens véridiques , en leur en opposant d'autres qu'il payeroit , & qui écriroient en sa faveur. A cela je réponds qu'il seroit très-aisé à la postérité de décider du mérite de ces différents Auteurs , & que ceux qui vivroient

de leur temps , ne feroient point la dupe de ces Historiographes gagés. On ne l'est point actuellement , où ils le font généralement tous ; que feroit-ce donc lorsqu'il y auroit des gens qui releveroient hardiment leurs mensonges & leurs bévûes ? Tous les hommes , dit Amelot de la Houssaie dans un Livre imprimé à Paris avec Permission (1) , tous les hommes , particulièrement ceux de l'Europe , comme plus raffinés & plus versés dans les Sciences que les autres peuples , ont aujourd'hui une si méchante opinion de la conduite des Princes , qu'ils ne croient rien de tout ce que l'on dit , ou l'on écrit à leur louanges ; & cette impression s'est si bien enracinée dans le cœur & dans l'esprit des peuples , que si S. Paul vivoit parmi nous , & qu'il s'avisât de parler ou d'écrire de la sainteté véritable de quelque Prince , il ne trouveroit pas un seul homme qui voulût l'en croire. Et pourquoi cela ? En voici la raison. Aujourd'hui , non-seulement le monde ci-

(1) Tacite , avec des Notes Politiques & Historiques , par Amelot de la Houssaie , tom. II. pag. 284. de l'Edition de Paris , en 1724.

214 LETTRES CABALISTIQUES ,
vilifé , mais même le menu peuple fait
& connoît par expérience qu'il est défen-
du d'écrire la vérité quant aux actions des
Princes , & que ceux qui le font en sont
punis. Ainsi les peuples , persuadés de la
rigueur de ces défenses , ne peuvent pas
manquer de s'imaginer que toutes les
louanges que les Historiens donnent aux
Princes , sont des flatteries , *parce que ,*
disent-ils , la crainte des peines ordonnées par
les Princes , ôte la liberté d'écrire autrement :
au lieu que s'il étoit permis de mêler les
drogues , & de faire infuser deux onces
de venin avec trois cents livres de sucre ,
c'est-à-dire , de publier parmi beaucoup
de perfections quelques défauts qui sont
publics , chacun ajouteroit foi à tout le
reste , & croiroit le Prince doué de toutes
les vertus dont le loueroit un Historien ,
qui remarqueroit en lui quelque vice or-
dinaire.

Selon ces sages & véritables maximes ,
les Historiens sincères , & les savants *Mi-*
santropes seroient très-utiles aux bons Prin-
ces , que le Public aveugle ne distingue
point assez des mauvais ; & puisque les
louanges qu'on donne aux Grands , ne

passent pour véritables que lorsqu'elles sont mêlées de quelque blâme, il seroit avantageux pour ceux chez qui les vertus l'emportent de beaucoup sur les vices, qu'on pût parler hardiment de leurs défauts légers pour constater la réalité de leurs excellentes qualités, qui sans cela passent pour imaginaires, ainsi que celles de tous les autres Princes, que des Ecrivains flatteurs ne manquent jamais d'élever jusqu'au Ciel.

Quel risque eût couru Henri IV. de permettre qu'on écrivît pendant sa vie son Histoire avec toute la sincérité possible ? Les petites fautes qu'on lui eût reprochées, n'eussent servi qu'à relever le lustre de ses éminentes vertus; elles auroient servi d'ombre au tableau, & eussent donné plus de relief à la beauté de son caractère. Sans doute qu'il eût été charmé de voir comment la vérité le peignoit aux siècles futurs, & qu'il se fût applaudi du peu de prise que la critique la plus sévère avoit sur lui. Il n'eût point haï le sincère Historiographe de son regne, il auroit pensé que rien ne tourne plus à la gloire d'un Héros, que d'honorer le mérite par-

216 LETTRES CABALISTIQUES ,
tout où il se trouve , fut ce même chez
des ennemis.

Je te salue , sage & savant Abukibak ,
& te souhaite une parfaite santé.



L E T T R E L X V I.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE suis souvent mortifié , sage & savant
Abukibak , & je déplore les malheurs
& les infortunes de l'humanité , lorsque
je réfléchis aux excès où se sont portés
quelques hommes ; nés pour le malheur
des autres. Il est tel Prince , ou tel Minis-
tre , qui lui seul a plus fait de mal au
genre humain que toutes les bêtes farou-
ches n'ont pu lui en faire depuis la créa-
tion du Monde.

Tous les tigres , tous les lions & tous
les ours de l'Univers n'ont pas fait périr
la centième partie des hommes que Néron
fit mourir. Dis-moi , sage & savant Abu-
kibak , un lion s'avisa-t-il jamais , pressé
par la faim , de sauter sur un autre lion ,
& de le dévorer pour se rassasier ? On voit
tous

tous les jours des hommes immoler d'autres hommes à leur ambition , à leur vanité , à leur avarice ; & ils font pour contenter leurs passions , ce que les bêtes n'osent faire pour conserver leur vie.

Ce n'est pas seulement sous des tyrâns que l'on a vu des Nations entières plongées dans les plus grandes infortunes , bien des Princes auxquels la postérité a donné de grandes louanges , ont fait quelquefois autant de maux que les plus cruels. Néron brûla Rome pour contenter son humeur barbare , Jules César remplit de sang & de carnage tout l'Empire Romain pour satisfaire son ambiton. Qu'importe-t-il aux hommes qui périssent , que leur perte soit causée par un principe , ou par un autre ? Tout ce qui tend à les détruire leur paroît avec raison également odieux.

Une province ruinée & saccagée par un ambitieux Conquérant , ne pourra-t-elle pas le placer parmi ces monstres d'inhumanité qui naissent pour le malheur du genre humain ? Un homme est-il en droit d'en faire périr un million d'autres pour montrer son pouvoir ? Dans quel principe

du droit naturel trouve-t-on que plusieurs personnes doivent être immolées à l'ambition , où plutôt à la folie d'une seule ? Tous ces prétendus Héros , à qui l'aveuglement des foibles mortels a donné le nom de *Grand* & de *Conquérant* , ne paroissent guere plus respectables aux yeux d'un Philosophe , que les Nérons & les Caligulas. La différence qu'il y a entr'eux , c'est que ces deux Empereurs Romains ne faisoient périr que leurs sujets , & que les autres ont détruit les leurs & ceux des Princes leurs voisins.

Un Monarque qui fait la guerre pour défendre ses Etats , pour soutenir les droits & les privileges de ses peuples , est un sage pere de famille qui la garantit , qui la protege , qui la met à couvert de la haine de ses ennemis. Un Roi qui ne cherche qu'à satisfaire son ambition , qui fuit la paix uniquement pour le plaisir de faire la guerre , est un fléau plus cruel que la peste & la famine. On peut se garantir de la disette , en cherchant du bled dans les autres pays ; on évite les maladies contagieuses , en fuyant les lieux où elles sont : mais un Prince ambitieux est un

torrent que rien ne peut arrêter , & qui submerge tout ce qu'il trouve dans sa course. Alexandre alloit persécuter les hommes jusqu'au bout du Monde ; Charles XII. imitoit assez ce Roi Macédonien. Si le Giel n'eût pas eu pitié des Moscovites , peut-être eût-il été jusques dans le fond de la Sybérie , pour avoir le plaisir d'y massacrer des hommes. Plus il en eût immolé , & plus les imbéciles peuples lui eussent donné de titres augustes.

Il semble que les hommes aient attaché le nom de *Grand* aux Monarques qui font périr deux millions d'hommes. Ceux qui ne détruisent pas le genre humain , n'obtiennent que le nom de *Juste* : funeste & bizarre coutume ! suite fatale des préjugés ! Les Souverains qui sont véritablement grands , ne passent qu'après ceux qui n'ont d'autre vertu que celle de servir utilement la vengeance celeste , & de suppléer au défaut de la peste & de la famine.

L'ambition des Conquérans n'est pas le seul défaut des Souverains qui tendent directement à la ruine des sociétés & à la destruction du genre humain , l'avarice fait quelquefois d'aussi grands maux que

la guerre la plus cruelle. Il vaudroit même beaucoup mieux que certains Princes fissent périr la moitié de leurs sujets dans une bataille , ou dans un siège , que de les forcer à mourir d'inanition. La mort d'un soldat a quelque chose de doux : il n'en sent ni les apprêts , ni les rigueurs. *Les plus mortes morts* , dit Montagne , *sont les meilleures* (1) C'est d'un paysan qui languit sous le poids d'un travail pénible , qui tâche inutilement de pouvoir gagner sa vie à la sueur de son front , qui , après avoir forcé la terre par ses soins & par ses peines à produire des récoltes abondantes , voit ses récoltes devenir le butin d'un Souverain avide , sans qu'il lui soit permis d'en conserver assez pour prolonger ses jours : la mort , dis-je , de ce paysan est cent fois plus cruelle que celle du soldat.

Si le Conquérant , sage & savant Abukibak , ne paroît aux yeux d'un Philosophe que comme un lion furieux , affamé de carnage , le Souverain avare , avide du bien de ses sujets , remplissant ses coffres

(1) Montaigne , Essais , Livre II. Chap. IX. pag. 157.

des dépouilles de cent mille familles ruinées , s'y présente sous la figure d'une harpie qui fond sur les fruits & sur les viandes des Troyens. Ils cherchent en vain à se mettre à l'abri de l'avidité de ce monstre , elle les poursuit dans la caverne où ils se retirent (1). Vainement aussi les pauvres sujets espèrent-ils de conserver quelque chose , ils ne sauroient rien mettre à l'abri de l'avarice de leur Souverain. Les gardes , les archers , les maltotiers , les partisans , les fermiers parcourent sans cesse toutes les villes & les villages , & ces cruelles sang-sues succent jusqu'à la dernière goutte le sang du pauvre peuple.

Il y a encore plusieurs autres infortunes qui découlent toutes de l'avarice du Prince, Prince , comme d'une source aussi abon-

- (1) At subitæ horrifco lapsu de montibus adsunt
 Harpiæ , & magnis quatunt clangoribus alas,
 Diripiuntque dapes , tactuque omnia fœdant
 Immundo. Tum môxtetrum dira inter odorem
 Rursum in secessu longo , sub rupe cavatâ.
 Instruimus mensas , arisque reponimus ignem.
 Rursum ex diverso cœli , cœnisque latebris ,
 Turba sonans prædam, pedibus circumvolat
 uncis ,

Polluit ore dapes.

Virg. Æneid. Lib. III.

K 3

dante en maux que la Boëte de Pandore. Ces travaux durs & pénibles , auxquels on condamne souvent assez légèrement tant de malheureux destinés à chercher l'or & l'argent dans les entrailles de la terre , ont été condamnés même par les Payens. Plutarque trouve qu'il est honteux aux hommes de faire travailler à des mines , parce que ceux qu'on y emploie , après avoir souffert des peines infinies , & qui excèdent l'humanité , finissent ordinairement par une mort affreuse , étant très-souvent enterrés & écrasés par la chute des terres (1). Avidité de l'or , à quoi ne forces-tu point les hommes (2).

La magnificence , la somptuosité , la splendeur des Princes , enfin toutes ces qualités qui tendent à la profusion , & qu'on a qualifiées de tant de titres honorables , sont aussi préjudiciables aux peuples que l'avarice. La seule différence qu'ils y trouvent , c'est qu'on les ruine par des motifs différents. Le Souverain avare pille

(1) Plutarque , Vies des grands Hommes ; Tom. V. pag. 161. de l'Edit. d'Amsterd.

(2) Quid non mortalia Pectora cogis ,
Auri Sacra Fames !

Virgil. *Æneid.* Lib. III.

ses sujets pour en garder l'argent dans ses coffres , & le magnifique les charge d'impôts pour subvenir aux dépenses excessives qu'il est obligé de faire. Voilà les mêmes façons de voler ; mais la destination du vol est différente. Celui qu'on réduit à l'aumône , ne s'embarrasse gueres des motifs de celui qui l'y conduit.

Un Roi prodigue est un insensé , qui croit acquérir l'amitié de tout le monde , en maltraitant , battant , ruinant la plus grande partie des hommes , & en flattant & caressant quelques particuliers. Une centaine de courtisans reçoivent de lui ce qu'il arrache à huit ou dix millions de personnes. Entre l'avarice & la prodigalité il est un juste & sage milieu : le Prince qui s'y tient attaché , est véritablement équitable, & son peuple réellement heureux.

Alexandre détruisoit les provinces , ruinoit tous les habitants d'un Royaume , & après cela donnoit à un particulier ces Etats dévastés. Voilà une plaisante générosité ! N'eût-il pas mieux valu qu'il eût laissé à chacun ce qui lui appartenoit légitimement ? Donner son bien , c'est être

224 LETTRES CABALISTIQUES ,
généreux ; mais céder celui qu'on a volé ,
c'est une espece de restitution.

Le zele outré des Princes , pour l'avancement de leur Religion n'est pas moins contraire que leurs autres défauts , à la tranquillité des hommes , & n'a pas moins servi à la destruction du genre humain. Combien de misérables ont été immolés à la superstition & à la haine des Prêtres , à la fureur des Théologiens , & à l'ambition des Ecclésiastiques ? Les Souverains qui se livrent aux dévots , sont aussi dangereux que des courriers violents & indomptés , conduits par des fanatiques. Quel frein peut arrêter la fougue impétueuse d'un Roi qui croit servir Dieu & la Religion , en détruisant des gens qu'il se figure avoir raison de haïr , & qu'on lui persuade être ennemis de sa personne & de son Etat.

Les défenseurs de l'intolérance , pour excuser l'horreur de leur regne & de leur conduite , pensent dire quelque chose de bien fort , lorsqu'ils crient sans cesse : *Soumettez-vous , on ne cherche qu'à vous instruire. C'est pour votre bien qu'on vous persécute. Vous êtes des brébis égarées , que*

nous voulons contraindre d'entrer dans le bercail. Cruels Pasteurs ! peut-on leur répondre , plus dangereux cent fois que les loups , ignorez-vous que l'esprit & le cœur ne peuvent être convaincus par la violence ? Voulez - vous des preuves évidentes que malgré les supplices & les tourments , on ne peut croire ce qui nous en affranchiroit , écoutez un sage Philosophe , plus honnête homme que vous tous. « Quand les Soci-
 » niens , dit-il (1) , reçurent ordre de for-
 » tir de la Pologne, ils avoient le choix d'y
 » demeurer , en se faisant Catholiques.
 » Cependant ils aimèrent mieux presque
 » tous s'exposer aux incommodités de
 » l'exil , que d'abandonner leur Religion.
 » N'étoit-il pas de leur intérêt en toutes
 » manieres de croire que l'Eglise Romaine
 » étoit la véritable ? Ne l'est-il pas quel-
 » quefois aux Catholiques Romains de se
 » persuader que le Protestantisme est la
 » vraie Religion ? D'où vient donc qu'il
 » y en a si peu qui changent ? Il faut re-
 » connoître en cela , non pas une malice
 » de cœur qui empêche de demander à

(1) Bayle, Comment. Philosop. Tom. II. Part. IV. Chap. XIV. pag. 291. & suiv.

22 Dieu humblement son assistance pour
 23 être instruit de la vérité ; mais une pleine
 24 confiance qu'on a déjà ttouvé la vérité.
 25 Car , dès qu'on est dans cette pleine
 26 persuasion , l'ordre naturel demande
 27 qu'on croie faux tout ce qui nous est
 28 contraire , & qu'on regarde comme des
 29 suggestions de l'Esprit malin , ou de la
 30 Nature corrompue , tout ce qui tend à
 31 nous tirer à cette persuasion. Or , qu'on
 32 me dise en conscience , si c'est avoir le
 33 cœur gâté, oblique, méchant, & si au con-
 34 traire ce n'est pas une marque infailible
 35 qu'on aime la vérité. Mais que dirons-
 36 nous des Juifs , qui sont depuis tant de
 37 siècles la balayure & la raclure du mon-
 38 de , sans dominer en aucun coin de la
 39 terre , sans y exercer des charges , sou-
 40 vent chassés & persécutés , le gibier or-
 41 dinaire de l'Inquisition ; & obligés,
 42 jusques dans les lieux où on leur per-
 43 met d'allonger un peu leurs phylactères,
 44 à être humbles , & à souffrir mille rebuf-
 45 fades ? L'ambition , la volupté , l'hu-
 46 meur vindicative trouvent-elles-là leur
 47 compte ? Ignorent-ils que selon le mon-
 48 de , il leur vaudroit mieux être Chré-

„ tien , ou Mahométan , selon la diversité
 „ des lieux , que Juifs ? Cependant rien
 „ n'est plus rare que la conversion d'un
 „ Juif ? D'où vient cela , que de la forte
 „ persuasion où ils sont qu'ils offense-
 „ roient Dieu , & qu'ils se damneroient
 „ éternellement , s'ils abandonnoient la
 „ Religion de leurs Peres ? Mais cette forte
 „ persuasion d'où vient-elle , générale-
 „ ment parlant , que de l'éducation ? Car
 „ le même Juif qui est si opiniâtre dans
 „ ses erreurs , seroit un Chrétien à brûler ,
 „ si à l'âge de deux-ans on l'eût ôté à son
 „ pere , pour le faire élever par de bons
 „ & zélés Chrétiens. Or , qui oseroit dire
 „ que la malice de son cœur a été cause
 „ qu'il a été élevé , non pas par un Chré-
 „ tien , mais par son pere Juif ? Et je
 „ m'en vais voir que s'il est devenu Juif
 „ lui-même par éducation , cela ne prouve
 „ point que son ame fût mauvaise. „

Puisqu'il ne dépend point des hommes
 de surmonter les préjugés de leur éduca-
 tion , & que les tourments n'effacent
 point les impressions de la Religion , pour-
 quoi persécuter des malheureux qui ne font
 aucun mal à la Société , qui servent la Di-

vinité selon les lumieres de leur esprit & les mouvements de leur conscience ? Impitoyables Convertisseurs , il n'est entre vous & Néron aucune différence. Il vouloit faire des Payens par le fer & par le feu , & vous employez les mêmes moyens pour faire des Catholiques. Les Chrétiens Apostats n'étoient point persuadés des dogmes & des opinions qu'ils n'embrassoient que pour éviter la mort. Les Protestants , les Juifs , les Sociniens , les Luthériens , forcés par les persécutions de changer de Religion , abhorrent dans le fond de leur cœur celle qu'ils professent extérieurement. Les cathots , les roues , les gibets ne servent donc qu'à contraindre les hommes à feindre de croire ce qu'ils ne croient point. Quelle contrainte , juste Dieu , que celle qui n'a d'autre but que d'établir le parjure , la feinte & le mensonge ! Osez-vous , barbares & ignorants Théologiens , soutenir qu'elle a été ordonnée par la Divinité. Non contents de commettre les crimes les plus affreux , vous voulez rendre l'Etre suprême complice de tous vos forfaits.

Je sens , sage & savant Abukibak , qu'en te parlant des pernicieuses maximes des

Convertisseurs , mon esprit malgré moi se livre à des mouvements de colere. Je fors de cette tranquillité qui fait le partage des Philosophes. Mais quel est l'homme , qui pensant aux maux qu'ont causé la superstition , le fanatisme & le faux zele d'aggrandir la Religion par toutes sortes de voies, n'entre dans une juste fureur , & ne frémissé de voir quel a été le sort de tant d'honnêtes gens ?

Je vais tâcher d'éloigner des idées aussi tristes en finissant ma Lettre , & en te saluant de bon cœur.



L E T T R E L X V I I .

Le Cabaliste Abukibak , au studieux Ben Kiber.

LE s sages réflexions , mon cher ben Kiber , dont tes Lettres sont remplies , me font espérer que tu parviendras un jour à quelque chose de grand. Dès qu'on a autant de mérite que toi , il n'est rien qu'on ne doive se flatter de pouvoir obtenir. Ce n'est pas toujours la naissance qui mene

& conduit aux honneurs ; il ne me feroit pas difficile de prouver que parmi les Héros qui se sont élevés au-dessus des autres hommes , soit dans l'antiquité , soit dans ces derniers temps , il y en a eu autant qui sont nés dans un état bas & abject , que dans un haut rang & une famille distinguée.

Allons d'abord chez les Grecs , nous trouverons parmi les Athéniens Isicratès , fils d'un savetier , qui devint un excellent Général , & résista à Epaminondas. Ce vaillant & fameux Commandant Thébaïn trouva dans lui un adversaire redoutable. Artaxerxès , Roi de Perse , ne crut pouvoir mieux confier son armée qu'à ce même Isicratès , lorsqu'il voulut faire la guerre aux Egyptiens.

Parmi les fameux Généraux qui se formèrent sous Alexandre le Grand , & qui après sa mort devinrent de puissants Monarques, deux des Principaux sortirent d'une famille très-obscur. Ptolomée , qui eut en partage l'Egypte & la Syrie , qui illustra si fort son nom , que ses successeurs se firent une gloire & un devoir de le porter , étoit fils d'un écuyer nommé Lac , qui n'eut jamais d'autre qualité & d'autre emploi dans

L'armée d'Alexandre. Euménès , le plus excellent Capitaine qu'eût le Roi de Macédoine , & celui qui lui fut le plus utile , soit par son courage , soit par sa prudence & ses vastes connoissances , étoit fils d'un charretier.

Quittons les Grecs , & venons aux Romains. Deux de leurs plus grands Rois étoient d'une naissance très-médiocre. Le premier Tarquin fut le fils d'un simple Marchand de Corinthe. Servius-Tullius naquit d'une servante , quelques-uns disent d'une esclave. Cependant ces deux Monarques augmentèrent beaucoup leur empire : le premier , aussi grand guerrier que bon politique , accrut le nombre des Sénateurs & des Chevaliers , & institua de nouveaux Prêtres pour le service des Dieux ; le second remporta plusieurs grandes victoires , triompha de tous ses ennemis , & fut le second fondateur de Rome.

Marius , ce fameux guerrier , qui fut sept fois Consul , & qui eut deux fois les honneurs du triomphe , étoit né dans le village d'Arpin , d'une famille très-obscur. Ciceron , dont l'éloquence sauva Rome des fureurs de Catilina , s'éleva au Consulat

par son seul mérite. Ventidius , un des plus vaillants Capitaines qu'aient eu les Romains , ayant été muletier pendant ses premières années , se fit ensuite soldat ; & s'étant distingué par plusieurs belles actions , trouva le moyen d'être connu de César sous lequel il avoit servi. Cet Empereur l'éleva d'emploi en emploi jusqu'à ceux de Consul & de Pontife. Il eut le commandement d'une Armée contre les Parthes , & fut le premier qui remporta contre eux une victoire complète.

- Avant de descendre aux Héros qui ne durent sous l'empire leur fortune qu'à eux-mêmes , parcourons quelques Nations étrangères , que les Grecs & les Romains appelloient barbares. La naissance d'Arface , Roi des Parthes , fut si basse & si vile , qu'on n'a jamais pu connoître ses parents. Il fut cependant le fondateur de l'Empire des Parthes , & ses belles actions le rendirent si respectable , que tous ses successeurs furent appelés Arsacides , en mémoire du nom qu'il avoit porté , & qu'il avoit rendu si illustre.

- Agatocles , Roi de Sicile , qui fit longtemps la guerre aux Carthaginois , étoit

le fils d'un potier. La dignité de Roi ne l'enorgueillit jamais , il n'oublia point sur le Trône ce qu'il étoit avant d'y parvenir ; & pour s'en ressouvenir tous les jours , & s'exciter davantage à la vertu , il ordonna que lorsqu'on lui donneroit à manger , on mît quelque vase & quelque plat de terre parmi ceux d'or & d'argent.

Le courageux Viriat , si vanté par les Historiens , & qui tant de fois défit & battit les Romains , eut pour pere un pauvre berger. Il garda quelque temps les troupeaux avec lui ; mais enfin ennuyé d'une vie aussi tranquille , il s'adonna à la chasse , & passa quelques années à poursuivre des bêtes féroces dans les forêts. Les Romains ayant porté la guerre en Espagne , il assembla quelques-uns de ses compagnons , & s'étant mis à leur tête , il attaqua plusieurs fois des Partis Romains , les battit & les mit en fuite. Sa réputation s'accrut peu à peu , & vint enfin si haut dans peu de temps , qu'il trouva le moyen d'assembler une armée nombreuse , & de faire la guerre pendant quatorze ans pour la défense de son pays , contre les mêmes Romains , qu'il vainquit très-souvent. Peut-

234 LETTRES CABALISTIQUES ,
être les eût-il entièrement chassés d'Espagne , s'il n'eût point péri par une infigne trahison.

Revenons actuellement aux Empereurs d'Occident & d'Orient. Pertinaux , quoique fils d'un artisan , parvint à l'Empire à cause de sa valeur & de ses rares vertus. Il tint une conduite aussi sage que le Roi de Sicile dont nous venons de parler. Les grandeurs ne l'enyvrèrent point , il fut en faire un bon usage. Pour élever le courage de tous les particuliers , & les exciter à se rendre dignes de parvenir aux grandeurs , il fit revêtir de marbre la boutique de son pere , & voulut que ce fût un monument éternel de ce que pouvoit faire la vertu en faveur de ceux qui l'aimoient & qui la pratiquoient.

L'Empereur Dioclétien , qui remporta tant de victoires , eut pour pere un Libraire. Valentinien fut fils d'un cordier : l'Empereur Probus , d'un jardinier , & l'Empereur Maximien , d'un ferrurier. Les parents d'Aurélien étoient si pauvres , qu'on ne les connoît point. Le mérite personnel , la valeur & la prudence furent les seules choses qui éleverent ces Princes sur le Trône.

Allons plus avant , cher Bén Kiber , & des Empereurs passons aux Rois des Lombards qui leur succéderent en Italie. Le troisieme de ces Souverains naquit d'une femme publique , qui , l'ayant mis au Monde , accompagné de deux autres freres dont elle accoucha dans le même temps , & se trouvant embarrassée pour nourrir ses trois enfants , les jetta dans un fossé où il y avoit quelque peu d'eau. Le Roi Agebmond , passant auprès , vit ces trois enfants , dont deux étoient déjà morts , il toucha le troisieme avec le bout de sa lance , soupçonnant qu'il étoit encore en vie. Dès que cet enfant sentit la lance , il la prit avec sa main. Le Roi ordonna qu'on le retirât de l'eau , & qu'on eût soin de l'élever. Il le fit nommer Lamusie , à cause que le lieu où il avoit été trouvé , s'appelloit Lama. Dans la suite cet enfant , abandonné dès sa naissance , trouva la fortune si favorable , & fut si bien s'attirer l'amitié des peuples & des soldats , qu'il fut Roi des Lombards. Je conviens , sage & savant Abukibak , que ce sont-là de ces coups du destin , auxquels on ne doit pas s'attendre ; mais je soutiens que sans la vertu & le mé-

236 LETTRES CABALISTIQUES ,
rite , il eût été inutile que le sort eût voulu favoriser Lamusie.

Primislas est peut être le seul Roi qui n'ait dû totalement sa couronne qu'au hazard. Il étoit fils d'un paysan , & s'occupoit à labourer la terre , lorsque les Bohémiens , ne pouvant s'accorder entre eux pour l'élection d'un Roi , convinrent de lâcher dans la campagne un cheval sans bride & sans frein, & que celui devant qu'il s'arrêteroit , seroit reconnu Roi. Le cheval étant venu devant Primislas qui labouroit tranquillement ses champs s'arrêta auprès de lui. Il fut très-surpris qu'on l'environnât dans l'instant , qu'on l'ôtât de sa charrue , & qu'on le reconnût pour Roi de Bohême. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que ce Monarque laboureur fut un excellent Souverain , qui institua plusieurs loix très-sages & très-sensées ; c'est lui qui fit entourer de murailles la ville de Prague. Que l'on dise après cela , que la seule naissance inspire des sentiments dignes de commander aux hommes. Combien de Rois , descendus d'une suite nombreuse de Princes , ont été inférieurs à un pauvre paysan dans l'art de gouverner les peuples , & qui plus est , dans l'art de les rendre heureux ?

Tamerlan , dont les vastes conquêtes furent plus étendues que celles d'Alexandre , qui vainquit dans Bajazer un ennemi aussi redoutable que Porus , naquit simple berger. Cromwel , qui détrôna des Rois & les conduisit sur l'échafaut , étoit un simple bourgeois de Londres. Ce fameux Thamas Koulikan , dont la sagesse & la valeur font aujourd'hui l'étonnement de l'Europe , est aussi inconnu par ses parents , qu'il est célèbre par ses actions ; on ignore même dans quel pays il a pris naissance.

Le vaillant & vertueux Capitaine , qui fut le pere de François Sforce , dont les enfans furent pendant long-temps Ducs de Milan , étoit natif d'un village nommé Courignol , & fils d'un pauvre laboureur, Des soldats qui passoient auprès des champs qu'il cultivoit , le menerent avec eux. Il se distingua par tant de belles actions , qu'il parvint jusqu'au grade de Général. Le Maréchal Faber eut pour pere un ferrurier.

Le Maréchal de Catinat fortoit d'une famille bourgeoise. Le Général Laubanie , qui défendit Landau si vaillamment , étoit le fils d'un barbier.

Passons de l'état des Laïques à celui des Ecclésiastiques , nous trouverons un nombre considérable de simples particuliers que le seul mérite a conduits au souverain Pontificat. Le Pape Jean XXII. eut pour pere un cordonnier : le Pape Nicolas V. un vendeur d'œufs & de poules : le Pape Sixte V. un matelot. Tout le monde fait que le premier métier de Sixte-Quint fut de garder les cochons. Combien n'y a-t-il pas d'Evêques & de Cardinaux qui ne doivent leur rang qu'à leurs éminentes qualités ; Mazarin étoit le fils d'un pauvre bourgeois Romain ; Albéroni l'est d'un jardinier.

Quant aux Ecrivains & aux Auteurs célèbres , les plus distingués d'entr'eux ont presque tous eu des parents pauvres & de basse condition. Nous avons vu que Cicéron ne sortoit point d'une famille illustre. Le pere de Démosthène étoit forgeron : celui de Virgile , potier : celui d'Horace , affranchi : celui de Théophraste , fripier : celui du Philosophe Medene , menuisier : celui du fameux Amiot , corroyeur : celui de la Motte , chapelier : celui de Rousseau , cordonnier : celui de l'éloquent Pere

Maſſillon , aujourd'hui Evêque de Clermont , tanneur.

J'ai pris plaifir , ſtudieux Ben Kiber , à mettre ſous tes yeux une partie des grands hommes qui n'ont dû leur fortune & leur réputation qu'à eux-mêmes ; afin de t'encourager à ſuivre leurs exemples. Laiffes les Grands ſe vanter follement que la fortune n'eſt occupée que d'eux ſeuls , & conſideres ſans ceſſe qu'elle a ſouvent fait pour les plus petits particuliers vertueux , ce qu'elle n'a jamais exécuté pour les plus grands Seigneurs. Forces-la donc par ton mérite à réparer l'injuſtice qu'elle t'a faite , en ne te donnant pas un état qui répondît à tes ſentiments & à ton mérite. Songes ſans ceſſe à ceux , qui , nés dans un rang bien plus vil & plus abſect que le tien , ſe ſont élevés au faite des grandeurs. Rien n'eſt plus propre à encourager que les grandsexemples ; auſſi voudrois-je qu'on préſentât ſans ceſſe aux yeux des peuples les actions des hommes qui par leur mérite extraordinaire ſe ſont diſtingués des autres , & ont ſu ſe faire un deſtin bien plus beau que celui qu'il ſembloit que le Ciel leur eût marqué. De pareilles inſtruc-

240 LETTRES CABALISTIQUES ,
tions feroient infiniment utiles au bien public & à l'encouragement des particuliers. Le soldat sentiroit son ardeur se ranimer ; le Magistrat s'appliqueroit davantage à son métier ; l'Ecclesiastique s'attacheroit plus fortement de l'étude ; le Courtisan changeroit ses vertus plâtrées contre des qualités essentielles & réelles ; le Gentilhomme fuirait l'oisiveté ; enfin le Savant emploieroit tous ses soins à perfectionner ses talents.

Je te salue , mon cher Ben Kiber , & te souhaite une parfaite santé.

LETTRE LXVIII.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

TU seras peut-être surpris , sage & savant Abukibak , de ce que je vais t'apprendre. J'ai résolu de fixer ma demeure dans une aimable solitude , au pied d'une montagne voisine des Alpes. Là , retiré du monde , loin du tumulte & des embarras , mes jours couleront , tissus d'or & de soie. La lecture des bons Livres sera ma principale occupation ,

occupation , & la chasse & l'agriculture me serviront tour à tour d'amusement. Je renonce pour jamais à tout ce qui pourroit troubler mon repos ; la gloire , de quelque espèce qu'elle soit , ne sauroit me tenter. Je me moque de la folie d'un homme , qui , pour parvenir à quelque grade distingué dans les armées , va se faire couper un bras , ou fracasser une jambe , comme s'il en avoit trop de deux , & que la moitié de ses membres lui fussent à charge.

Lorsque je considère dans les appartements de Versailles plusieurs Officiers Généraux mutilés , je crois voir un hôpital , où l'on a renfermé des fous qui ont troqué contre un morceau de parchemin les jambes ou les bras qui leur manquent. Est-il rien de si comique pour un Philosophe que d'examiner sans préjugé la conduite de certains hommes , qui , pour avoir le droit de porter un ruban rouge ou bleu , vont se faire estropier par quelque Allemand , ou par quelque Hollandois ? Si les rubans sont si nécessaires pour relever le mérite d'un homme , ne peut-on les obtenir sans faire le métier

242 LETTRES CABALISTIQUES ,
d'un fou ou d'un enragé ? Cela étant ,
bienheureux sont ceux qui se moquent
d'un pareil mérite , & qui , comme moi ,
dans une retraite paisible rient du guerrier
& de sa récompense !

Les charges & les emplois de la Robe ne
me tentent pas davantage que les honneurs
militaires. Je regarde comme un esclave ,
un homme destiné à donner tous ses soins
& tous ses moments aux affaires de tous
les particuliers. Le Public , selon moi ,
est un maître aussi dur , aussi barbare , aussi
difficile à servir & à contenter que le plus
cruel pirate Algérien. Un Juge est un
véritable captif , dont les fers , pour être
dorés , n'en sont pas moins pesants.

Quelle est la vie d'un Magistrat qui veut
remplir dignement ses fonctions ? Je n'en
connois pas de plus pénible. Depuis le ma-
tin jusqu'au soir , il est sans cesse occupé à
éclaircir des affaires que l'affreuse chicane
a travaillé à obscurcir pendant trente ans.
Entouré de sacs de papiers , il passe ses
jours dans la poudre d'un cabinet , dont
il ne sort que pour aller au Palais entendre
heurler les Procureurs , mentir les Avocats ,
& gémir les Plaideurs. Son sort seroit en-

core moins malheureux , si ses peines étoient suivies de quelques fruits : mais souvent , & même presque toujours , elles ne servent à rien ; les formalités étouffent & rendent inutile le bon droit. Combien de fois n'arrive-t-il pas dans un mois , qu'un Conseiller au Parlement a la douleur de voir que malgré les soins qu'il se donne , il ne peut venir à bout de faire condamner un Fripon , qui a trouvé le secret de rendre son affaire imperdable par quelque défaut de formalité , dans lequel il a fait tomber l'honnête homme contre lequel il plaide ?

Quoi , sage & savant Abukibak ! pour avoir le droit de porter une robe rouge , de m'asseoir sur des bancs couverts d'une tapisserie fleurdelisée , je sacrifierois le repos de toute ma vie ! Encore s'il m'étoit permis de m'endormir sur ces bancs , & que je puisse faire légitimement ce que tant de Magistrats font mal-à-propos contre la bienséance & l'équité , je trouverois mon sort moins à plaindre , & je ronflerois aussi fort que les Avocats crierient ; mais lorsqu'on veut faire un métier aussi délicat que celui d'un Juge , peut-on ap-

porter trop de précaution à en remplir dignement les fonctions ? Un Magistrat qui fait son emploi en homme integre , est l'esclave du Public ; mais celui qui le néglige , est regardé comme une personne infame & indigne du rang où elle est. Quelque pénible que soit la charge d'un Juge , il lui est donc cent fois plus avantageux de sacrifier son repos , que de songer à ses plaisirs & à ses commodités , puisqu'en suivant la première maxime , il ne perd que sa tranquillité , & qu'il se déshonore en adoptant la seconde. Ne faut-il pas être fou pour envier un état où l'on n'a à choisir qu'entre les manx , lorsqu'on peut en trouver qui n'offrent que des biens ?

L'Ecclésiastique, quelque riche qu'il soit, ne me paroît pas plus heureux que le Magistrat (je suppose un Ecclésiastique galant homme , & qui n'a pas perdu toute honte.) Quel ménagement n'est-il pas obligé de garder ! Quelle contrainte ne faut-il pas qu'il s'impose ! Son petit-colet, son manteau & sa soutane sont trois furies qui suivent ses pas , & qui le tourmentent sans cesse. *J'aime La Musique* , dira un Prêtre.

Je voudrois bien aller à l'Opéra ; mais ma maudite soutane m'en empêche ; Jamais soutane ne fut vue dans une loge , ou dans un amphitéatre. La quitterai-je ? Que pensera-t-on de voir un Curé en manteau court , au milieu de ses paroissiens ? Allons , sacrifions le plaisir d'aller à l'Opéra à l'avantage d'avoir trois milles livres de rente.

„ Ne pourrois-je point , dit un jeune
 „ Abbê , aller dans une assemblée d'aimables femmes qu'il y a chez la Comtesse ?
 „ On y soupera ce soir , & l'on y dansera
 „ ensuite. Je n'oserois me trouver chez
 „ cette Dame , que penseroit-on de voir
 „ au Bal un homme en manteau court
 „ & en petit colet ? Ah ! que tu me coutes
 „ cher , Abbaye , que tu me coûtes cher !
 „ Si tu me donnes de quoi faire bonne-
 „ chere , tu me prives de la moitié des
 „ plaisirs de la vie. „

A quoi servent les biens , sage & savant Abukibak , qui ôtent une partie de la liberté ? Un homme sensé ne préférera-t-il pas plutôt d'être libre avec un bien médiocre , que d'être esclave avec des revenus superflus ? L'homme n'est jamais heureux dès qu'il est gêné : toute contrainte

de quelle espece qu'elle soit , l'afflige , le révolte ; & pour qu'il souhaite une chose , & la regarde comme un grand bien , il suffit qu'elle lui soit défendue. Tel Ecclésiastique , qui se soucieroit fort peu de certains plaisirs , s'il étoit Laïque , donneroit la moitié de ses revenus pour pouvoir les goûter. J'ai connu un fort honnête Prêtre à Paris , qui soupiroit amèrement toutes les fois qu'il passoit devant la porte de l'Opéra. *Est-il possible* , me disoit-il , *que je ne pourrai jamais voir danser cette Camargo dont on parle tant ?* Il entroit dans une espece d'enthousiasme , lorsqu'il entendoit vanter cette Danseuse. S'il n'eût pas été aussi attentif qu'il étoit à garder les bien-séances , je ne doute pas qu'il ne se fût déguisé en femme , comme ce Chanoine de Notre-Dame , fameux Janséniste , qu'on reconnut dans cet équipage à l'Opéra , il y a quelques années. Que ne fait pas la contrainte , puisqu'elle force un bon serviteur de S. Paris à endosser la jupe & le cotillon ? Qui fait si elle n'a jamais fait prendre la cornete & la fontange à quelque disciple d'Ignace , échappé à la petulance des Mousquetaires , qui furent la cause de

la découverte & de la confusion du Chanoine Janséniste ?

Le sort des personnes , qu'on regarde communément dans le monde comme les plus heureuses , me paroît bien plus à plaindre qu'à envier. N'ai-je pas raison , sage & savant Abukibak , de chercher une aimable folitude , dans laquelle uniquement occupé du soin de conserver ma santé , & de cultiver mon esprit , je donnerai à l'étude d'une sage & utile Philosophie tous les moments de ma vie ? Que je regrette ceux que j'ai perdus , & qui se sont écoulés dans une molle & honteuse oisiveté ! J'ai trente-trois ans , & de tant d'années , à peine en ai-je vécu trois ou quatre ; car enfin est-ce vivre que de n'être uniquement occupé que de folies & de bagatelles , & que de suivre aveuglément tous les mouvements & toutes les impressions d'une jeunesse étourdie ? C'est extravaguer , c'est ignorer entièrement la cause pour laquelle on a été créé , c'est enfin , ressembler aux animaux les plus vils & les plus abjects , qui se livrent sans remords & sans connoissance , à tout ce qui peut flatter leur sens.

Je vais tâcher , sage & savant Abukibak , de réparer le mauvais usage que j'ai fait du temps. J'apprécierai chaque moment de celui qui m'est réservé , il n'y en aura aucun qui ne soit employé , ou à perfectionner le plus qu'il me sera possible mes foibles connoissances , ou à me rendre plus sage , plus vertueux , & plus digne de l'estime des honnêtes gens. Depuis près de trois ans , j'ai fait un *Noviciat de Philosophie* assez pénible. La fortune a voulu me faire passer par bien des épreuves fâcheuses pour m'affermir davantage dans le mépris des grandeurs humaines , & dans l'amour du bon & du vrai ; elle a réparé depuis quelque mois une partie des maux utiles qu'elle m'avoit faits. Je puis dans une retraite tranquille goûter toutes les véritables douceurs de la vie , sans être à charge à mes amis , & sans avoir rien à craindre ni à redouter de l'impuissante haine de mes ennemis. Ne faudroit-il pas que je fusse aussi peu sensé que le Petit-Maître le plus étourdi , si , ayant des biens aussi réels , je regrettois un seul instant les faux brillants dont les gens du monde sont éblouis ; Je vais donc me rendre dans mon

aimable solitude , & déjà j'en ai pris la route. Lorsque je serai établi dans ma nouvelle demeure , je te communiquerai quelquefois les réflexions que j'y ferai , & je te prierai de m'apprendre tes sentiments. Tu continueras à me donner de tes nouvelles comme *Cabaliste* , & je continuerai à te faire part de mes réflexions comme *Solitaire*. La méditation ne fournit pas moins de matière à un Auteur , que les voyages & la cabale.

Mais alors il faudra que tu ne rendes mes Lettres publiques , qu'autant que tu seras résolu à vouloir prendre ma défense contre cette foule d'Auteurs subalternes , qui , semblables à ces vieux chiens inquiets , jappent sans cesse contre tout ce qu'ils apperçoivent. Quelques vains que soient leurs aboyements , ils ennuyent un galant homme , lorsqu'il est forcé , pour les faire cesser , de se détourner de ses occupations. L'Auteur des *Lettres Juives* me disoit un jour : « Je suis dans le cas » d'un homme , après lequel sept ou huit » *roquets & tournebroches* , sales & galeux , » aboyent dans les rues. Quelque résolution qu'il forme de continuer son che-

„ min sans s'arrêter , ennuyé du bruit de
 „ ces maudits chiens , il se retourne , leve
 „ la canne , & toute la meute de cuisine
 „ prend la fuite. A peine a-t-il fait trente
 „ pas , qu'il entend le même tapage , &
 „ que les roquets reviennent à la charge.
 „ Que faire dans cet embarras ? Il perd pa-
 „ tience , & s'arrête encore ; & ayant qu'il
 „ soit loin de la rue , il a été obligé de faire
 „ vingt fois le même manège. Je me pro-
 „ mets tous les jours , *continuoit cet Auteur* ,
 „ de ne point perdre mon temps à illustrer
 „ une troupe de roquets Littéraires ; mais
 „ malgré ma résolution , ennuyé de leurs
 „ fades critiques , je prends la plume , je
 „ les couvre de confusion , & je les expose
 „ à la risée du Public , qui se divertit de
 „ leurs sottises , & de leurs impertinences.
 „ Je crois les avoir forcés à garder le si-
 „ lence ; point du tout. La maudite meute
 „ recommence , & il faut que je me ré-
 „ solve , ou à perdre des moments pré-
 „ cieux ; ou à la laisser japper tout son
 „ sou. „

J'espère , sage & savant Abukibak , que
 dans la continuation de nos *Lettres* , étant
 plus à portée que moi de voir ce qui se

L E T T R E L X V I I I. 251

passé, tu voudras bien partager avec moi le pénible emploi de répondre aux barbouilleurs de papier qui nous attaqueroient. A ce prix, tu peux compter sur moi.

Je te salue & t'embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E L X I X.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

IL y a quelques jours, sage & savant Abukibak, que l'esprit rempli de réflexions Philosophiques sur la foiblesse de l'esprit humain, je crus qu'il seroit aisé de prouver qu'il n'y a aucune extravagance pour laquelle on ait enfermé des fous dans l'hôpital, qui n'ait été adoptée & crue, comme une chose évidente, claire & certaine, par quelque peuple. Frappé d'une idée aussi particulière, je voulus connoître par l'expérience si elle avoit quelque réalité. Je fus visiter les insensés, j'examinai avec beaucoup de curiosité, quels étoient les différents genres de leur folie. Juges,

252 LETTRES CABALISTIQUES ,
sage & savant Abukibak , de mon étonnement , lorsque je fus parfaitement convaincu qu'il n'y avoit aucun fou dans les Petites-maisons de Paris qui n'eût pu passer pour très-sage chez quelque Nation. Tu seras d'abord surpris de ce que je te dis , & tu croiras que je pousse les choses à l'extrême ; mais je ne te rapporte rien qui ne soit conforme à la plus exacte vérité , & tel est le malheur & la foiblesse de l'esprit humain , qu'il n'est aucune extravagance , aucune chimere qu'il ne soit capable d'adopter comme une chose très-excellente & conforme à la raison. Souffres , pour t'en convaincre , que j'expose à tes yeux les différentes folies des insensés que je vis , & que je te rappelle les peuples & les Nations chez qui ces gens que nous regardons comme des extravagants , passeroient pour des personnes très-sensées.

Le premier fou que j'examinai , avoit été enfermé , parce qu'il se figuroit qu'il devoit bientôt devenir cheval de poste , pour avoir désobéi aux ordres de S. François d'Assise , qui lui avoit ordonné en songe de faire certaines prières tous les jours. *Je vais mourir* , disoit-il : *Dès que je*

serai mort , mon ame sera obligée d'être pendant quatorze ans en pénitence dans le corps d'un cheval alefan. Je ne serai délivré de cette peine que par les prieres d'un bon Pere Capucin , qui fléchira la colere de son Séraphique Pere Saint François. Ce fou étoit si fortement persuadé de ce qu'il disoit , qu'avant d'être renfermé , dès qu'il entendoit claquer un fouet , il frémissait ; & s'il appercevoit un charretier battant ses chevaux : Arrêtes , s'écrioit-il , impitoyable fouetteur ! tu bats d'honnêtes gens qui valent cent fois mieux que toi. On a enfermé à Paris , sage & savant Abukibak , un homme qu'on auroit regardé à Peckin comme un des plus sages mortels. Mettons quelque Divinité Chinoise à la place de S. François ; substituons un Bonze à celle du Capucin , & voilà raisonnable , pieux & prévoyant , le même homme qui étoit fanatique , insensé , visionnaire , & digne des Petites-maisons.

Le second fou que je vis , s'imaginoit d'être persécuté par le Diable , & de l'avoir très-souvent à ses côtés. *Monsieur Lucifer , lui disoit-il , ayez pitié de moi je vous prie. Je vous donne tout ce que vous me demandez,*

je vous offre des présents , je bois toujours le premier coup à votre santé , pourquoi venez-vous me tourmenter ? Alors il se mettoit à genoux , baisoit la terre , & faisoit mille autres extravagances. Transportons cet homme , sage & savant Abukibak , chez les peuples qui ne sacrifient qu'au Diable , parce qu'ils disent qu'ils en sont cruellement tourmentés , & qu'il est inutile qu'ils prient la bonne Divinité qui ne leur fait jamais du mal , il trouvera ses nouveaux concitoyens prêts à adopter comme des vérités évidentes les mêmes opinions qui le font renfermer à Paris ; & s'il y a des hôpitaux pour les insensés dans les Indes , ceux qui voudront l'y condamner subiront la même peine qu'on lui a imposée.

Le troisieme fou qu'on me montra , étoit devenu par l'amour & le respect qu'il avoit pour les médailles des Saints & les *Agnus*. Il en portoit toujours deux ou trois cents sur lui ; il en avoit de pendues au cou , aux bras , aux poings : plus de trente ornoient son estomac , & dès qu'il égardoit quelqu'un de ces colifichets , il se croyoit perdu. La peste , la famine , la guerre , tout lui paroissoit peu à crain-

dire avec ces prétendus Talismans ; sans eux , une feuille agitée par le vent , l'épouvantoit. Il ruinoit ses enfants & sa famille pour acheter des *Béatilles spirituelles* , il avoit donné à un Pèlerin qui venoit de Rome , cent louis d'une Relique. Conduisons cet homme en Espagne , sage & savant Abukibak , avec ses médailles , ses *Agnus* & ses chapelets : à peine sera-t-il arrivé aux Pyrénées , qu'il sera aussi respectable qu'il l'étoit peu auparavant. On fera brûler ceux qui diront qu'il faut l'enfermer, l'Inquisition le prendra , lui & ses médailles , sous sa puissante protection : il vivra honoré de tous ses voisins , & il sera canonisé après sa mort.

Je considérai avec peine & avec quelque étonnement , un quatrieme fou qui se donnoit des coups , se heurtoit la tête contre la muraille , & qui , malgré la chaîne qui le lioit , faisoit des efforts infinis pour venir jusqu'à moi. *Quelle est donc la folie de cet homme ?* demandai - je à celui qui m'avoit conduit à sa loge. " C'est d'expier les péchés de tout le monde : il se bat sans cesse pour implorer la miséricorde de Dieu , & les coups qu'il vient de se

„ donner , sont pour obtenir le pardon de
 „ vos fautes. „ A peine cet homme eût-il
 cessé de parler , que le fou commença à
 crier : *Convertissez-vous , misérables ! Voyez*
ce que je fais pour effacer vos crimes. Je crus ,
 sage & savant Abukibak , ouïr un de ces
 Bonzes Chinois , qui traînent après eux
 de longues chaînes de trente pieds , & qui
 lamentant & gémissant , disent d'un ton
 lugubre : *C'est ainsi que nous expions vos*
péchés. Ils se frappent ensuite la tête con-
 tre un gros caillou , & se meurtrissent tout
 le visage. Voilà , sage & savant Abuki-
 bak , un Saint Indien regardé comme un
 fou a Paris ; cependant sa folie est si excu-
 sable , qu'elle eût bien dû trouver grace.
 Il ne faut pas aller à la Chine pour la jus-
 tifier ; sans sortir de la France , combien
 n'y a-t-il pas de gens attaqués de la même
 phrénésie ? Il est vrai qu'ils ne se meur-
 trissent que les fesses & les épaules , & que
 l'infortuné captif se maltraitoit le visage ;
 mais la différence d'un homme qui se
 fouette , & un autre qui se soufflete , est-elle
 assez grande pour qu'un doive être regardé
 comme un homme très-sensé , & l'autre
 comme un extravagant à lier ? En bonne

justice , il faut remettre ce fou en liberté , ou renfermer tous ces fanatiques qui croient qu'entre leurs fesses & la Divinité il est quelque liaison sympathique.

Le cinquieme fou que je vis me parut plus divertissant que les autres. Il s'étoit persuadé qu'il étoit Prophete , & qu'il annonçoit l'avenir. Sa façon de prédire étoit tout-à-fait comique : il avoit une piece de cuivre qu'il jettoit en l'air , en prononçant le nom de S. Antoine, qui préside aux choses perdues. Si la piece tomboit par terre du côté qu'il prétendoit marquer le bonheur , il annonçoit les choses les plus gracieuses ; mais si c'étoit du côté qui présageoit les malheurs , il n'y avoit aucune infortune qu'il ne prédit. On ne l'eût point enfermé pour une folie qui n'avoit rien que d'amusant , s'il s'en fût tenu - là ; mais comme on lui payoit ses prédictions suivant qu'elles étoient plus ou moins gracieuses, lorsque la médaille venoit trop souvent du mauvais côté , il s'en prenoit à S. Antoine , & le traitoit fort cavalièrement. *Tu ne vaux pas le Diable* , lui disoit-il quelquefois ; *& tu es plus malicieux que moi. Tu tournes la médaille pour me faire*

mourir de faim ; mais je t'attraperai ; car pour te punir , je ne jeûnerai point la veille de ta fête. Ces extravagances ayant paru indécentes aux gens d'Eglise , ils ont fait mettre le Prophète aux Petites maisons. C'est un malheur pour lui de n'être pas né Chinois, il lui eût été permis de prédire l'avenir, & d'injurier autant qu'il eût voulu le S. Antoine de Peckin. „ Rien n'est plus
 „ singulier , dit un Auteur moderne en
 „ parlant des Astrologues de la Chine ,
 „ que leurs manieres de consulter leurs
 „ Idoles domestiques. Ils prennent deux
 „ petits bâtons plats d'un côté : & ronds
 „ de l'autre : ils les attachent l'un contre
 „ l'autre avec un fil ; après quoi , ils
 „ prient affectueusement l'Idole , & se
 „ persuadent fortement qu'ils doivent en
 „ être exaucés. Ils jettent les bâtons de-
 „ vant elle : si le hazard veut qu'ils tom-
 „ bent sur le côté plat , c'est alors qu'ils
 „ passent des prieres aux injures. Néan-
 „ moins ils réiterent le sort ; & s'ils ne
 „ réussissent pas mieux , les coups suivent
 „ les injures. Cependant ils ne se décour-
 „ ragent pas , & ils recommencent si sou-

vent le sort , qu'enfin il leut est favorable (1). „

En quittant la loge de ce cinquieme fou , j'entrai dans celle d'une femme qui étoit devenue insensée, non pas pour s'être mêlée de faire des prédictions ; mais pour avoir cru trop aveuglément à celles qu'on lui avoit faites. Son enfant avoit été la premiere victime de sa folie. Trois semaines après avoir accouchée , elle avoit consulté sur son sort un Diseur de bonne aventure , qui lui annonça qu'il seroit très-malheureux. Frappée de ce funeste pronostique , & emportée par son fanatisme , elle donna la mort à son fils , & se vanta de son crime , comme d'une action remplie de piété & de tendresse. Les Juges ayant appris cet infanticide , firent arrêter cette femme , & instruisirent son procès dans toute la rigueur des loix ; mais , ayant reconnu évidemment qu'elle étoit folle , ils la condamnerent à être renfermée pour toujours. Si elle fût née chez les Baniens , elle eût passée pour très-sage & très-prudente. Chez ces peuples ,

(1) Cérémonies & Coutumes Religieuses des Peuples Idolâtres, Tom. II. pag. 248.

260 LETTRES CABALISTIQUES ,
aussi-tôt qu'un enfant vient au Monde ,
on consulte un Astrologue sur sa desti-
née ; si les astres ne lui sont point favo-
rables , on lui donne la mort , comme la
plus grande faveur qu'il puisse espérer
de ses parents.

Je vis une seconde folle , dont les dis-
cours me divertirent beaucoup. „ Mon-
„ sieur , me dit-elle , vous voyez une fille
„ que le Ciel a comblée d'honneur. S.
„ Paris, ce grand Saint , au tombeau du-
„ quel s'opèrent tant de miracles , a bien
„ voulu quitter le Ciel pour venir me faire
„ un enfant. Je suis enceinte actuellement
„ de ses œuvres , & je dois accoucher d'un
„ grand personnage , qui anéantira les
„ Jésuites , réduira en poudre tous les
„ Hérétiques , détruira l'Empire des
„ Turcs ! , & reformera le luxe de la Cour
„ de Rome. „ *Cette fille est-elle enceinte ?*
demandai-je à l'homme qui me conduisoit.
„ Oui Monsieur , me dit-il , elle l'est : vé-
„ ritablement l'on ignore de qui , & l'on
„ croit que la crainte qu'elle a eue qu'on
„ ne connût sa foiblesse , l'a fait devenir
„ folle. „ Chez les Péruviens , sage & sa-
vant Abukibak , la prétendue concubine

de S. Paris eût trouvé dans tous les esprits une aveugle croyance ; on n'eût point regardé comme une chose extraordinaire que le bon Diacre eût quitté pour quelque temps le céleste séjour , pour venir prendre ses ébats sur la terre. Ces peuples ont des filles , ou des Religieuses , consacrées au service du Soleil. Si elles deviennent enceintes , elles doivent être brûlées par les loix , mais dès qu'elles affurent que c'est le Soleil qui les a conçues (1) nues, leur grossesse devient respectable. A coup sûr , dans un pays où l'on croit que le Soleil interrompt sa course pour venir coucher avec une fille , on ne regarderoit pas comme une extravagance , de prétendre qu'un Saint. Janséniste puisse faire des bâtards.

La folie de la troisieme femme qu'on

(1) In peruvii Regni finibus receptum , Solem colere : quod Ingæ Reges pro Firmamento aut Insigni Dominationis instituerunt , cum essent Dii antea diversi. Illorum solemne , Tempia ubique Soli erigere , ampla , magnifica , auro laqueata aut strata. In iis castæ aliquot Virgines , quarum pudicitia devota : nec fas polluere , nisi ut luerent morte. Excusatur si qua juravit compressam se & ex eo uterum ferre. Lepii Monit. & Exempl. Politica , Cap. III. pag. 27.

me montra , étoit encore plus singulière que celle de la seconde. Sa fantaisie étoit de baiser le bouton de la culotte de tous les Révérends Peres Jésuites qu'elle rencontroit. En eût-elle trouvé un chez le Pape , au lieu de courir à la pantoufle du Saint Pere , elle eût été se prosterner devant la culotte de l'Ignacien. Elle se figuroit qu'il y avoit autant de vertu dans toutes celles de ces Révérends Peres , que dans les Reliques les plus opérantes. Si cette Dévote fût née dans le Royaume de Golconde , ou dans celui de Bisnagar , il lui eût été permis de baiser non-seulement le bouton de la culotte , mais encore bien d'autres pieces. Les Faquirs , ou Jésuites Golcondois sont fort accoutumés à recevoir de ces baisers si extravagants en Europe. Les Auteurs nous apprennent *qu'on voit les Dévotes venir baiser à ces Faquirs les parties du corps les plus cachées , sans que pour cela ils détournent tant soit peu les yeux.* Je ne voudrois pas jurer que si cette mode s'établissoit en Europe , les Moines y eussent autant de gravité. Plus d'un Cordelier lorgneroit tendrement la dévote Baiseuse , & malheur à celles qui

auroient des lunettes ; car on verroit bien souvent arriver le cas dont l'ingénieux la Fontaine a fait le sujet d'un de ses Contes , & qui causa la perte des Bécicles de la vieille Abbessé.

Laissons la plaisanterie , sage & savant Abukibak , & plaignons les hommes , en considérant la foiblesse de leurs esprits. Que devient cette raison , cette lumière naturelle dont certains Philosophes parlent tant ? N'a-t-elle été accordée qu'à de certains peuples ? L'ame des autres n'est donc ni de la même nature , ni de la même espèce que la leur. A-t-elle été donnée également à tous les hommes ? D'où vient agissent-ils si diversement ? Qui sont les sages ? Qui sont les fous ? Chacun veut connoître le vrai : où trouver des Juges sans préjugés , qui puissent décider cette dispute ?

Je te salue , sage & savant Abukibak.





L E T T R E L X X.

Le Cabaliste Abukibak , *au studieux* Ben Kiber.

LE parallele que tu fais , studieux ben Kiber , dans ta dernière Lettre entre les extravagances de plusieurs insensés Européens & les usages de certains peuples Asiatiques , Afriquains , &c. m'a fait réfléchir aux mœurs des Nations anciennes. Je crois pouvoir établir, après un mûr examen dans lequel j'ai tâché d'éloigner autant qu'il m'a été possible , tous les préjugés , qu'il en a été dans tous les temps , ainsi que dans les nôtres , & que plusieurs peuples ont toujours eu des coutumes directement opposées à celles des autres ; de sorte qu'un homme qui passoit pour très-sage parmi les premiers , auroit été regardé comme un extravagant chez les autres. Je vais encore plus loin , & je soutiens que soit chez les Modernes , soit chez les Anciens , toutes les Nations , même les plus civilisées , avoient & ont ,
encore

encore plusieurs usages directement opposés à la raison. Un Philosophe qui les considère avec quelque attention , en connoît d'abord le ridicule.

Je te communiquerai , studieux ben Ki-ber , les réflexions que j'ai faites , en lisant Herodote & Diodore de Sicile , sur les mœurs & les loix des principaux peuples anciens. Je rapporterai d'abord purement & simplement ce qu'en disent ces Auteurs ; ensuite je remarquerai les choses absurdes , ridicules , puériles , dont ils étoient zélés observateurs. Les Lettres que je t'écrirai sur ce sujet , pourroient servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain.

Commençons par les Egyptiens. Comme ils ont , dit Herodote (1) , un air & une riviere , dont la nature est différente de celle des autres , ils se sont aussi établi des loix & des ordonnances , pour la plupart différentes de celles qu'on observe aux autres pays. Les femmes conduisent parmi eux tout le commerce , elles

(1) Herod. Liv. II. pag. 227. Je me sers dans cette Lettre , ainsi que dans les autres , de la Traduction de du Ryer.

tiennent taverne, & demeurent aux boutiques , tandis que les hommes filent dans la maison. Les autres Nations font leurs tissures en montant , & les Egyptiens en abaissant ; les hommes y portent les fardeaux sur leurs têtes , les femmes sur leurs epaules ; les femmes pissent debout , & les hommes s'abaissent pour cela. Il ne leur est pas permis de vuider leur ventre hors de la maison ; mais ils mangent dehors & dans les rues , & disent pour raison que les choses deshonnêtes , mais nécessaires , doivent se faire en secret ; & que celles qui ne sont pas deshonnêtes , se doivent faire publiquement. La femme n'y sauroit être la Ptêtresse d'aucun Dieu ni d'aucune Déesse ; mais les hommes sont les Prêtres de tous les Dieux & des Déeses. Les enfants mâles ne peuvent être contraints de nourrir malgré eux leur pere & leur mere ; mais les filles y sont contraintes , encore qu'elles ne le voulussent pas. Aux autres pays les Prêtres portent de grands cheveux ; mais ils sont rasés en Egypte. Aux autres pays on a de coutume de se faire raser aux funérailles d'un parent ; au contraire les Egyptiens

riens se laissent croître les cheveux, mais ils se font couper la barbe. Aux autres pays on a son vivre séparé de celui des bêtes; mais les Egyptiens mangent avec les bêtes. Les autres peuples vivent d'orge & de froment, & c'est une honte aux Egyptiens de vivre des choses qui en sont faites; ils font leur pain d'une espece de grain, qui est entre l'orge & le froment. Ils pétrissent & remuent la farine détrempeée en eau, avec les pieds, & manient la fange & la boue avec les mains. Les autres laissent les parties naturelles comme la Nature les leur a données, excepté ceux qui ont été instruits par les Egyptiens; mais les Egyptiens se font circoncire. . . Les Prêtres se rasent tout le corps de trois en trois jours, afin que quelque vermine, ou quelque autre sorte d'ordure ne s'engendre point en des hommes qui président au culte des Dieux. . . Ils ne font aucune dépense des biens qui leur appartiennent, mais chacun d'eux a chaque jour sa portion des viandes sacrées, qu'on leur donne toutes cuites, & plus même qu'il ne leur faut de chair de bœuf & d'oye. On leur donne aussi du vin, sans qu'ils se mettent en peine

de rien chercher ; mais il ne leur est pas permis de manger du poisson. Les Egyptiens ne sement point de fèves , & ne les mangent ni crues , ni cuites , & les Prêtres ne peuvent seulement les regarder , s'imaginant que cette sorte de légume est immonde.

Examinons , studieux ben Kiber , combien d'impertinences & de folies il y a dans les coutumes bizarres du plus ancien des peuples , ou du moins de celui chez lequel nous découvrons les premières traces des Sciences & des Arts. Ne nous arrêtons pas aux hommes , *filant dans l'intérieur des maisons* , & aux femmes , *vendant le vin dans les tavernes*. Accordons encore aux deux sexes la liberté de pisser comme ils le jugeront à propos , laissons-les supporter les coliques les plus violentes plutôt que d'oser *vuider leur ventre hors de leur maison* , permettons qu'ils mangent , *exposés aux injures de l'air*, sans pouvoir dîner, ou souper dans leurs appartements ; mais en leur donnant autant de permission , ne soyons pas aussi indulgents sur la loi qui *dispense les enfants mâles de nourrir leurs parents*. Est-ce que les garçons ont moins

d'obligations que les filles à leur pere & à leur mere ? Sont-ils d'une espece différente de celle de leurs parents ? Ne leur appartiennent-ils qu'en partie ? Quel bizarre & criminel usage ! Il faut être privé , non-seulement de la raison , mais de tous sentimens humains , pour ne pas en être révolté. Que dirons-nous de la coutume *de manger avec les bêtes* , n'est-elle pas bien singuliere , sur-tout dans des gens qui en d'autres occasions étoient esclaves de la propreté , & se lavoient avec tant de soin ? Celle *de détremper la farine avec les pieds* , & *de manier la fange & la boue avec les mains* , n'est pas moins crasseuse & moins particuliere. Quant aux usages des Prêtres , quelque ridicules qu'ils soient , trois mille ans n'ont pu les détruire , & ils sont encore en vogue aujourd'hui chez la moitié des Européens , où une foule de fainéants , vêtus d'une maniere comique , *sans faire aucune dépense de leurs biens* , consumant celui des gens du Monde , *mangent la portion des viandes quêtées* , qu'on leur donne toutes cuites. On leur apporte aussi du vin ; mais il est défendu à plusieurs de manger du bœuf & du mouton ; ils ne peuvent vivre

qu'avec du poisson. La seule différence qu'il y a entre les folies des Egyptiens & des Européens est bien petite ; car il est aussi ridicule de se figurer que la Divinité soit fort honorée parce qu'on ne mange pas de poisson , que parce qu'on s'abstient au contraire de la viande. Il faut être bien extravagant pour se figurer qu'un brochet dans l'estomac d'un Prêtre offense mortellement le Ciel ; mais il faut ne l'être pas moins pour penser qu'une perçix , mangée par un Chartreux , met le Moine au fond des Enfers. Quelle folie d'ériger Dieu en Intendant ou en Maître-d'hôtel , qui regle la table de quelques particuliers ! L'horreur que les Egyptiens avoient pour les fèves , & la crainte que les Prêtres avoient que leur vue ne souillât la pureté de leur ministère , est le comble de l'extravagance. Qu'est-ce qu'une fève , sinon un morceau de terre inanimée , ainsi que l'est un autre légume. Est-ce le suc qu'elle contient , qui peut corrompre l'ame ? C'est assez de s'en interdire l'usage ; mais pour s'en défendre la vue , il falloit qu'il s'en détachât certaines particules bien subtiles & bien venimeuses. Aujourd'hui le bon sens & la

raison ont fait évanouir ce poison dangereux , on mange des feves comme des poids. Le venin de ce premier légume passe sur la viande pendant un certain temps de l'années ; peut-être que dans quatre ou cinq cents ans le Carême & les Vigiles auront le même sort que les rêveries Egyptiennes. Passons des Egyptiens aux Ethiopiens.

„ Les Ethiopiens (1) , dit Diodore de
 „ Sicile , ont plusieurs loix fort différen-
 „ de celles des autres peuples , sur-tout
 „ pour ce qui regarde l'élection des Rois.
 „ Les Prêtres choisissent les plus honnêtes
 „ gens de leur corps ; & les enfermant
 „ comme dans un cercle , celui de ces der-
 „ niers que prend au hazard un des Prêtres
 „ qui entre dans le cercle , en marchant &
 „ en sautant comme un Ægypttan ou un
 „ Satyre , est déclaré Roi sur le champ ,
 „ tout le peuple l'adore comme un
 „ homme chargé du gouvernement par
 „ la Providence Divine. Le nouvel Elu
 „ commence à vivre de la maniere qui lui
 „ est prescrite par les loix. En toutes cho-

(1) Diodore , Liv. III. pag. 266. Je me sers de la Traduction de l'Abbé Terrasson.

„ ses il fuit la coutume du pays , ne punif-
„ fant & ne récompensant que selon les
„ regles établies dès l'origine de la Na-
„ tion. Il est défendu au Roi de faire mou-
„ rir aucun de ses sujets , quand même il
„ auroit été déclaré en jugement digne
„ du dernier supplice ; mais il envoie un
„ Officier qui lui apporte le signal de la
„ mort ; & aussi-tôt le criminel s'enferme
„ dans sa maison , & se fait justice lui-
„ même. Il ne lui est point permis de
„ s'enfuir en des Royaumes voisins , & de
„ changer ainsi la peine de mort en un
„ bannissement , comme font les Grecs.
„ On raconte à ce sujet qu'un certain
„ homme ayant vu cet ordre de mort qui
„ lui étoit envoyé de la part du Roi , &
„ songeant à s'enfuir hors de l'Ethiopie ,
„ sa mere qui s'en doutoit , lui passa sa
„ ceinture autour du col , sans qu'il osât
„ se défendre , & l'étrangla ainsi , de peur,
„ disoit-elle , que son fils ne procurât par
„ sa fuite une plus grande honte à sa fa-
„ mille. Il y avoit quelque chose encore
„ de plus extraordinaire dans ce qui re-
„ gardoit la mort des Rois. Les Prêtres
„ qui servent à Méroé , y ont acquis un

„ très-grand pouvoir. Ceux-ci , quand il
 „ leur en prenoit fantaisie , dépêchoient
 „ un courier au Roi pour lui ordonner
 „ de mourir. Ils lui faisoient dire que les
 „ Dieux l'avoient ainsi réglé , & que ce
 „ seroit un crime de violer un ordre qui
 „ venoit de leur part. Ils ajoutaient plu-
 „ sieurs autres raisons , qui surprenoient
 „ aisément des hommes simples , prévenus
 „ d'une ancienne coutume , & qui n'a-
 „ voient pas assez de force d'esprit pour
 „ résister à ces commandements injustes.
 „ En effet , les premiers Rois se sont
 „ soumis à ces cruelles ordonnances sans
 „ aucune autre contrainte que celle de
 „ leur propre superstition. Ergamènes , qui
 „ regnoit du temps de Ptolomée II , & qui
 „ étoit instruit de la Philosophie des
 „ Grecs , fut le premier qui osa secouer
 „ ce joug ridicule. Ayant pris une résolu-
 „ tion vraiment digne d'un Roi , il s'en
 „ vint avec son armée attaquer la forte-
 „ resse , où étoit autrefois le Temple d'or
 „ des Ethiopiens. Il fit égorger tous les
 „ Prêtres , & institua lui-même un culte
 „ nouveau. Les amis du Prince se sont
 „ fait une loi qui subsiste encore , quelque

M 5

„ singulière qu'elle soit , lorsque leur maî-
 „ tre a perdu l'usage de quelqu'une des
 „ parties de son corps , par maladie , ou
 „ par quelque accident , ils se donnent la
 „ même infirmité , croyant que c'est une
 „ chose honteuse , par exemple , de mar-
 „ cher droit à la suite d'un Roi boiteux ,
 „ & il leur paroît absurde de ne pas par-
 „ tager avec lui les incommodités corpo-
 „ relles , puisque la simple amitié nous
 „ oblige à prendre part à tous les biens
 „ & à tous les maux qui arrivent à nos
 „ amis. Il est même fort commun de les
 „ voir mourir avec leurs Rois , & ils pen-
 „ sent qu'il leur est glorieux de donner
 „ ce témoignage d'une fidélité constante.
 „ De-là vient que chez les Ethiopiens , il
 „ est difficile de former aucune entre-
 „ prise contre le Roi , par l'attention que
 „ tous ses amis apportent à leur conser-
 „ vation commune. Ce sont-là les loix
 „ & les coutumes des Ethiopiens qui de-
 „ meurent dans la capitale , & qui habi-
 „ tent l'isle de Meroë , & cette partie de
 „ l'Ethiopie qui touche à l'Egypte. „

Dans ma première Lettre je te commu-

niquerai mes réflexions sur tant d'usages singuliers.

Portes-toi bien , studieux ben Kiber.



L E T T R E L X X I.

Abukibak , *au studieux ben Kiber.*

SI les Souverains Ethiopiens étoient forcés de se conformer aux loix du pays , & si par un réglemeut aussi sage qu'invincible , ils ne pouvoient les enfreindre sous quelque prétexte que ce fût , en revanche la maniere dont ils étoient élus , étoit bien folle & bien ridicule. Y a-t-il rien de si absurde que d'enfermer dans un cercle un nombre de personnes qui sautent & cabriolent , & de choisir pour Roi celui de ces saltimbanques qu'on saisit au hazard ? J'aimerois autant qu'on prit un Monarque sur le tombeau de S. Paris , & qu'on érigeât en Souverain quelque fameux convulsionnaire.

La soumission *aveugle* que les Ethiopiens avoient pour les ordres de leurs Souverains , n'est pas moins condamnable , quoiqu'elle

soit encore établie aujourd'hui chez les Turcs , & peut-être chez d'autres peuples beaucoup plus policés. N'est-il pas naturel qu'un homme cherche à conserver sa vie , & le fanatisme qui lui en ôte le pouvoir , ne doit-il pas être bien fort ? Un Ethio-pien qui négligeoit les moyens de fuir la mort qu'on lui destinoit , étoit un fou ; un Turc qui agit de même n'est pas plus sage , & toutes les coutumes qui sont fondées sur des principes opposés à ceux de la Nature , ne prennent leur source que dans le fanatisme , & ne sont soutenues que par la force des préjugés. Dès que les hommes ouvrent les yeux , dès qu'ils font usage de la raison , ils s'apperçoivent de leur erreur , comprennent combien il leur est important de les abandonner entièrement. L'exemple d'Ergamenès qui s'affranchit du joug sous lequel avoient gémi ses prédécesseurs , en est une preuve évidente. La connoissance de la Philosophie des Grecs , c'est-à-dire , la liberté de penser , de réfléchir & de raisonner , lui fit voir les malheurs des Rois auxquels il avoit succédé ; il comprit qu'il devoit s'affranchir de la tyrannie des Prêtres qui en

avoient fait périr plusieurs. Il falloit que les Souverains qui avoient regné avant lui , fussent bien stupides pour se résoudre à mourir tranquillement , lorsque les Prêtres de Méroé jugeoient à propos de leur ordonner de partir de ce monde. Si les Ecclésiastiques étoient les maîtres aujourd'hui de donner des ordres à leurs Princes pour faire un pareil voyage , il seroit plus dangereux d'être Souverain , que Mineur ou Grenadier. On verroit tous les jours des Lettres de cachet expédiées aux Rois , qui ne laisseroient pas gouverner les Ecclésiastiques , & le moindre impôt qu'on mettroit sur le Clergé , feroit donner un ordre au Souverain de se rendre en diligence en Paradis , si tant est qu'on ne l'exilât pas en Purgatoire , & qui pis est , en Enfer. Les Prêtres modernes sans doute ne se feroient pas un plus grand scrupule que les anciens , de faire entrer le Ciel dans leur d ssein. Nous pouvons en juger par les manœuvres réciproques des Jansénistes & des Molinistes , qui ne manquent jamais d'autoriser par la Religion tous les crimes qu'ils commettent , & tous les maux qu'ils se font mutuellement.

Venons à présent , studieux ben Kiber , à la folie de ces courtisans qui se faisoient estropier ou mutiler , pour imiter les défauts corporels de leurs Princes , & qui pensoient que *c'étoit une chose honteuse de marcher droit à la suite d'un Roi boîteux*. Si l'on obtenoit aujourdhui des charges & des emplois en faisant des extravagances aussi grandes , je ne doute pas qu'on ne vît dans la Cour d'un Roi borgne plusieurs courtisans qui se creveroit un œil ; dans celle d'un boîteux , plusieurs autres qui s'estropieroient une jambe. C'est l'indifférence des Princes sur une pareille démence qui fait la différence des usages des courtisans anciens & modernes. N'imitent-ils pas autant qu'ils peuvent dans ce temps , les défauts de l'ame du Prince , parce que cette imitation les conduit aux honneurs ? Ne sont-ils pas yvrognes auprès d'un Roi qui aime le vin ; débauchés , impudiques , s'il a du goût pour les femmes ; sans Religion , s'il est Athée ? Hé quoi ! Est-il plus honteux & plus insensé de défigurer l'ame que le corps ? C'est elle qui nous élève au-dessus des bêtes. Un courtisan Ethiopien qui se cassoit une jambe , ne se ravaloit

pas jusqu'à se ranger au rang des animaux les plus immondes ; un Seigneur Européen qui se soule pour imiter son Souverain , & qui se plonge dans la crapule la plus honteuse , se met à niveau d'un cochon qui se vautre dans son auge , & qui se gorge de nourriture.

Je pense , studieux ben Kiber , que les usages & les coutumes des Erhiopiens étoient beaucoup plus excusables que celles des courtisans modernes ; car ils avoient pour leurs Princes un véritable amour , puisqu'ils mouroient librement & volontairement avec eux. Il entroit donc dans leur folie autant de zele mal entendu , que d'ambition ; mais chez les Européens, on imite souvent le même Prince qu'on hait mortellement. On se garde bien de descendre dans le tombeau avec lui ; à peine au contraire y est-il , qu'on insulte à sa mémoire ; on prend les mœurs & les manieres de celui qui lui succede , on agit d'une maniere toute opposée à celle dont on se conduisoit trois jours auparavant. Quel sujet à réflexions que les manœuvres des courtisans au commencement d'un nouveau regne ! Convenons , studieux

ben Kiber , que dans tous les temps les hommes ont extravagué ; mais avouons aussi que dans le nôtre ils ont uni la folie & la mauvaise foi. Revenons aux Ethiopiens , & consultons encore Diodore de Sicile.

» Il y a (1) plusieurs autres Nations
 » Ethiopiennes , dont les unes cultivent
 » les deux côtés du Nil avec les Isles qui
 » sont au milieu , les autres habitent les
 » provinces voisines de l'Arabie , d'autres
 » sont plus enfoncées dans l'Afrique.
 » Presque tous , & entre autres ceux qui
 » sont nés le long du fleuve , ont la peau
 » noire , le nez camus , & les cheveux
 » crépus. Ils paroissent très-sauvages &
 » très-féroces , & le sont pourtant beau-
 » coup moins par tempérament , que par
 » volonté & par affectation. Ils sont fort
 » secs & fort brûlés , leurs ongles sont
 » toujours longs comme ceux des ani-
 » maux. Ils ne connoissent point l'humani-
 » té , il ne poussent qu'un son de voix
 » aigu. Ne s'étudiant point , comme nous ,
 » à rendre la vie plus douce & plus agréa-
 » ble , ils n'ont rien des mœurs ordi-

(1) Diod. Liv. III. pag. 268. 269.

„ naires. Quand ils vont au combat , les
 „ uns s'y arment de leurs boucliers , faits
 „ de cuir de bœuf , & ont en main de pe-
 „ tites lances; les autres portent des traits
 „ recourbés ; d'autres se servent d'arcs ,
 „ dont le bois est de la longueur de quatre
 „ coudées , & qu'ils bandent avec le
 „ pied : quand ceux - ci n'ont plus de
 „ traits , ils combattent avec des massues.
 „ Ils menent leurs femmes à la guerre ,
 „ & les obligent de servir dès qu'elles
 „ ont un certain âge. Elles portent ordi-
 „ nairement un anneau de cuivre pendu
 „ à leurs levres. Quelques - uns de ces
 „ peuples passent leur vie sans s'habiller ,
 „ se couvrent seulement de ce qu'ils trou-
 „ vent pour se mettre à l'abri du Soleil.
 „ Les uns coupent une queue de brebis ,
 „ & se la passent entre les cuisses pour ca-
 „ cher leur nudité ; d'autres prennent des
 „ peaux de leurs bestiaux. Il y en a qui
 „ s'entourent la moitié du corps avec des
 „ especes de ceintures faites de cheveux ,
 „ la nature du pays ne permettant pas
 „ aux brebis d'avoir de la laine. A l'é-
 „ gard de la nourriture , les uns vivent
 „ d'un certain fruit qui croit sans culture

„ dans les étangs & les lieux marécageux ;
 „ d'autres mangent les plus tendres rejet-
 „ tons des arbres , dont l'ombrage les
 „ garantit de la chaleur du Midi , quel-
 „ ques-uns sement du *Sesame* & du *Lo-*
 „ *tost* ; il y en a qui ne vivent que de ra-
 „ cines de roseaux. La plupart d'entr'eux
 „ s'exercent à tirer aux oiseaux : & comme
 „ ils manient l'arc fort adroitement , cette
 „ chasse remplit abondamment leurs be-
 „ soins ; mais la plus grande partie de ces
 „ peuples soutiennent leur vie avec le lard
 „ & la chair de leurs troupeaux. Ces
 „ Ethiopiens qui habitent au dessus de
 „ Méroé , font des distinctions remarqua-
 „ bles entre les Dieux. Ils disent que les
 „ uns sont d'une nature éternelle & in-
 „ corruptible , comme le Soleil , la Lune ,
 „ & l'Univers entier ; que les autres ,
 „ étant nés parmi les hommes , se sont
 „ acquis les honneurs divins par leurs ver-
 „ tus , & par les biens qu'ils ont faits au
 „ Monde. Ils reverent *Isis* , *Pan* , & sur-
 „ tout *Jupiter* & *Hercule* , dont ils préten-
 „ dent que le genre humain a reçu le plus
 „ de bienfaits. Quelques Ethiopiens ce-
 „ pendant croient qu'il n'y a point de

„ Dieux ; & quand le Soleil se leve , ils
„ s'enfuient dans leur marais , en blas-
„ phémant contre lui , comme contre leur
„ plus cruel ennemi. Les Ethiopiens dif-
„ ferent encore des autres Nations dans
„ les honneurs qu'ils rendent à leurs morts.
„ Les uns jettent leurs corps dans le fleu-
„ ve , pensant que c'est la plus honorable
„ sépulture qu'on puisse leur donner ; les
„ autres les gardent dans leurs maisons ,
„ enfermés dans des niches de verre ,
„ croyant qu'il sied bien à des enfants
„ d'avoir toujours devant les yeux le vi-
„ sage de leurs parents , & à ceux qui
„ surviennent , de conserver la mémoire
„ de leurs prédécesseurs ; d'autres enfer-
„ ment les corps morts dans des cercueils
„ de terre cuite , & les enterrent aux en-
„ virons des Temples. Ils regardent com-
„ me le plus inviolable des serments ,
„ celui qui se fait sur les morts. En cer-
„ taines contrées les Ethiopiens donnent
„ la royauté à celui d'entr'eux qui est le
„ mieux fait , disant que les deux plus
„ grands dons de la fortune sont la Mo-
„ narchie & la belle taille. Ailleurs ils la
„ déferent au pasteur le plus vigilant .

„ comme à celui qui aura le plus de soin
 „ de ses sujets. D'autres choisissent le plus
 „ riche , dans la pensée qu'il fera plus en
 „ état de secourir les peuples. Il y en a
 „ d'autres qui prennent leurs Rois ceux
 „ qui sont les plus forts , estimant dignes
 „ de la première place ceux qui sont les
 „ plus capables de les défendre dans les
 „ combats. „

Ce nouveau passage , studieux ben Kiber,
 va nous fournir bien de sérieuses réflexions. Elles demandent une plus longue étendue que celle que nous donnons ordinairement à nos Lettres ; nous les réserverons pour la première que je t'écrirai.

Porte-toi bien.



L E T T R E L X X I I .

Le Cabaliste Abukibak , *au studieux*
 Ben Kiber.

D Arcourons , studieux ben Kiber , les coutumes & les usages bizarres de ces Ethiopiens , si différents des premiers dont nous avons parlé. L'envie qu'ils avoient de paroître très-sauvages & très-féroces ,

quoiqu'ils le fussent pourtant beaucoup moins par tempérament , que par volonté & par affectation , marque bien jusqu'où peut aller l'égarement de l'esprit humain. N'est-il pas étonnant que des hommes qui avoient en eux-mêmes les principes de l'humanité , qui la connoissoient , qui en soutenoient tout le bon , tout le vrai , tout l'utile , cherchassent à s'approcher des bêtes le plus qu'il leur étoit possible , & fissent consister leur plus grande gloire à les imiter dans leur férocité ? Que ceux qui prétendent que l'homme par sa nature ne cherche qu'à être instruit , & suit les conseils qu'on lui donne , dès qu'il les croit utiles à son bonheur , répondent quelque chose à un exemple aussi frappant que l'est celui de ces peuples. Ils cherchoient , à s'éloigner de tout ce qui pouvoit leur procurer les commodités des autres Nations ; la vie animale avoit pour eux plus de charmes que celles des habitants de la ville la mieux policée.

La coutume qu'ils avoient *de conduire leurs femmes à la guerre* , quoique ridicule , ne me surprend pas , elle dure encore chez les Allemands , & le plus petit Sous-

Lieutenant d'Infanterie mene avec lui Madame la Sous-Lieutenant. Lorsqu'une armée Impériale est en marche , il y a toujours une colonne composée de femmes & de leurs équipages. Jugez , studieux ben Kiber , s'il convient à des gens qui ne doivent songer qu'à se battre , d'être occupés du soin de leur ménage. Que des peuples barbares aient pu conserver la coutume de mener à la guerre leurs femmes , cela n'a rien de bien extraordinaire ; mais qu'aujourd'hui en Allemagne , & dans bien d'autres pays on n'ait pas ordonné aux Officiers de ne point conduire les leur à l'armée , c'est une chose que je ne comprends point. Il faut qu'on pense en Allemagne que les prieres des femmes valent pour le gain d'une bataille celles de Moïse ; je ne fais pourtant pas si elles tiennent les mains levées au Ciel , tandis que leurs maris combattent.

La Religion des Ethiopiens qui habitoient au-dessus de Meroé , n'avoit rien qui doive paroître aujourd'hui extraordinaire aux trois quarts de l'Europe : ils divisoient leurs Dieux en deux classes ; „ les „ uns étoient d'une nature éternelle & in-

» corrip tible ; les autres , étant nés parmi
» les hommes , s'étoient acquis les hon-
» neurs divins par leurs vertus , & par les
» biens qu'ils on faits au Monde. » On
dira qu'ils est absurde de vouloir qu'une
chose créée puisse jamais acquérir les per-
fections du Créateur , que l'ordre naturel
& absolu des choses demande nécessaire-
ment qu'il y ait toujours une différence
entre le pouvoir de celui qui produit , &
la puissance de la chose produite ; on prou-
vera que la nature divine ne peut être com-
muniquée à de simples mortels ; on con-
clura ensuite qu'il étoit donc ridicule de
placer des hommes morts au rang des Di-
vinités éternelles. On raisonnera très-
bien , en parlant de cette maniere ? mais
la même personne qui fera ces objections ,
ne s'apercevra pas qu'elle agit aussi ridi-
culement que ces Ethiopiens qu'elle con-
damne. Elle admet , ainsi qu'eux , une
Divinité d'une nature éternelle & incor-
ruptible , & un nombre infini de demi-
Dieux , qui avant de jouir des honneurs
divins , ont vécu plusieurs années parmi
les hommes. L'Europe est remplie de Tem-
ples , dédiés à S. François , à S. Anselme ,

288 LETTRES CABALISTIQUES ,
à S. Ignace , &c. L'encens fume perpétuellement sur leurs Autels , on leur adresse les vœux les plus ardents , on implore leur secours , on leur offre des présents ; que faisoient de plus les Ethiopiens pour leurs Dieux subalternes ; On dira peut-être que tout ce qu'on obtient de ces demi-Dieux modernes , n'est que par leur intercession auprès de la Divinité *éternelle & incorruptible*. Les Ethiopiens & tous les Payens pourroient répondre la même chose ; car quoiqu'ils priaissent les Dieux subalternes , ils n'ignoroient pas que ces Dieux ne pouvoient rien sans la volonté de *Jupiter*. Lorsque Troye fut détruite , *Vénus* voulut en vain la secourir (1) , *Jupiter* avoit résolu sa destruction ; les Dieux *Penates* ne purent point le servir. Saint Augustin dans sa *Cité de Dieu* , plaisante

(1) Ipse pater Danais animos viresque secundas
Sufficit ; ipse Deos in Dardana suscitât arma?
Eripe , Nate , fugam , finemque impone labori,
Nusquam abero , & tutum patrio te limine sistam.

Dixerat , & spissis noctis se condidit umbris.
Apparent diræ facies , inimicaque trojæ
Numina magna Deum.

Tum vero omne mihi visum considerare inignes
Illum & ex imo verti Neptunia Troja.

Virgil. *Æneid*. Lib. II.

vivement

vivement (1) fut les Divinités , en qui les Troyens avoient la plus grande confiance ; il demande comment est-ce que *Minerve* auroit pu les défendre contre les Grecs , puisqu'elle n'eut pas le pouvoir de garantir ses Gardiens , lorsqu'on vint enlever son simulacre sur son Autel. Il se moque des Romains d'avoir cru (2) que les Dieux *Pénates* des Troyens , vaincus &

(1) Nec ideo Troja periit , quia Minervam perdidit. Quid enim prius ipsa Minerva perdidit , ut periret ? An forte custodes suos ? Hoc sane verum est : illis quippe interemptis potuit auferri , neque enim homines à simulacro , sed simulacrum ab hominibus servabatur. Quomodo ergo colebatur , ut patriam custodiret & cives , quæ suos non valuit custodire custodes ? August. de Civit. Dei : Liv. 1. Cap. 2. pag. 4. Tom. 7. Edit. Paris.

(2) Apud hunc ergo Virgilium nempe Juno inducitur infecta Trojanis , *Æolo* ventorum regi adversus eos irritando dicere.

Gens inimica mihi Tyrrenum navigat æquor
Ilium in Italiam portans , victosque Penates.

Itane Istis Penatibus victis , Romam ne vinceretur prudentes commendare debuerunt ? Sed hoc Juno dicebat velut irata mulier , quid loqueretur ignorans. Quid *Æneas* ipse pius toties appellatus ? Nonne ita narrat ?

Panthus Otriades arcis Phœbique Sacerdos :
Sacra manu victosque Deos , parvumque nepotem.

Tome III.

N

290 LETTRES CABALISTIQUES ,
 chassés , les avoient rendus invincibles,
 Qu'auroit répondu ce Pere de l'Eglise ?
 Si les Payens lui avoient dit : « Vous nous
 » faites un reproche que nous sommes
 » en droit de vous faire. Les Saints , aux-
 » quels vous accordez pour le moins au-
 » tant de pouvoir que nous aux demi-
 » Dieux , ne sont-ils pas vaincus quel-
 » quefois ? Lorsque S. Paul prie pour
 » un peuple , & S. Pierre pour un autre ,
 » il faut que la perte ou le gain de la ba-
 » taille décide du pouvoir de l'interces-
 » seur. Si vous prétendez qu'il n'y a ja-
 » mais qu'un Saint qui intercede , & que
 » lorsqu'il demande une chose , les au-
 » tres y consentent , je vous soutiendrai
 » que vos demi-Dieux sont moins parfaits

Ipsæ trahit cursuque amens ad limina tendet.

*Nonne Deos ipsos , quos victos non dubitat
 dicere , sibi potius quam se illis perhibet commen-
 datos , cum ei dicitur.*

Sacra suosque tibi commendat Troja Penates.

*Si igitur Virgilius tales Deos & victos dicit , &
 ut vel victi quoquo modo evaderent homini com-
 mendatōs , quæ dementia est existimare his tuto-
 ribus Romam sapienter , fuisse commissam , & nisi
 eos amisisset , non potuisse vastari. Id. ibid.*

„ que les nôtres, puisqu'ils vous abandon-
 „ nent, & qui pis est, après avoir reçu
 „ vos présents ; c'est-là une noire ingra-
 „ titude. Si vous prétendez qu'ils se con-
 „ forment dans leur demande aux volontés
 „ de la Divinité suprême, je vous répon-
 „ drai que nos demi-Dieux font de même,
 „ & qu'ainsi les Dieux *Pénates* des Tro-
 „ yens furent vaincus dans la Phrygie,
 „ parce que *Jupiter* l'ordonnoit ainsi, &
 „ vainquirent dans l'Italie par la même
 „ raison.

Convenons, studieux ben Kiber, que
 le sentiment qui admet des Avocats & des
 Procureurs pour plaider la cause des hom-
 mes devant la Divinité, est aussi ridicule
 que faux. Les Ethiopiens sont tombés à
 ce sujet dans une erreur grossière, les Eu-
 ropéens imitent leur égarement. La Divi-
 nité qui voit, qui connoit le passé, le
 présent, le futur, qui règle par sa volonté
 seule & par sa sagesse tous les événements,
 n'a pas besoin comme un juge, dont les
 connoissances sont bornées, d'un sollici-
 teur qui l'instruise des causes, qu'il doit
 juger. Les seuls mémoires sur lesquels elle
 se détermine, sont la vertu, la justice & la

292 LETTRES CABALISTIQUES ,
piété de ceux qui méritent d'être récompensés , & les vices de ceux que sa justice l'oblige de punir.

Les Ethiopiens qui croyoient qu'il n'y avoit point de Dieux , & qui quand le Soleil se levoit , s'enfuyoient dans leurs marais en blasphémant contre lui , comme contre leur plus cruel ennemi , nous doivent rendre plus attentifs à ne pas supposer pour des preuves évidentes de l'existence de Dieu , celles qui sont très-douteuses , pour ne pas dire fausses ; tandis qu'on en a un grand nombre d'invincibles. Locke & bien d'autres grands Philosophes ont agi prudemment , en n'employant pour la défense de la première des vérités que des arguments , exempt de toute retorsion & de tout doute. Comment veut-on apporter pour preuve de l'existence de Dieu le consentement universel de tous les peuples , puisqu'il est constant que dans tous les temps il y a eu des hommes assez aveuglés & assez ignorants , pour ne pas comprendre la nécessité absolue de l'existence d'une Divinité ? De nos jours on a découvert des Nations entières , aussi peu éclairées que les anciens Ethiopiens. Un

Historien estimé , & qui ne sauroit être soupçonné de vouloir favoriser l'impiété , nous apprend (1) qu'il a vu & connu des peuples qui n'avoient aucune idée de l'existence de Dieu. Ainsi , convenons de bonne fois que l'homme , livré à lui-même & privé des secours qui conduisent sa raison , peut méconnoître la chose la plus visible ; triste & mortifiant aveu pour la vanité humaine , mais qui n'est pas moins véritable !

Les raisons qui obligeoient les Ethiopiens à choisir un Roi , me paroissent à peu près les mêmes que celles qui déterminent aujourd'hui certains Européens à l'élection d'un Monarque. Très-souvent à Constantinople un Prince a été élevé sur le Trône , au préjudice de ses aînés , parce qu'il étoit mieux fait qu'eux. Les Turcs , sur-tout les Janissaires , aiment beaucoup que leur Souverain soit beau & bien fait.

Les peuples qui élisent un Roi , ou un Magistrat absolu , se déterminent ordi-

(1) Il n'a pas paru jusqu'à présent qu'ils aient aucune connoissance de la Divinité , ni qu'ils adorent les Images , Histoire des Isles Mariannes , pag. 406.

nairement par les autres causes qui faisoient agir les Ethiopiens. Il me semble cependant que les anciens avoient un avantage considérable sur les Polonois ; car l'intérêt particulier chez ces derniers , décide ordinairement de leur voix ; ils la vendent au plus offrant ; la patrie a peu de part dans leur détermination. Je pense que les Hollandois dans le choix d'un Stadthouder , les Vénitiens dans celui d'un Doge , songent au bien de l'Etat , & imitent les Ethiopiens ; mais je ne saurois accorder la même sagesse & la même vertu aux Polonois. Je suis même persuadé qu'on auroit peine à trouver dans l'antiquité un peuple , qui eût aussi mal profité du grand avantage d'élire son Souverain. Ce qui devoit faire le bonheur de la Pologne , cause ordinairement ses plus grands maux ; presque toutes les révolutions qui sont arrivées dans ces derniers temps à ce Royaume , n'ont eu d'autre source que le choix du Souverain. Il seroit heureux pour un peuple qui profite si mal du droit de se choisir un Prince , de laisser à la naissance à décider de la possession du Trône.

Je te salue , studieux ben Kiber , & te

félicite de n'être point né dans un Etat , où chaque changement de regne met le peuple dans l'incertitude d'une guerre civile.



L E T T R E L X X I I I .

Le Cabaliste Abukibak , au studieux Ben Kiber.

JE passerai , studieux ben Kiber , aux Lybiens Nomades. Ils s'étoient imposé la coutume , ou plutôt la loi de ne manger point de vaches & de cochons , les Juifs s'abstenoient de la viande de plusieurs animaux. Moïse avoit cru qu'il devoit pour le bien de leur santé la leur interdire , & ce sage Législateur craignoit sans doute que la mauvaise nourriture n'augmentât les maladies des Israélites. La même raison peut avoir été la cause que les Lybiens ne mangeoient point de cochon , la chair de cet animal , quoique délicate , étant fort contraire à la santé , & pernicieuse à ceux qui ont quelque disposition à la lepre ; maladie très-commune parmi les anciens Egyptiens , Lybiens , Israélites , &c.

Mais si l'usage de s'abstenir de manger de certaines viandes peut être excusé , celui de n'oser frapper une vache est bien insensé , sur-tout lorsqu'on ne respecte cette vache que par la ressemblance qu'on pense qu'elle a avec la Divinité. Peut-on pousser la folie plus loin , que de croire que l'Être suprême réside principalement dans un vil animal ? La multiplicité des Dieux des Anciens , quelque criminelle & absurde qu'elle soit , me paroît beaucoup plus supportable que les différentes métamorphoses qu'on en racontoit. Que les Philosophes qui vantaient si fort cette lumière naturelle , & cette raison , accordée à tous les hommes , me disent si les Lybiens qui n'osoient battre une vache , de crainte d'offenser les Dieux , en étoient pourvus abondamment. Cette crainte , quelque folle qu'elle soit , subsiste cependant encore aujourd'hui dans l'esprit de plusieurs peuples , & c'est-là une preuve bien évidente que dans tous les temps les hommes ont été également extravagants. Il y avoit quelques Nations un peu plus éclairées & un peu plus sages que les autres chez les Anciens. En général chez les Modernes ,

les Européens sont moins aveugles que les habitants des autres parties du Monde ; mais au fond ces Nations étoient toutes folles.

La coutume que certains Lybiens Nomades avoient de brûler avec de la laine les veines du haut de la tête , ou celles des temples , afin que les enfants ne fussent point sujets aux fluxions tout le reste de leur vie , me paroît avoir été copiée par les Anglois dans leur *insertion de la petite vérole*. Les Lybiens prévenoient par un mal réel une maladie qu'on n'auroit peut-être jamais eue ; plus sages pourtant que les Anglois , qui tuent un grand nombre de jeunes enfants , de peur qu'ils ne soient dangereusement malades , lorsqu'ils seront plus âgés. Malgré la belle Lettre que M. de Voltaire a faite sur l'*inoculation de la petite vérole* , je doute qu'il prenne envie à beaucoup de peuples de vouloir imiter les Anglois ; encore moins les Circassiens , dont ils ont emprunté ce beau & salutaire usage. Je ne pense pas non plus que la maxime des Libiens soit jamais suivie , & qu'on traite jamais en Europe les jeunes gens comme les chevaux lunatiques , à qui

l'on fait brûler les veines du front, & celles qui sont à côté des yeux.

Examinons de nouvelles folies. Les anciens Européens nous en fourniront en grand nombre : nous les comparerons toujours avec celles des modernes ; commençons par les Gaulois.

„ Ils sont (1) , dit Diodore de Sicile ,
 „ d'une grande taille , ils ont la peau frai-
 „ che & extrêmement blanche. Leurs
 „ cheveux sont naturellement roux , & ils
 „ usent encore d'artifice pour fortifier
 „ cette couleur. Ils les lavent fréquem-
 „ ment avec de l'eau de chaux , & ils les
 „ rendent aussi plus luisants , en les reti-
 „ rant sur le sommet de la tête & sur les
 „ temples ; de sorte qu'ils ont vraiment
 „ l'air de Satyres & d'Égyptiens. Enfin leurs
 „ cheveux s'épaississent tellement , qu'ils
 „ ressemblent aux crins des chevaux. Quel-
 „ ques-uns se rasent la barbe , & d'autres
 „ la portent médiocrement longue ; mais
 „ les Nobles se rasent les joues , & portent
 „ néanmoins des moustaches qui leur cou-
 „ vrent toute la bouche. Aussi il leur arrive

(1) Diod. Liv. V. pag. 180. Je me sers toujours de la Traduction de l'Abbé Terrasson.

5, souvent que lorsqu'ils mangent , leur
 6, viande s'embarraffe dans leurs mousta-
 7, ches , & lorsqu'ils boivent , elles leur
 8, servent comme de tamis pour philtrer
 9, leur boisson. Ils ne prennent point leurs
 10, repas assis sur des chaises ; mais ils se
 11, couchent par terre sur des couvertures
 12, de peaux de loups & de chiens , & ils
 13, sont servis par leurs enfants de l'un &
 14, de l'autre sexe , qui sont encore dans la
 15, premiere jeunesse. A côté d'eux sont de
 16, grands feux garnis de chaudières & de
 17, broches , où ils font cuire de gros quar-
 18, tiers de viande. On a coutume d'en
 19, offrir les meilleurs morceaux à ceux qui
 20, se sont distingués par leur bravoure : c'est
 21, ainsi que chez Homere les Héros de
 22, l'Armée Grecque récompenserent Ajax ,
 23, qui s'étant battu seul contre Hector ,
 24, l'avoit vaincu. Ils invitent les étrangers
 25, à leurs festins , & à la fin du repas , ils
 26, les interrogent sur ce qu'ils font , & sur
 27, ce qu'ils viennent faire. Souvent leurs
 28, propos de table font naître des sujets de
 29, querelle , & le mépris qu'ils ont pour la
 30, vie , est cause qu'ils ne se font point
 31, une affaire de s'appeller en duel ; car

„ ils ont fait prévaloir chez eux l'opinion
„ de Pythagore , qui veut que les ames
„ des hommes soient immortelles , &
„ qu'après un certain nombre d'années ,
„ elles reviennent animer d'autres corps.
„ C'est pourquoi , lorsqu'ils brûlent leurs
„ morts , ils adressent à leurs amis & à
„ leurs parents défunts des Lettres qu'ils
„ jettent dans le bucher , comme s'ils de-
„ voient les recevoir & les lire. Dans les
„ voyages & dans les batailles ils se ser-
„ vent de chariots à deux chevaux , où
„ monte un cocher pour les conduire ,
„ outre l'homme qui doit combattre. Ils
„ s'adressent ordinairement aux gens de
„ cheval , en les attaquant avec ces traits
„ qu'ils appellent *Saumies* , & descendent
„ ensuite pour se battre avec l'épée. Quel-
„ ques-uns d'entr'eux bravent la mort ,
„ jusqu'au point de se jeter dans la mêlée,
„ n'ayant qu'une ceinture autour du corps,
„ & étant du reste entièrement nus. Ils
„ mènent avec eux à la guerre des servi-
„ teurs de condition libre , mais pauvres ,
„ qui dans les batailles conduisent leurs
„ chariots , & leur servent de gardes. Les
„ Gaulois ont coutume , avant que de

L E T T R E LXXIII. 301

„ livrer bataille , de courir à la rencontre
 „ de l'armée ennemie , dont ils défient
 „ les plus apparents à un combat singulier,
 „ en branlant leurs armes , & en tâchant
 „ de leur inspirer de la frayeur. Si quel-
 „ qu'un accepte le défi , alors ils com-
 „ mencent à vanter la gloire de leurs
 „ ancêtres , & leurs propres vertus : au
 „ contraire , ils abaissent tant qu'ils peu-
 „ vent celle de leurs Adversaires , & ils
 „ trouvent effectivement le moyen d'affoi-
 „ blir le courage de leurs ennemis. Ils
 „ pendent au col de leurs chevaux les têtes
 „ des soldats qu'ils ont tués à la guerre ;
 „ & leurs serviteurs portent devant eux
 „ les dépouilles , encore toutes couvertes
 „ du sang des ennemis qu'ils ont défaits ,
 „ & ils les suivent en chantant des chants
 „ de joie & de triomphe. Ils attachent ces
 „ trophées aux portes de leurs maisons ,
 „ comme ils le font à l'égard des bêtes
 „ féroces qu'ils ont prises à la chasse ;
 „ mais pour les têtes des plus fameux
 „ Capitaines qu'ils ont tués à la guerre ,
 „ ils les frottent d'huile de cèdre , & les
 „ conservent soigneusement dans les cais-
 „ ses. Ils se glorifient aux yeux des étran-

„ gers , à qui ils les montrent avec of-
 „ tentation , de ce que ni eux , ni aucun
 „ de leurs ancêtres , n'ont voulu changer
 „ contre des trésors ces monuments de
 „ leurs victoires. On dit qu'il y en a eu
 „ quelques-uns qui , par une obstination
 „ barbare , ont refusé de les rendre à
 „ ceux-mêmes qui leur en offroient le
 „ poids en or ; mais si d'un côté une
 „ ame généreuse ne met point à prix
 „ d'argent les marques de sa gloire ; de
 „ l'autre il est contre l'humanité de faire
 „ la guerre à des ennemis morts. Les
 „ Gaulois portent des habits très-singu-
 „ liers , comme des tuniques peintes de
 „ toutes sortes de couleurs , & des hauts
 „ de chausses , qu'ils appellent *Bracques*.
 „ Par-dessus leur tunique , ils mettent
 „ un casque d'une étoffe rayée , ou divi-
 „ sée en petits carreaux , épaisse en
 „ hyver & légère en été , & ils l'atta-
 „ chent avec des agraffes. Leurs armes
 „ sont des boucliers aussi hauts qu'un
 „ homme , & qui ont tous leur forme
 „ particulière. Comme ils en font , non-
 „ seulement une défense , mais encore un
 „ ornement , on y voit des figures d'ai-

30 rain en bosse , qui représentent quel-
 30 ques animaux , & qui sont travaillées
 30 avec beaucoup d'art. Leurs casques ,
 30 faits du même métal , sont surmontés
 30 par de grands panaches , afin d'en
 30 imposer davantage à ceux qui les re-
 30 gardent. Les uns font mettre sur ces
 30 casques de vraies cornes d'animaux ,
 30 & d'autres des têtes d'oiseaux , ou de
 30 bêtes à quatre pieds. Ils se servent de
 30 trompettes qui rendent un son barbare
 30 & singulier , mais convenable à la
 30 guerre. La plupart d'entr'eux ont des
 30 cuirasses composées de chaînes de fer ;
 30 mais quelques-uns contents des seuls
 30 avantages qu'ils ont reçus de la Na-
 30 ture , combattent tout-à-fait nuds. Ils
 30 portent de longues épées , qui leur
 30 pendent sur la cuisse droite par des
 30 chaînes de fer ou d'airain , quelques-
 30 uns ont cependant des baudriers d'or
 30 ou d'argent. Ils se servent aussi de cer-
 30 taines piques , qu'ils appellent *Lances* ,
 30 dont le fer a une coudée ou plus de
 30 longueur , & deux palmes de largeur.
 30 Leurs saunies ne sont gueres moins
 30 grandes que nos épées ; mais elles

„ sont bien plus pointues. Entre ces fau-
 „ nies , les unes sont droites , & les
 „ autres ont différents contours ; de telle
 „ sorte que dans le même coup , non-
 „ seulement elles coupent les chairs , mais
 „ aussi les hachent , & enfin on ne les
 „ retire du corps , qu'en augmentant
 „ considérablement la plaie. „

Dès le commencement de l'examen des coutumes des anciens Gaulois , j'en découvre plusieurs qui subsistent aujourd'hui chez les François. Ils cherchent dans des vains & ridicules ornements une beauté qui n'est que dans leur imagination , troublée par la fureur de la mode. Ils imitent les Gaulois leurs ancêtres ; comme eux , ils usent d'artifice pour fortifier la couleur de leurs cheveux. Les Gaulois cherchoient à les rougir , les François les blanchissent , ou les noircissent ; la folie est égale. Vouloir corriger la Nature , & emprunter des secours étrangers pour peindre une chose aussi indifférente que la barbe & les ongles , c'est faire dépendre la beauté des hommes de ce qui fait celle des chevaux , qu'on prise selon le poil dont ils sont.

La coëffure des Gaulois ressembloit

parfaitement à celle de nos Petits-mâîtres ; à l'aide d'une eau de chaux , ils retiroient leurs cheveux sur le sommet de la tête & sur les temples ; les Modernes ont substitué de la graisse de cochon à l'eau de chaux , mais ils ont conservé le goût & l'arrangement de la chevelure. Le toupet abattu , les temples découvertes , &c. tout cela est fort à la mode ; c'est dommage en vérité que les Gaulois n'aient pas eu la coutume de porter un grand sac , pendu derrière la tête. Cependant la bourse n'empêche point qu'on ne puisse dire des Petits-mâîtres , qu'en voyant leurs temples & leurs oreilles découvertes , on les prendroit pour des Satyres & des Ægyptans. Lorsqu'ils portent une grande & longue queue postiche , on trouveroit encore la ressemblance plus parfaite.

Je te salue , mon cher ben Kiber , porte-toi bien , & ne cherches jamais à orner la Nature par des fadaïses & des colifichets.



L E T T R E L X X I V.

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux
Ben Kiber.*

LEs anciens Perses , studieux ben Kiber , offrent un vaste champ à nos réflexions. Leurs mœurs & leurs coutumes étoient , ainsi que celles des autres peuples , mêlées de bon & de mauvais. A un usage sage , ils en joignoient un ridicule , & vérifioient la maxime que j'ai souvent établie dans les Lettres que je t'ai écrites , & dont tu ne parois pas moins persuadé que moi ; c'est qu'il n'est aucun peuple chez les Anciens & chez les Modernes , qui ne donne des marques visibles de la foiblesse de l'esprit humain , & qui ne montre évidemment que la véritable raison n'est le partage que d'un petit nombre de Philosophes répandus sur la terre , parmi lesquels encore elle souffre quelquefois des éclipses bien fâcheuses , & qui prêtent des armes dangereuses aux Pyrrhoniens. Revenons aux Perses , & voyons ce qu'en dit Hérodore ; il les connoissoit parfaitement.

• Les Perses (1) sont curieux des coutumes des étrangers , plus que tous les peuples du monde. Ils portent une veste à la façon des Medes , & s'imaginent qu'elle est plus belle , & qu'elle les pare mieux que la leur ; & dans la guerre , & dans les combats ils s'arment comme les Egyptiens. Ils ont de la passion de goûter tous les plaisirs dont ils entendent parler : ils ont appris des Grecs l'amour des garçons ; ils épousent plusieurs filles , mais ils ont beaucoup plus de concubines. Après le courage & la vertu militaire , ils n'estiment rien davantage que d'avoir beaucoup d'enfants , & celui qui en a mis plusieurs au Monde , en reçoit tous les ans des dons & des récompenses de la main du Roi. Depuis cinq ans jusques à vingt , ils n'instruisent leurs enfants qu'à trois choses ; à monter à cheval , à tirer de l'arc , & à dire la vérité. Avant que d'avoir atteint l'âge de cinq ans , un enfant ne se présente point devant son pere ; mais il est toujours nourri par des femmes , afin que si l'enfant meurt dans cette premiere nourriture , le pere qui ne l'a point vu , n'en conçoive

(1) Hérodote , Liv. I. pag. 129 & suiv.

point de douleur. Certes je loue cette coutume , & cette autre loi qu'ils observent , par laquelle il n'est pas permis au Roi même de faire mourir un homme pour un crime seul , ni à pas un des Perses de traiter rigoureusement les gens pour une seule faute. Il est ordonné à chacun de considérer si les fautes que son domestique a commises , sont plus grandes que les services qu'il a rendus , & alors il lui est permis de contenter sa colere , & de faire punir un serviteur. Ils soutiennent que personne n'a jamais tué son pere ou sa mere ; mais que si cela est quelquefois arrivé , on a reconnu ensuite , après avoir bien examiné la chose , que ceux qu'on croyoit parricides , étoient des bâtards ou des enfants supposés , parce qu'ils croient assurément qu'il n'est pas vraisemblable qu'un pere puisse être tué par son enfant. Il n'est pas permis chez les Perses de dire ce qu'il n'est pas permis de faire. C'est parmi eux une chose honteuse & infame que de mentir , & de devoir de l'argent , parce qu'outre les autres raisons , c'est comme une nécessité que celui qui doit , soit toujours sujet à mentir. Si quelqu'un

d'entr'eux est infecté de la lepre , ou de maux semblables , il ne lui est pas permis d'entrer dans la ville , & d'avoir quelque habitude avec les autres Perses , parce qu'ils disent que ces maladies sont des marques qu'on a péché contre le Soleil. Mais ils chassent de leur pays l'étranger qui en est atteint , & pour la même raison ils n'y veulent point souffrir des pigeons blancs. Ils ne pissent , ni ne crachent point dans les rivières , ils n'y lavent point leurs mains , & enfin ils n'y font rien de semblable ; mais ils les ont en une particulière vénération.

Parmi les loix & les coutumes que nous avons déjà parcourues , studieux ben-Kiber , nous n'en avons gueres vu de plus belles & de plus ridicules. Les usages des anciens Persans renfermoient les deux extrémités ; ils étoient très-sensés là où ils pensoient bien , & extravaguoient dans les choses où ils manquoient ; il n'y avoit chez eux aucune médiocrité pour le bien & pour le mal. Les François leur ressemblent parfaitement : il n'est point de Nation moderne chez laquelle on trouve des sentiments plus grands , plus nobles , plus

charitables ; il n'en est aucune aussi où l'on découvre plus de légèreté , plus de petitesse & plus de folie. En parcourant les vertus & les vices des Persans , nous examinerons la conformité qu'ils ont avec les usages des François.

Les Perses étoient curieux des modes étrangères , ils portoient une veste à la façon des Medes , parce qu'ils trouvoient qu'elle étoit plus belle , & qu'elle les paroit mieux que la leur ; voilà l'amour outré des François pour la parure. Non contents de s'appliquer toute leur vie à inventer quelque mode nouvelle , ils faisoient avec avidité celle des étrangers. On voit aux culottes angloises succéder les mantilles espagnoles ; les petits chapeaux des Anglois ont été remplacés par les larges feutres des Allemands. Qu'un homme entre à Paris dans une assemblée , ce n'est pas son génie qu'on examine ; on n'est point occupé des bonnes choses qu'il dit , l'on prend garde d'abord si son habit est dans le goût nouveau , s'il est mis comme les gens du bon air. Parlât-il ainsi que Cicéron , fût-il aussi savant que Bayle , aussi aimable que la Visclède , une manche trop longue

ou trop courte d'un doigt , un plis de moins ou de plus à son panier , prévient contre lui les trois quarts de l'assemblée, qui lui donnent libéralement le titre de Provincial , & peut-être celui de grossiers.

Les Perses ne se contentoient pas de soumettre à l'empire de la mode les habillements destinés pour la ville , ceux qui devoient servir pour la guerre , étoient encore de son ressort ; ils s'armoient dans les combats , comme les Egyptiens. On a cru en France qu'il étoit nécessaire d'habiller toute l'Infanterie à la maniere Prussienne , ou à supprimer les manches & les plis de tous les habits. Quelques vieux Officiers ont vainement représenté que le juste-au-corps d'un soldat lui servant pour se couvrir la nuit dans sa tente , on ne devoit pas lui en retrancher une grande partie ; mais malgré cela l'Infanterie dût-elle mourir de froid , il faut qu'elle soit soumise à la mode , & qu'elle souffre ses maux en patience , jusqu'à ce qu'il plaise à quelque Prince Allemand de mettre ses troupes en vestes longues , doublées de fourrures : peut-être alors les soldats François auront autant de chaud pendant l'été , qu'ils ont

312 LETTRES CABALISTIQUES ,
eu de froid durant l'hyver. Les folies ;
studieux ben Kiber , changent de forme &
de figure de temps en temps ; mais dans
le fond elles sont toujours les mêmes.

*Si les Perses avoient appris des Grecs
l'amour des garçons* , les Italiens ont été
dans cet art des maîtres trop instructifs
pour les François. Je ne m'arrêterai pas
long-temps sur cet article ; il est des choses
que la vertu & la bienfiance ne peuvent
se résoudre d'approfondir. Je me conten-
terai de te dire qu'on brûla avec du Chau-
four les procédures qu'on avoit faites con-
tre lui. Les mauvais plaisants disent qu'il
en avoit sanctifié toutes les pages par bien
des noms illustres ; les gens de probité gé-
missent du grand nombre de complices
qu'avoit ce fameux débauché :

Le sentiment des Perses sur l'impossibi-
lité qu'un fils assassine jamais son pere ,
marque le respect qu'ils avoient pour ceux
qui leur avoient donné la vie. Ce respect
si beau , si louable , si nécessaire au bien
des familles particulieres & à celui de l'E-
tat , n'est guere bien établi en France. Il
est vrai que si l'on y voit bien des fils dé-
sobéissans l'on y trouve aussi bien de mau-
vais

vais peres. Le Temps rend les hommes plus méchants , au lieu de les rendre meilleurs.

» La loi de pardonner la premiere faute
 » d'un sujet & d'un domestique , & d'exa-
 » miner avant de le punir , si les services
 » qu'il a rendus sont plus grands que le
 » crime qu'il a commis , » est la plus belle
 qu'on ait peut-être jamais faite parmi les
 hommes. Il s'en faut bien qu'elle soit éta-
 blie dans aucun pays de l'Europe , & sur-
 tout dans les Etats Monarchiques , où le
 seul malheur d'avoir déplu au Prince , ex-
 pose aux maux les plus cruels.

Dans les Cours il n'est pas nécessaire pour être perdu , de devenir coupable , il ne faut que cesser de plaire au Souverain , au Ministre , ou à la Maîtresse de l'un ou de l'autre. Un Monarque Persan imitoit dans ses jugements la sagesse de la Divinité , il avoit égard en punissant les fautes , aux foibles de l'humanité. Quel est l'homme qui puisse ne pas donner une fois en sa vie dans quelques travers ? Il faut pour cela qu'il s'élève au-dessus de l'humanité , qu'il ait reçu du Ciel une essence plus parfaite que celle des autres mortels.

L'obligation dans laquelle tous les particuliers étoient de compenser les services de leurs domestiques avec leurs défauts, me paroît une regle aussi belle , aussi équitable , & aussi digne d'un Philosophe , que la loi qui déterminoit & régloit la clémence du Prince. N'est-il pas honteux pour des Chrétiens , que des Payens aient pratiqué des maximes plus vertueuses qu'eux ? Quel est le Prince , le Marquis , le Comte qui a songé avant de châtier un domestique , aux obligations qu'il pouvoit lui avoir , & aux services qu'il en avoit reçus ? Les Persans eurent plus d'égard pour leurs esclaves , que les trois quarts des Européens n'en ont pour des hommes libres.

Nous nous sommes assez arrêtés sur les vertus des Perses , voyons extravaguer ces mêmes gens qui nous paraissoient si sensés, il n'y a qu'un instant. Ils ne connoissent plus les droits de l'hospitalité. Ils bannissent les étrangers dès qu'ils sont atteints de la lepre , c'est-à-dire lorsqu'ils ont le plus besoin de secours. Ils manquent à leurs concitoyens pour la même raison , & ils agissent inhumainement par le prétexte le plus frivole & le plus ridi-

cule du monde. Quelle folie de croire que la lepre étoit une marque qu'on avoit péché contre le Soleil ! Est-il besoin pour être sujets aux maladies qui sont le partage de l'humanité , d'avoir offensé le Ciel ? La nature soumet les plus vertueux comme les plus criminels , à toutes les incommodités de la vie. D'ailleurs , n'est-il pas visible que la plupart des maladies , & surtout-celles du genre de la lepre , sont communiquées aux enfants par leurs peres ? Les anciens ne l'ignoroient pas , & Hippocrate assure (1) que les enfants , nés d'un pere lépreux , ont dans leur sang les principes de lepre. Comment le Soleil étoit-il offensé par un enfant qui venoit au monde ? Il falloit être aussi fou pour croire une pareille absurdité , que pour se figurer que cet astre eût une antipathie pour les pigeons blancs.

Le respect que les Persans avoient pour les rivières , me paroît encore bien singulier : ils n'y pissoient , ni n'y crachoient ; ils n'osoient y laver leurs mains. Peut-être appréhendoient-ils que le Soleil ne

(1) Qui ex elephantico parente nati sunt , elephantici fiunt , quia in semine impuro vitia pagentum remanent , quæ transferuntur in filios. Hippocrat. Lib. I. de Morb.

316 LETTRES CABALISTIQUES ,

fût fâché qu'on salit des eaux qui réfléchissoient ses rayons ; mais ils auroient dû prendre garde que tous les autres hommes qui respectoient peu les fleuves & les rivières , n'étoient ni plus sujets aux inondations , ni plus maltraités du Soleil. En vérité , studieux ben Kiber , jusqu'où ne vont pas les folies des hommes ! Voyons en quelques-unes des anciens Lybiens , & continuons à parcourir les mœurs & les coutumes des principaux peuples de l'Antiquité.

» En (1) allant , vers le midi dans
 » le continent de la Lybie , on ne trouve
 » plus qu'un pays désert qui est sans eau ,
 » sans bêtes sauvages , sans pluie , sans
 » bois & sans aucune humidité depuis
 » l'Egypte jusqu'au Palus Tritonide. Les
 » Lybiens Nomades mangent de la chair ,
 » & boivent du lait. Toutefois comme
 » les Egyptiens , ils ne mangent point de
 » vaches , & ne nourrissent point de pour-
 » ceaux ; & même les femmes de Cyrene
 » s'imaginent que c'est un crime que de
 » frapper une vache , & lui portent ce res-
 » pect à cause d'Isis qui est en Egypte ,
 » & font des jeûnes & des fêtes en l'hon-

(1) Hérodote. Liv. IV. pag. 138.

„ neur de cette Déesse. Mais les femmes
 „ des Barcéens ne mangent jamais de
 „ chair , ou de vache , ou de porc. Du
 „ côté du couchant du Palus Tritonide ,
 „ les Lybiens ne s'occupent point à nour-
 „ rir du bétail , n'observent pas les mêmes
 „ coutumes , & ne font pas à leurs en-
 „ fants les mêmes choses que les Ly-
 „ biens Nomades ont accoutumé de fai-
 „ re ; car les Lybiens nourriciers de trou-
 „ peaux , font ce que je vais dire , sans
 „ toutefois que je veuille assurer qu'ils
 „ fassent tous la même chose. Quand leurs
 „ enfants ont atteint l'âge de quatre ans ,
 „ ils leur brûlent avec de la laine qui a
 „ encore son suif , les veines du haut de
 „ la tête , quelques-uns celles des tem-
 „ ples , afin qu'ils ne soient point sujets
 „ aux fluxions tout le reste de leur vie ,
 „ & disent que cela est cause qu'ils se por-
 „ tent toujours bien.

Porte-toi bien , mon cher ben Kiber.





L E T T R E L X X V.

Le Cabaliste Abukibak , au studieux Ben Kiber.

Poursuivons , studieux Ben Kiber , l'examen des mœurs des anciens Gaulois. Ils invitoient les étrangers à leurs festins , les interrogeoient à la fin du repas sur ce qu'ils faisoient , & sur ce qu'ils venoient faire , & souvent leurs propos de table faisoient naître des sujets de querelle ; ils s'appelloient fort ordinairement en duel. Voilà l'original de la plupart des fêtes & des festins des Petits-mâtres. Rarement boit-on beaucoup , sans qu'on ne porte la peine de son yvrognerie. Les trois quarts des affaires naissent dans le vin & dans la bonne chère ; il semble que la Nature veuille se venger de ce qu'on cherche à la détruire par des excès pernicious , & que la raison qu'on outrage , nous abandonne entièrement. Les bêtes nous donnent plusieurs exemples très-utiles. La quantité de nourriture qu'elles prennent , ne les fait jamais sortir de leur état naturel ; on n'a jamais vu deux

chiens aller s'étrangler pour avoir trop mangé & trop bu. Cette dangereuse. phrénésie , causée par le plus indigne des vices , étoit réservée aux hommes , & sur tout aux François , imitateurs malheureux des mauvaises qualités de leurs ancêtres. Comme eux , ils s'enyvrent souvent , comme eux , ils se battent très-aisément , & comme eux , les politesses qu'ils font aux étrangers sont accompagnées de beaucoup de curiosités ; il les leur font acheter par le nombre des questions importunes qu'ils leur font , & après avoir appris ce qu'ils veulent savoir , ils l'oublient dans un moment , & n'en font aucun usage.

Je passerois aux François la curiosité qu'ils ont de connoître les coutumes , les loix , les mœurs , les inclinations des autres peuples , s'ils mettoient à profit les éclaircissements qu'on leur donne ; mais prévenus uniquement en faveur de leur façon de penser , ils ne veulent savoir celle des autres que par pure curiosité , ou que pour estimer la leur davantage. C'est agir aussi follement qu'un homme , qui , voulant connoître la pureté de plusieurs lingots d'or , éprouveroit toujours

le même , se contenteroit de considérer les autres , & de juger par un seul coup d'œil qu'ils ne doivent pas être au même taux que celui en faveur duquel il est prévenu.

Les moustaches des Gaulois , *dans lesquelles les viandes s'embarraffoient lorsqu'ils mangeoient & qui leur servoient comme de tamis pour philtrer leur boisson* , ont été pendant long-temps à la mode , non-seulement chez les Espagnols , mais encore chez les François. Il y a cent cinquante ans que nos peres faisoient consister une partie du mérite d'un homme dans la grandeur & l'épaisseur de sa moustache ; on avoit pour lors autant de soin de peigner , de cirer un morceau de poil sous le nez , qu'on en a aujourd'hui à éviter qu'il n'en paroisse aucune marque. Il y a eu des Petits-mâtres à moustache , il y en a même eu à barbe & à moustache ; l'esprit humain s'accommode à toutes les choses , & les fait servir aux foiblesses dont il est susceptible.

Nous n'adressons pas aujourd'hui à nos amis & à nos parents défunts des lettres que nous leur envoyons par d'autres morts , mais nous leur parlons comme s'ils de-

voient nous entendre. Nous leur adressons des prières , nous les chargeons de nos demandes auprès de la Divinité , & notre folie me paroît pour le moins aussi grande que celle des anciens Gaulois. N'est-il pas ridicule de mettre entre le Créateur & la créature un solliciteur de procès , qui parle en faveur de cette dernière ? Est-ce que l'Etre suprême , qui lit dans le fond de tous les cœurs , a besoin qu'on l'instruise des nécessités des hommes , & semblable aux Souverains dont la fierté & la vanité sont les principaux attributs , faut-il pour être touché , qu'un des courtisans de sa Cour lui parle en faveur de ceux qui prétendent à ses grâces ? La folie d'envoyer des lettres aux morts , je le répète , me paroît beaucoup moins grande que celle de ravaler la Divinité , jusqu'à lui imputer les plus grandes faiblesses humaines.

Les coutumes que les anciens Gaulois observoient dans les combats , ressemblent beaucoup aux usages des François , du moins on y découvre le même esprit & le même génie , beaucoup d'ardeur & de vivacité dans le commencement , une bonne opinion de leur valeur , de leurs forces

O ;

322 LETTRES CABALISTIQUES ,
& de leurs connoissances dans l'art militaire, une ostentation à vanter leurs victoires , & une affectation outrée à montrer tout ce qui peut en rappeler la mémoire.

Est-il possible qu'il y ait des hommes assez insensés pour se vanter de posséder l'art de savoir détruire leurs semblables ? De tous les égarements de l'esprit humain , celui qui porte le peuple à s'égorger mutuellement , est le plus insensé & le plus funeste. On en connoît encore mieux tout le monstrueux , lorsqu'on fait la moindre attention aux sujets ordinaires des guerres. Un Prince a quelque démêlé particulier avec un autre Souverain , aussi-tôt il envoie une armée dans son pays , il fait tuer dans deux ou trois ans quinze ou vingt mille hommes. Pendant ce temps-là il boit & mange copieusement , dort fort en sûreté au milieu de son Royaume , & à deux cents lieues de son armée. Enfin , lorsque sa mauvaise humeur est diminuée , il fait la paix , devient ami du Prince dont il vouloit se venger , & se ligue avec lui pour en aller attaquer quelque autre , sans en avoir plus de sujet. Cependant les hommes périssent ; la peste , la famine , la guerre les accablent tout à la fois , & le Souverain

dort , boît & mange toujours de même. Les mauvais succès de ses armées sont mis sur le compte des Généraux : ses courtisans l'aident à se tromper ; il ne se désabuse de ses erreurs que lorsqu'il a fait périr des millions d'hommes , & qu'il voit le reste de ses peuples prêt à mourir de faim. Heureux , studieux Ben Kiber , les pays qui sont gouvernés par des Rois sages , prudents & pacifiques , qui ne font la guerre que lorsqu'il est nécessaire pour le bien de leurs sujets ! Une paix durable vaut mieux que cent victoires complètes. Combien de batailles n'a pas gagnées Louis XIII. par les conseils du Cardinal de Richelieu ? Le Royaume à sa mort étoit bien moins florissant qu'il ne sera à celle du Cardinal de Fleury.

Voyons encore quelque coutume des anciens Gaulois.

„ En général, dit Diodore de Sicile (1),
 „ ils sont terribles à voir ; ils ont la
 „ voix grosse & rude , ils parlent peu dans
 „ les compagnies & toujours fort obscu-
 „ rément , affectant de laisser à deviner
 „ une partie des choses qu'ils veulent dire.
 „ L'hyperbole est la figure qu'ils emploient

(1) Diod. Liv. V. pag. 186.

„ le plus souvent , soit pour s'exalter eux-
 „ mêmes , soit pour rabaisser leurs adver-
 „ saires. Leur son de voix est menaçant
 „ & fier , & ils aiment dans leurs dis-
 „ cours l'enflure & l'exagération , qui va
 „ jusqu'au tragique ; ils sont cependant
 „ spirituels , & capables de toute érudi-
 „ tion. Leurs Poètes , qu'ils appellent
 „ *Bardes* , s'occupent à composer des Poë-
 „ mes propres à leur musique ; & ce sont
 „ eux-mêmes qui chantent sur des instru-
 „ ments presque semblables à nos Lyres ,
 „ des louanges pour les uns , & des invéc-
 „ tives contre les autres. Ils ont aussi chez
 „ eux des Philosophes & des Théolo-
 „ giens , appelés *Saronides* , pour lesquels
 „ ils sont remplis de vénération. Ils esti-
 „ ment fort ceux qui découvrent l'avenir ,
 „ soit par le vol des oiseaux , soit par l'ins-
 „ pection des entrailles des victimes , &
 „ tout le peuple leur obéit aveuglément.
 „ La manière dont ils prédissent les grands
 „ événements est étrange & incroyable.
 „ Ils immolent un homme , à qui ils don-
 „ nent un grand coup d'épée au-dessus
 „ du diaphragme ; ils observent ensuite
 „ la posture dans laquelle cet homme
 „ tombe , ses différentes convulsions , &

„ la maniere dont le sang coule hors de
„ son corps , en suivant sur toutes ces cir-
„ constances les regles que leurs ancêtres
„ leur en ont laissées. C'est une coutume
„ établie parmi eux , que personne ne
„ sacrifie sans un Philosophe ; car persua-
„ dés que ces sortes d'hommes connoissent
„ parfaitement la nature divine , & qu'ils
„ entrent , pour ainsi dire , en commu-
„ nication de ses secrets , ils pensent que
„ c'est par leur ministere qu'ils doivent ren-
„ dre leurs actions de graces aux Dieux ,
„ & leur demander le bien qu'ils desirent.
„ Ces Philosophes , de même que les
„ Poètes , ont un grand crédit parmi les
„ Gaulois dans les affaires de la paix &
„ dans celles de la guerre , & ils sont éga-
„ lement estimés des Nations alliées & des
„ Nations ennemies. Il arrive souvent
„ que lorsque deux armées sont prêtes
„ d'en venir aux mains , ces Philosophes
„ se jettant tout-à coup au milieu des
„ piques & des épées nues, les combattants
„ appaisent aussi-tôt leur fureur comme
„ par enchantement , & mettent les armes
„ bas. C'est ainsi que même parmi les peu-
„ ples les plus barbares , la sagesse l'em-

326 LETTRES CABALISTIQUES ,
„ porte sur la colere , & les Muses sur
„ le Dieu Mars. „

Dans ce dernier portrait je trouve beaucoup de traits qui ressemblent fort à ceux d'un Gascon. Si *l'hyperbole étoit la figure que les Gaulois employoient le plus souvent , soit pour s'exalter eux-mêmes , soit pour rabaisser leurs adversaires* , les Gascons usent pour le moins aussi volontiers que leurs ancêtres, de cette figure de Rhétorique. Je ne fais même si elle étoit poussée aussi loin autrefois qu'elle l'est actuellement , ce qu'on peut assurer , c'est que de tout temps les hommes ont été également prévenus en leur faveur. Ils ont fait peu de réflexions sur leurs défauts , & se sont eux-mêmes donné les premiers l'encens qu'ils exigeoient des autres. Avec tant de défauts devoit-on avoir tant d'amour propre ? La seule chose qui peut rendre les hommes moins insensés , seroit de réfléchir sur leur conduite ; c'est ce que bien peu d'entr'eux auront la force de faire. On ne doit donc pas espérer que nos neveux évireront les fautes que nous avons commises.

Si malgré la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes , les Gaulois étoient

cependant *spirituels & capables de toute érudition*, les Gascons sont dans le même cas. Ils ont eu parmi eux des génies du premier ordre, & n'eussent-ils fourni à la république des Lettres que Montaigne & Bayle, ils seroient en droit de le disputer aux provinces qui se vantent le plus des grands hommes qu'elles ont produits. Au reste, c'est-là une marque qu'il n'est pas impossible que du sein de l'amour propre & de la présomption, il ne puisse naître des Philosophes, & qui plus est, des Philosophes sceptiques, c'est-à-dire, des Savants modestes & retenus dans leurs décisions.

L'estime que les Gaulois avoient pour les *Saronides* qui leur dévoient l'avenir, soit par le vol des oiseaux, soit par l'inspection des entrailles des victimes, étoit une folie qui s'est perpétuée chez les François. On n'est pas moins infatué aujourd'hui des prédictions qu'on l'étoit autrefois. Les gens sensés parmi les Anciens se moquoient de l'imbécillité de ceux qui ajoutaient foi aux Devins; les personnes qui font usage de leur raison, plaisantent actuellement de la crédulité de ceux qui sont la dupe des Astrologues &

328 LETTRES CABALISTIQUES,
des diseurs de bonne aventure. Aux entrailles des victimes on a fait succéder des miroirs , des verres remplis d'eau , &c. & au vol des oiseaux , on a substitué des dez & des cartes , &c. La folie de connoître l'avenir a changé de méthode ; mais elle est également forte.

Il falloit être bien imbécille , pour se figurer que la Divinité écrivoit dans les boyaux d'un bœuf , ou d'une génisse , les événements futurs , & que la maniere dont un oiseau dirigeoit son vol , decidoit du sort de tout un peuple. Mais ne faut-il pas l'être autant , pour croire que dans le cul d'un vase , une vieille forcierre ôte le voile qui cache le sombre avenir ? La police devoit employer la sévérité la plus forte pour détruire une erreur aussi pernicieuse & aussi absurde ; mais nous ne ressemblons pas seulement aux Anciens par leurs folies ; nous les imitons dans leur négligence. On bannissoit à Rome (1) très-souvent les Astrologues , & ils y restoient cependant. Les Magistrats crient à Paris contre les Devins , ils disent qu'il

(1) Genus hominum potentibus insidum , sperantibus fallax , quod in civitate nostra & vetabitur semper , & retinebitur. Tacit. Hist. Lib. I.

est nécessaire de les chasser ; ils se contentent de parler , & n'agissent point.

Porte-toi bien.



L E T T R E L X X V I.

Le Cabaliste Abukibak , au studieux Ben Kiber.

LA vénération que les anciens Gaulois avoient pour leurs Théologiens n'est point diminuée chez les François. Si c'étoit une coutume établie autrefois que « personne » ne sacrifioit sans un Philosophe , parce » que ces sortes d'hommes connoissoient » parfaitement la Nature Divine , & qu'ils » entroient , pour ainsi dire , en commu- » nication ; *si l'on croyoit que c'étoit par » leur ministère qu'on devoit rendre des » actions de grâces aux Dieux , & leur » demander les biens qu'on desiroit* , on pense aujourd'hui de la même manière , & » l'on est très-persuadé que sans un Prêtre , aucun pacte , aucune convention ne peut être faite entre la Divinité & les foibles mortels. Les loix civiles ont été changées peu à peu en des mystères de Religion. Faut-il choisir une épouse , un mariage

330 LETTRES CABALISTIQUES ,
n'est valable qu'autant qu'il est approuvé
par un Prêtre ; c'est lui qui a le droit d'unir
pour jamais deux personnes que l'autorité
du Magistrat ne sauroit entièrement sépa-
rer. Faut-il rendre des actions de grâces
pour le gain d'une victoire, faut-il deman-
der au Ciel la conservation des fruits de
la terre , faut-il en obtenir quelqu'autre
faveur , les Prêtres seuls ont ce droit tout-
puissant. Le reste des hommes ne peut que
joindre ses prières aux leurs ; mais si elles
étoient seules , elles ne produiroient aucun
effet , ou du moins seroit-il bien foible.

On est étonné de la puissance sans bor-
nes que les Laïques ont accordée aux
Prêtres & aux Ecclésiastiques , lorsqu'on
considere sans prévention jusqu'où ils ont
étendu leurs droits ; il n'est aucune matière
qu'ils n'aient voulu rendre du ressort de la
Religion. Si le Concile de Trente eût été
reçu en France pour la discipline , un Prê-
tre auroit plus eu de pouvoir lui seul qu'un
premier Ministre. Car enfin ce dernier, quel-
que crédit qu'il ait , ne sauroit violer les loix
fondamentales du Royaume ; mais l'autre
de son autorité privée eût pu soustraire un
fils de famille au pouvoir paternel , le dis-
penser de l'obéissance que la Nature & les

Loix Civiles l'obligent d'observer. En Espagne , en Italie , en Portugal , & dans les autres pays où le Concile de Trente est reçu sans restriction , les peres ne sont pas les maîtres du sort de leurs enfans , même dans l'âge le plus tendre. Dès qu'ils sont nubiles , ils peuvent impunément se marier ; un Prêtre les unit pour toujours avec la premiere qui les a séduits. Lorsque je considere les abus qui proviennent d'une coutume aussi pérnicieuse au bien public , je ne saurois assez approuver la sagesse des Chiamois , qui , bien loin de croire que le mariage soit une cérémonie qui ne puisse s'accomplir que par le secours d'un Prêtre , défendent aux Talopoins de s'y trouver , sous quelque prétexte que ce soit. Je crois que la chose la plus utile qu'on peut faire en Europe , seroit d'y établir un usage aussi sensé ; celui de se passer du ministere des Ecclesiastiques dans bien d'autres actions purement civiles , ne seroit pas moins nécessaire. Je ne veux point cependant établir le Quakrisme ; & quoique je veuille borner le pouvoir & les droits des Prêtres , je suis bien éloigné de prétendre qu'il ne faille point qu'il y ait des personnes destinées au Service Divin plus particulièrement

332 LETTRES CABALISTIQUES ,
que ne sont tous les hommes en général ;
mais je soutiens qu'il faut réduire leurs
droits & leurs privilèges , & les limiter à
des bornes très-étroites : sans cela , l'am-
bition se couvre du voile de la Religion ,
& ramène au Culte Divin les choses qui en
sont les plus éloignées. Alors quoiqu'on
condamne l'usage outré des Quakres , on
ne peut s'empêcher d'avouer qu'ils n'ont
pas tort de dire , quand on leur demande
s'ils n'ont point de Prêtres : *Non , mon
ami , & nous nous en trouvons bien* (1).

Au reste , si les Ecclésiastiques modernes
ressemblent aux Prêtres des anciens Gaulois
par le crédit qu'ils ont sur l'esprit des peu-
ples, il s'en faut bien qu'ils en profitent aussi
sagement. Loin qu'il arrive souvent « que
» lorsque deux armées sont prêtes d'en venir
» aux mains , ils se jettent tout à coup au
» milieu des piques pour arrêter la fureur
» des combattants , & leur faire mettre les
» armes bas » : on a vu souvent dans les
tristes & misérables guerres de Religion ,
les Prêtres exciter au carnage les soldats
qui défendoient leurs opinions , & qui
étoient assez fous & assez frénétiques de
se faire égorger pour des dogmes qu'ils

(1) Voltaire , Lettres sur les Anglois , Lettre I.

n'entendoient point , & dont bien souvent ils n'avoient qu'une notion très-imparfaite.

La plus grande preuve que la folie des hommes augmente tous les jours , c'est la maniere dont ils se sont entretués dans ces derniers temps. Les Anciens n'ont jamais connu les guerres de Religion. On ne vit point chez les Egyptiens , chez les Grecs , chez les Romains , les peuples se partager entr'eux pour savoir si l'on mangeroit du mouton dans le mois de Mars , ou des œufs & de la morue ; chez ces Nations le fils n'égorgea jamais son pere pour un pareil sujet. Un Auteur moderne a raison de dire que (1) *ces crimes & ces abominations étoient réservées à des dévots précheurs de patience & d'humilité*. Quelle dévotion , juste Dieu ! que celle que produisit la journée de S. Barthelemi , & qui fit périr Henri IV. Pour suivons , studieux ben Kiber , l'exécution du projet que nous avons entrepris , & examinons encore les mœurs & les coutumes de quelques anciens peuples.

„ Les Celtes & les Ibériens se firent
„ long-temps la guerre au sujet de leur

(1) Voltaire, Lettre sur les Anglois, Lettre IV.

334 LETTRES CABALISTIQUES ;

„ habitation ; mais ces peuples , s'étant
 „ enfin accordés , ils habitèrent en com-
 „ mun le même pays , & s'alliant les uns
 „ aux autres par des mariages , ils prirent
 „ le nom de Celtibériens , composé des
 „ deux autres. L'alliance de deux Nations
 „ si belliqueuses , & la bonté du terroir
 „ qu'ils cultivoient , contribuerent beau-
 „ coup à rendre les Celtibériens fameux ,
 „ & ce n'a été qu'après plusieurs combats ,
 „ & au bout d'un très-long temps , qu'ils ont
 „ été vaincus par les Romains. On convient
 „ non-seulement que leur Cavalerie est
 „ excellente , mais encore que leur Infan-
 „ terie est des plus fortes & des mieux
 „ aguerries. Les Celtibériens s'habillent
 „ tous d'un sayon noir & velu , dont la
 „ laine ressemble fort au poil de chevre.
 „ Quelques-uns portent de légers bou-
 „ cliers à la Gauloise , & les autres des
 „ bouçliers creux & arrondis comme les
 „ nôtres. Ils ont tous des espèces de bot-
 „ tes , faites de poil , & des casques de
 „ fer , ornés de panaches de couleur de
 „ pourpre. Leurs épées sont tranchantes
 „ de deux côtés & d'une trempe admirable.
 „ Ils se servent encore dans la mêlée de
 „ poignards qui n'ont qu'un pied de long.

„ La maniere dont ils travaillent leurs
 „ armes , est fort particuliere ; ils cachent
 „ sous terre des lames de fer , & ils les
 „ y laissent jusqu'à ce que la rouille ayant
 „ rongé les plus foibles parties de ce mé-
 „ tal , il n'en reste que les plus dures &
 „ les plus fermes. C'est de ce fer , ainsi
 „ épuré , qu'ils fabriquent leurs excellentes
 „ épées & tous leurs autres instruments
 „ de guerre. Ces armes sont si fortes ,
 „ qu'elles entament tout ce qu'elles ren-
 „ contrent , & qu'il n'est ni bouclier , ni
 „ casque , ni à plus forte raison aucun os
 „ du corps humain qui puisse résister à
 „ leur tranchant. Dès que la Cavalerie des
 „ Celtibériens a rompu les ennemis , elle
 „ met pied à terre , & devenue Infanterie ,
 „ elle fait des prodiges de valeur. Ils ob-
 „ servent une coutume étrange : quoiqu'ils
 „ soient très-propres dans leurs festins , ils
 „ ne laissent pas d'être dans ceci d'une
 „ malpropreté extrême ; ils se lavent tout
 „ le corps d'urine ; ils s'en frottent même
 „ les dents , estimant que cette eau ne
 „ contribue pas peu à la netteté du corps.
 „ Par rapport aux mœurs , ils sont très-
 „ cruels à l'égard des malfaiteurs & de
 „ leurs ennemis ; mais ils sont pleins d'hu-

„ manité pour leurs hôtes. Ils accordent
 „ non-seulement avec plaisir l'hospitalité
 „ aux étrangers qui voyagent dans leurs
 „ pays ; mais ils souhaitent qu'ils descen-
 „ dent chez eux. Ils se battent à qui les
 „ aura , & ils regardent ceux à qui ils
 „ demeurent , comme des gens favorisés
 „ des Dieux. Ils se nourrissent de diffé-
 „ rentes sortes de viandes succulentes , &
 „ leur boisson est du miel détrempé dans
 „ du vin ; car leur pays leur fournit du
 „ miel en abondance , mais le vin leur
 „ est apporté d'ailleurs par des marchands
 „ étrangers. Les plus policés des peuples
 „ voisins sont les Vaccéens. Ces peuples
 „ partagent entr'eux chaque année le pays
 „ qu'ils habitent. Chacun ayant cultivé le
 „ morceau de terre qui lui est échu , rap-
 „ porte en commun les fruits qu'il a re-
 „ cueillis. Ils en font une distribution
 „ égale , & l'on punit de mort ceux qui en
 „ détournent la moindre chose (1).

Les Espagnols ressemblent beaucoup ,
 dans ce qui regarde les armes , à leurs an-
 cêtres les Celtibériens. *Leur Cavalerie est*
excellente , ainsi que l'étoit la leur , &

(1) Diod. Liv. V. p. 190. Je me sers toujours
 de la Traduction de l'Abbé Terrasson.

jusqu'à

jusqu'à la bataille de Rocroy, leur *infanterie fut des plus fortes & des plus excellentes*. Malgré l'échec terrible qu'elle reçut dans ce combat, elle est devenue très-bonne, & depuis le regne de Philippe V, elle a toujours bien fait.

Quant à l'habillement, les Nobles Espagnols & les bons bourgeois imitent assez les usages des Celtibériens, & ils les suivoient encore plus exactement, avant qu'un Prince de la Maison de France eût monté sur le Trône; sans Philippe II & ses Successeurs, les bottes étroites & serrées des Celtibériens faisoient une des parties essentielles de l'habillement Espagnol. S. Ignace se fit recasser une jambe qu'on lui avoit mal raccommodée, pour que sa botte ne fit aucun mauvais plis. Quant à l'usage du poignard dans les combats, il est encore très-usité en Espagne, & il n'est aucun maître d'armes qui n'en donne des leçons publiques.

La propreté que les Celtibériens conservoient dans leurs festins, est dans le goût de celle qu'y observent les Espagnols. Les premiers se *lavoient le corps d'urine*, les seconds rotent à chaque instant, Les

338 LETTRES CABALISTIQUES ,
mêmes raisons fondonnent ces usages, c'étoit
la santé du corps. Il reste à savoir si chez
les peuples étrangers , la coutume de se
laver avec de l'urine est plus choquante
que celle de roter au nez des conviés.
Pour moi , studieux ben Kiber , je pense
que ces deux coutumes doivent également
paraître extraordinaires , & plutôt dignes
des bêtes que des hommes.

Une différence très-considérable que je
trouve entre les mœurs des Celtibériens &
ceux des Espagnols modernes , c'est l'hu-
manité des premiers envers les étrangers
qui voyageoient dans leurs pays. Il s'en
fait bien qu'aujourd'hui « un homme
» trouve en Espagne des gens qui se
» battent à qui l'aura , & qui regardent
» ceux à qui il demeurera comme favorisés
» du Ciel » ; à peine rencontre-t-il la
plupart du temps, quelque misérable *venta*
(1) , dans lequel il n'y a qu'un misérable
châlit. S'il veut boire , manger , il faut
qu'il coure lui-même dans tout le bourg
pour acheter ce dont il a besoin , & dans
les grandes villes où il peut loger dans les
auberges , la seule qualité d'étranger l'ex-
1) Mauvais Cabaret.

pose à y être tyrannisé & écorché impunément par un hôte aussi avide que mauvais cuisinier.

Les Espagnols ressembleront donc parfaitement aux Celtibériens par les défauts , & non point par les vertus ; ils ont , ainsi que les autres peuples modernes , conservé la plupart des mauvais usages & des coutumes insensées de ceux qui les ont précédés ; mais ils ont aboli celles qui étoient fondées sur la piété & la raison. Voilà , studieux ben Kiber , des marques évidentes que plus le monde vieillit , & plus les hommes deviennent fous & méchants. Aux preuves que je t'en ai données dans les Lettres que je t'ai déjà écrites sur les mœurs des peuples anciens & des modernes, j'en joindrai ici deux nouvelles, que je puise dans la comparaison des Espagnols & des Celtibériens. Ces premiers , comme je viens de le montrer, ne conservent point l'hospitalité des autres pour les étrangers ; mais ils en ont la cruauté envers leurs ennemis. Toutes les histoires modernes nous apprennent qu'il n'est aucune nation plus soumise dans l'adversité , que l'Espagnole & plus dure , plus sanguinaire , lorsqu'elle est la maîtresse.

Quelle cruauté n'a-t-elle pas commise en Flandre , & quelles actions monstrueuses & épouvantables n'a-t-elle pas faites dans la conquête du nouveau monde ?

Au reste , les Celtibériens cultivoient la terre en commun , & en partageoient les fruits de même ; chacun étoit content , pourvu qu'il eût ce dont il avoit besoin. Les Espagnols ont abandonné leur ancienne demeure , ont dépeuplé leur patrie pour aller chercher au-delà des mers des trésors , bien moins précieux que ceux que la nature leur prodiguoit chez eux en abondance. Que ne fait pas faire la folie d'amasser de l'or ! Et par malheur pour le genre humain , jamais les hommes n'ont été aussi tourmentés de cette frénésie , qu'ils le sont aujourd'hui.

Je te salue , studieux ben Kiber , & te recommande toujours l'étude de la sagesse & le mépris des vaines richesses.

Fin du troisieme Volume.





